L'HONNESTE FEMME.

SECONDE PARTIE.

Reueuë, corrigée, & augmentée par l'Autheur.

DERNIERE EDITION.



A PARIS,
Chez CLAVDE PREVD'HOMME, ruë d'Escosse, derriere S. Hilaire, à l'Image S. Gregoire.

M. DC. XL.



A

MADAME MADAME DE COMBALET.

MADAME,

Voicy la Seconde partie d'vn Ouurage que ie pensois auoir acheué dés la premiere, mais le temps m'a fait voir que le suiect que i'ay entrepris est de beaucoup

plus longue haleine, qu'il ne m'a-uoit semblé d'abord. Ce que la renommée publie tous les iours de vos actions, me fait assez connoistre que mon dessein n'a point de bornes, & qu'il faut que ie me fasse des limites si i'en veux trouuer en vne matiere, que vous auez auiourd'huy renduë infinie. Comme ie descouure tousiours de nouuelles qualitez à louër en vous, i'en descouure aussi tousiours de nouuelles à desirer en ce Liure. Et certes, il ne faut pas s'estonner si ie n'ay pû voir tout d'vn coup tant de perfections, & si i'apprends encore à toute heure quelque chose dans l'Histoire de vostre vie,

qui peut ſeruir d'ornement à l'Honneſte Femme. Depuis tant d'années que les Hommes s'occupent à conſiderer le Ciel, & à conter les Eſtoilles, ils n'ont encor pû les remarquer toutes, & les Aſtrologues de noſtre temps en ont apperceu, que les anciens auoient ignorées. Que ſi ces Diuins Flambeaux qui brillent inceſſamment & iettent touſiours du feu & de la lumiere, ont pû ſe deſrober aux yeux du monde par l'eſpace de tant de Siecles: Trouuera-t'on eſtrange qu'vn homme qui n'a point l'honneur, MADAME, *d'approcher de vous, & qui ne vous ſçauroit contempler que dans le tableau*

qu'en a faict la Renommée, n'ait pas recogneu tout à la fois ce qu'il y a de parfait en vn Ouurage, dans lequel le Ciel a respandu, ou plustost entassé toutes ses merueilles? Quand i'adiousterois à l'aduenir plusieurs autres volumes à celuy-cy, ie n'irois pas encor iusques au bout de vostre vertu: tout ce que i'en puis escrire, ne sera iamais qu'vne legere peinture de ce que vous estes. Aussi ne croyez pas, MADAME, que l'Honneste Femme vous vueille disputer l'aduantage que vous auez sur celles de vostre sexe. Elle n'est ny ingratte, ny temeraire, pour entreprendre vn combat si inesgal: Elle ne faict

qu'enseigner à toute la France les leçons qu'elle tient de vous, & monstrer ce qu'elle gaigne à considerer vostre vie: Elle estale aux yeux du Monde les richesses que vous luy auez amassées, & est toute glorieuse de ce que vous trauaillez sans cesse à luy faire des nouuelles Couronnes, & à luy preparer de nouueaux suiects de loüanges. Si i'ay donc, MADAME, à vous demander pardon, ce n'est pas pour n'auoir pû descrire icy toutes vos Vertus, mais pour ne les auoir pas representées comme elles sont. Toutesfois si i'ay failly en cela, i'ay failly volontairement; i'ay voulu rabaisser ses émi-

nentes Qualitez, pour les rendre plus populaires, & plus capables d'estre imitées: Ie les ay addoucies, affin qu'elles fussent moins esclattantes: l'oseray-ie dire? i'ay fait vn crime, i'ay enlaidy ce beau visage, afin qu'il ne parut point si Diuin. I'ay ietté vn voile sur ce Soleil, pour en temperer les Rayons: I ay eu peur qu'en voyant des Vertus si extraordinaires, on n'eut pas la hardiesse d'en suiure les traces, & qu'on ne se contentast de les adorer. Ce n'est pas icy le lieu de les faire paroistre auec tout leur esclat & leur pompe: Mon dessein est seulement de donner aux Dames des Exemples familiers

de la vertu, & des moyens pour y paruenir: I'ay voulu faire l'Honneste Femme, & non pas vostre Panegyrique. Ie n'aurois garde d'entreprendre vn si grand œuure, auant que de sçauoir si vous l'auriez agreable. Que si i'estois vn iour assez heureux pour estre trouué capable d'vn si haut dessein, ce seroit alors que ie ferois voir vos Vertus en leur estat Heroïque, & que i'osterois le voile dont i'ay couuert le Soleil, Mais en attendant, ie me contenteray d'en monstrer icy quelque Coppie faite d'vne main tremblante, & dont les traicts ne sont pas ny si hardis, ny inimitables comme ceux de l'Original: ie me

contenteray seulement de vous tesmoigner que ie vous consacre ma plume, & que ie seray toute ma vie,

MADAME,

Vostre tres-humble & tres-obeïssant seruiteur,
DV BOSCQ.

ADVERTISSEMENT

au Lecteur.

IE n'ay point eu d'autre desſein en cette ſeconde Partie, que de donner encor aux Dames vne plus parfaicte cognoiſſance des Qualitez requiſes pour former leur Conſcience, & leur Eſprit. Que ſi l'on me dit, que toute cette Morale pourroit conuenir pour la pluſpart aux hommes auſſi bien qu'aux femmes : Il me ſemble qu'on peut dire cela, ſans me faire beaucoup de tort. Ne doiuent-elles pas cognoiſtre le bien & le mal, auſſi bien que nous?

Y a-t'il pour elles vne autre Bonté ou vne autre Malice ? Certes, ce ſeroit leur faire trop d'iniure, que de leur oſter vne cognoiſſance dont elles ſont auſſi capables, & dont elles ont autant de beſoin que les hommes. Mais ce n'eſt pas mon intention de faire icy ny leur Apologie, ny la mienne : i'en diray dauantage en la Preface de la troiſieſme & derniere partie de cét Ouurage, qui ſeruira comme de concluſion aux deux autres. Et dans laquelle, Dieu aydant, ie monſtreray qu'vne Dame peut tout enſemble eſtre en la grace de Dieu, & dans l'approbation du Monde : que les vertus Chreſtiennes n'empeſchent point de plaire dans la Conuerſation ; & qu'à les bien conſiderer dans leur pureté, il n'eſt pas ſeulement bien-ſeant, mais tout à

fait necessaire de les practiquer, pour agréer aux honnestes gens, & pour s'acquerir la qualité d'Honneste Femme.



TABLE DES TRAITTEZ contenus en cette seconde Partie.

SECON-

SECONDE PARTIE DE L'HONNESTE FEMME.

De l'humeur Complaisante, & de l'humeur Rude.



IL est vray qu'il n'y a rien de plus important que de sçauoir l'Art de plaire, & de se faire aymer dans les Compagnies : comme nous auons

tous vne inclination à la Societé; nous deuons rechercher les moyens d'y reüssir, & de gagner l'affection & l'estime de ceux que nous voyons dans la Conuersation & dans le commerce. Il est vray qu'entre toutes les qualitez qui sont necessaires pour cela, il n'y en a point qui semble plus requise que la Complaisance, puisque sans elle toutes les autres sont sans grace, & comme mortes. Mais certes il est aussi tres-veritable, que l'vsage en est bien malaisé; Elle peche facilement dans le defaut, où dans l'excez. Si elle n'est accompagnée de beaucoup de iugement, & de Discretion, les Dames estant trop complaisantes, passent pour lasches ou affectées : & ne l'estant pas assez, elles passent pour méprisantes ou inciuiles. Il n'y a pas moins de

danger à la receuoir qu'à la rendre. Celles qui rendent trop de Complaisance, sont suiettes à estre importunées ; celles qui en reçoiuent trop, sont suiettes à estre seduites. On mesle la flatterie auec la Complaisance, pour causer l'erreur : comme l'on mesle le vin auec le poison, pour causer la mort. Il y a donc du peril que plusieurs ne prennent le poison pour l'aliment, & qu'elles ne reçoiuent la Flatterie pensant seulement receuoir vne simple Complaisance. D'ordinaire l'vne est tellement iointe à l'autre, qu'il faut beaucoup de prudence pour les separer. Et pour y mieux reüssir, il me semble qu'il est bon d'examiner d'abord ce que l'humeur Complaisante a de bon & de mauuais, afin d'apprédre auec plus de methode & de facilité, en quoy l'vsa-

ge nous en est permis, ou defendu.

Comme la Complaisance que ie blasme, n'est autre chose que l'Art de tromper agreablemét, il faut adüouër, que le plus pernicieux de ses effects, est de faire passer l'apparence pour la verité, & la fausse amitié pour la vraye. Les esprits les plus dissimulez s'efforcent de paroistre naïfs & simples, affin de s'acquerir la creance de Confidens, & d'Amis; mais c'est en cela qu'on découure leur artifice, & qu'on recognoit qu'ils n'ont point de Franchise, lors qu'ils en tesmoignent dauantage. Quoy que Patrocle se seruit de toutes les armes d'Achille, il n'osa neantmoins toucher à sa Iaueline, parce que c'estoit vne piece priuilegiée que le seul Achille pouuoit bien ma-

nier : Auſſi quoy qu'vne perſonne diſſimulée prenne toutes les apparences d'vne vertueuſe, elle n'oſeroit toucher à la franchiſe ; c'eſt vne qualité qui ne luy ſied pas bien, elle ne peut contrefaire la Naïueté ſans teſmoigner qu'elle luy manque. Si les Cameleons prennent toutes ſortes de couleurs, excepté la blanche, les eſprits déguiſez prennent toutes ſortes de formes, & paroiſſent ſous toutes ſortes de viſages : mais apres tout leur artifice , on remarque touſiours qu'il eſt impoſſible de ſe bien ſeruir de la liberté, & de la candeur. Comme on voit ſur les viſages fardez le fard & la laideur enſemble : on voit en meſme temps ſur les viſages trop complaiſans, la feinte & la malice. Les Dames n'ont que trop d'experience de cecy, com-

me leur bon naturel les rend credu-les, il les rend aussi bien souuent mi-serables.

Que la Complaisance a de pei-ne! qu'elle a de mal pour en faire aux autres! il n'y a point de si mauuaise humeur, où les Complaisans ne tes-moignent de la sympathie. Ils pleu-rent auec les malheureux, ils blas-ment auec les mesdisans, ils rient a-uec les contens, & resvent auec les melancoliques. Ils sçauent noircir la vertu & pallier le vice; ils ont de longuent pour toutes sortes de visa-ges. Affin de surprendre les foibles esprits, ils font quelquefois sem-blant de corriger seuerement, mais leur Censure n'est qu'illusion, leurs conseils n'ont point d'effect, non plus que de verité: à proprement parler, ils ressemblent à ces Her-

cules de Theatre, qui portent vne fort grande Massuë, mais qui est creuse : qui n'est que de carton, & de toile peinte, & qui touche sans porter coup, ou sans se faire sentir.

Certes, si le Sainct Esprit nomme les Predicateurs Complaisans des adulteres, on en peut dire autant de ces Amis fardez, qui ne parlent pas pour estre vtiles, mais seulement pour estre agreables ; qui ne parlent pas pour faire du plaisir, mais pour en receuoir.

Qu'on se laisse enchanter tant qu'on voudra à la Complaisance, le plus souuent ses promesses sont fausses, & ses apparences trompeuses: les Complaisans qui tesmoignent de l'affection à tout le monde, n'en

ont pour perſonne. Si l'on ne voit ſur le ſepulchre des Princes, que le ſeul nom des Grandenrs : auſſi n'y a-t'il rien ſur le viſage des Complaiſans que le ſeul nom d'Amy; Et s'il n'y a plus que de la pourriture ſous ces Tombeaux dorez, il n'y a rien que de la trahiſon, & de l'inconſtance ſous cette mine ſi complaiſante. Cherchons ailleurs la verité, & ne nous plaiſons point à embraſſer des Phantoſmes. Ces Eſprits là ſont quaſi touſiours intereſſez dans leurs Deſſeins, ils ne ſuiuent que la fortune, & ne roulent que du meſme mouuement de ſa Rouë : Auſſi Heliogabale commandoit qu'on les liaſt à vne Rouë dans l'eau, afin de les punir : Il ſemble que cét Empereur auoit encor quelques bons ſentimens, quand il condamnoit les

Complaiſans à vn ſupplice ſi ſemblable à leur peché, les faiſant mettre dans vn element dont ils ont la ſoupleſſe, & les faiſant attacher à vne rouë dont ils ont l'inconſtance. Il n'auoit pas tort de comparer à des Ixions, ceux qui croyent aux Complaiſans: parceque nous experimentons qu'apres tous leurs complimens & leurs promeſſes, ſi on en veut venir à l'eſpreuue, on n'y trouue point d'effect, on n'embraſſe que des ombres. Embraſſer la Complaiſance c'eſt embraſser Iunon, c'eſt embraſser de l'air & de la fumée.

Apres auoir veu vn de ſes principaux effects, voyons en ſuite vne de ſes principales marques. Les Complaiſans ne buttent qu'à la montre & à la parade: & comme alors que nous voyons plus de fard ſur vn viſa-

ge, plus nous croyons qu'il a de defaut, iugeant de la maladie par le remede : aussi à mesure que nous reconnoissons plus d'estude & de contrainte dans les actions & dans le maintien, nous deuons conclurre que les Desseins en sont plus mauuais, & que la plus grande malice cherche le plus beau masque pour se desguiser. Vn flatteur fait plus d'offres qu'vn Amy, la fausse amitié a souuent plus d'esclat que la vraye.

La raison de cecy n'est pas malaisée à trouuer. C'est que l'Art est plus prodigue que la Nature, & la Feinte que la Verité : La Feinte ne veut produire que des accidents, & la Verité ne s'attache qu'à la substance. Les hommes aussi bien que les arbres portent plus de fueilles que de fruicts, &

bien plus de monstre que d'effet. L'art de peindre, & celuy de complaire, ne different pas beaucoup; l'vn & l'autre ne s'occupent qu'à des couleurs, & ne trauaillent qu'aux surfaces. Ie ne m'étonne pas de voir que les complaisans sont si prodigues de complimens: on est bien plus liberal de iettons que de pistoles, il couste bien moins de dorer des statuës qui ne sont que de plôb ou de bois, que d'en faire d'or solide. Les plus belles roses ne flairent pas les mieux, celles qui ont tant de couleur ont moins d'odeur. La Nature mesme diuise ses dons, & comme si elle estoit auare ou impuissante, il semble qu'elle ayt de la peine à mettre en mesme suiect la beauté & la bonté tout ensemble. On en peut dire autant pour ce qui est de la verité & de l'apparence de l'Amitié: On trouue

bien ſouuent que l'vne eſt ſeparée de l'autre, & on reconnoiſt que ceux qui monſtrent tant d'affection ſur le front, quelquefois n'en ont point dans l'ame.

A vray dire, les Complaiſans ſont comme ces Carreaux où l'on s'accoude, qui ſont composez au dehors d'eſtoffe precieuſe, mais qui n'ont rien au dedans que de la paille, ou de la bourre. Ce ſont Chauue-ſouris, qui ne volent qu'à la brune, qui n'ayment ny le iour, ny la nuict, mais vn troiſieſme temps, qui eſt composé de l'vn & de l'autre. Ce ſont des Paons, qui ont le plumage beau, mais qui ont des pieds de voleur, vne teſte de Serpent, & vn cry de Diable. Ce ſont des Roſeaux, qui ployent à tous vents, & qui s'accommodent à tou-

te humeur, mais qui croissent dans la bouë, qui sont foibles & creux, qui rompent entre les mains, & qui blessent ceux qui s'y appuyent.

La Complaisance n'est pas seulement excessiue, mais aussi defectueuse: Elle est excessiue à louër, & defectueuse à corriger: Elle parle trop, ou trop peu, Elle abuse également du Discours & du Silence. Elle est comme vne Perspectiue, qui rend les choses grandes ou petites, qui les esloigne, ou qui les approche comme l'on veut. Elle donne de l'excez aux moindres vertus, elle l'oste aux plus grands crimes. Elle rit & pleure quand il luy plaist: Et Aristote dit, qu'elle n'est pas moins excessiue à témoigner de la pitié que de l'amitié. Il n'y a point de personnage qu'elle ne ioue: main-

tenant elle deffend le vice, & apres elle accuse la Vertu. Tantost elle donne de beaux noms aux choses les plus laides, appellant la temerité vn grand courage, l'auarice vne œconomie, l'effronterie vne bonne humeur; & apres tournant la Medaille, elle donne des tiltres infames à ce qu'il y a de plus loüable; nommant l'Eloquence vn babil, la Modestie vne stupidité, & la Franchise vne insolence.

C'est de la sorte qu'elle abuse du blasme & des loüanges, & qu'elle rend les loix seueres, ou fauorables comme elle veut. Elle verse de l'huyle dans le feu, elle fomente les inclinations les plus corrompuës, elle encourage au mal ceux qui ont encor quelque scrupule, elle tend les bras aux desirs les plus effrenez, lors

qu'vne iuste crainte les retient. Elle nous dit comme Iulia à son fils Bassianus *Vous pouuez ce que vous voulez*. Ce ieune Empereur estãt deuenu amoureux de sa mere, lors qu'vn iour il vit sa gorge découuerte, il souspira proche d'elle sans en oser dire la cause; les sentimẽs de son sale amour n'ayãt point encor entierement estouffé ceux du respect & de la crainte. Cette complaisante Courtisane luy osta toute sorte d'apprehension, elle l'enhardit dans sa passion au lieu de le corriger ; sans auoir honte de voir qu'elle faisoit de son fils son seruiteur, & qu'elle estoit Mere & Maistresse tout ensemble.

Qu'y a-t'il de si noir, ou de si impie que la Complaisance ne conseille? Elle dispense de tout, il n'y a point de passions si extruagantes, qu'elle

ne fasse naistre dans nos ames ; & qu'elle n'y entretienne. Que Myrra deuienne amoureuse de son pere, elle treuue de la Complaisance chez sa Nourrice, qui luy donne des inuentions pour reüssir dans son infame dessein, au lieu de l'en diuertir. Que Didon deuienne passionnée pour vn Estranger, sa sœur trop complaisante allume ses flammes au lieu de les esteindre. La Complaisance approuue tout ce que nous voulons, & elle n'a garde qu'elle ne nous persuade, quand elle ne seroit point éloquente, puis qu'elle ne nous conseille que ce qui nous plaist. Les maux que la Concupiscence ne fait que germer en nous, la Complaisance les fait meurir : Si la Concupiscence est la mere de la malice, la Complaisance en est la Nour-

Nourrice, elle acheue; & esleue ce que l'autre ne fait que commencer.

Elle trouue des excuses par tout; elle dit à Bassianus amoureux de sa mere, que la volonté des Roys leur doit seruir de regle, & qu'estant au dessus de tout, il n'y a pas d'apparence qu'ils se priuent de leur plaisir, pour se sousmettre à la deffense d'vn autre homme. Elle dit à Myrra que les Dieux mesmes n'ont point d'esgard au sang, que Iunon estoit sœur & femme de Iupiter, & que les sentiments d'Amour ne combattent point ceux de la Nature. Elle dit à Didon que les Morts ne se soucient point des viuans: qu'on ne doit point de fidelité à ce qui n'est plus, & que Sichée n'est point ialoux dans le tombeau, de ce qu'Enée fait

dans Cartage. Elle trouue de la facilité à entreprendre les plus horribles attentats ; c'eſt la ſœur de Didon qui la corrompt, c'eſt la nourrice de Myrra qui la meine dans le precipice, c'eſt la Mere de Baſſianus, qui ſuborne ſon propre fils, Elle encourage celles qui tremblent, elle enhardit celles qui ſont ſcrupuleuſes, elle fortifie celles qui ſont foibles.

C'eſt pour cela que la Complaiſance eſt ſi bien receuë, lors qu'on a de mauuais deſſeins, puis qu'au lieu de les contredire, ou de les corriger, elle donne les moyens d'y reüſſir : c'eſt pour cela que la garde qui veille à l'entour des Rois, ne luy peut empeſcher l'entrée dans les Palais : c'eſt pour cela qu'on luy faict ſi bon viſage par

tout, & principalement à la Cour, où il ne faut que de la souplesse, & où la Licence ne veut point estre contredite.

C'est en fin pour cela que les Amoureux & les Courtisans taschent d'entretenir les Belles & les Princes en erreur, afin de s'entretenir dans leurs bonnes graces. Ne dissimulons point, & parlant de ceste lasche complaisance, ne nous rendons point coupables d'vn crime que nous blasmõs. Les Complaisans à l'entour de quelqu'vn durant la faueur, sont comme des Ombres à l'entour d'vn corps durant la lumiere. Si on se remuë, ils sont agitez du mesme mouuement; si on suë, ils s'esluzent: si on a froid, leur visage est glacé: si nous parlons, ce ne sont que des voix qui repetent la nostre. Ombres, qui

n'ont rien de solide, & qui fuyent quand on les pense toucher : Voix sans Ame, que l'interest, & non pas la verité pousse du sein des flatteurs. Que cette complaisance nous est inutile ! Sommes-nous assistez d'vne Ombre qui nous suit ? sommes-nous consolez d'vn Echo qui nous plaint? Mais las, que ceste complaisance est dangeuse ! Dites des blasphemes, cét Echo vous respond ; courez au crime, cette ombre vous suiura. Cét echo repete la voix des impies aussi bien que celle des Iustes ; cette Ombre suit les corps malades ; aussi bien que les sains. Malheureuse complaisance ! qui sçais si bien nous perdre dans vne bonne fortune, mais qui ne sçais point nous consoler comme il faut dans vne mauuaise ! Trompeuse Complaisance, qui ne demeu-

res auec nous que durant les beaux iours, & qui fuis comme les oyseaux de passage, aussi tost que l'Hyuer approche! Ne pouuons-nous pas dire apres cela, que la Prosperité, aussi bien que l'Aduersité n'a gueres de vrays amis; puis que si l'vne n'en a point pour la consoler, l'autre en a encor moins pour la reprendre. Si les miserables n'ont personne qui leur monstre comment il faut esperer, ceux qui sont heureux en ont encor moins qui leur monstre comment ils doiuent craindre. Si la compassion est muette proche des affligez, la complaisance l'est proche des vicieux; l'vne a peur de s'esloigner de la bonne fortune, l'autre craint quelquefois de s'approcher de la mauuaise. Voila comme la Complaisance est le poison des Grands,

le charme de la cour, l'ennemie de la verité, & la mere de tous vices.

Et toutefois quelque mal qu'elle fasse, on a de la peine à s'en deffendre, c'est vne agreable meurtriere, dont les blesseures nous plaisent, & qui nous tuë, sans que nous nous en ozions plaindre. Ie veux qu'il y en ait quelques-vns, qui ayent des remedes aussi bien comme Vlysse contre cette Syrene, qui ne rit que pour faire pleurer, qui brise les vaisseaux apres qu'elle les a attirez par la douceur de son chant, qui paroist belle, mais qui n'est en effect qu'vn monstre. Certes s'il y en a quelques-vns qui soient ennemis de la complaisance, il y en a encore plusieurs qui s'y laissent enchanter. S'il y a quelques-vns qui ressemblent à Theodose, en ce qu'il estoit inuincible aux

loüanges, & qu'il aimoit mieux souffrir la Médisance que la Flatterie. Il y en a bien plus qui ressemblent à Antipater, en ce qu'il vouloit qu'on dissimulast ses imperfections, & qu'on le peignit en pourfil, à cause qu'il estoit borgne. Il y en a plus qui se laissent prendre à ces appas, qu'il n'y en a qui s'en deffendent. La complaisance est vn ennemi auquel on ne resiste qu'en fuyant, elle a des armes empoisonnées, c'est assez qu'elle nous touche pour blesser, & qu'elle nous approche pour nous vaincre. Elle a des charmes ineuitables, mesme aux plus serieux. On ne la repousse qu'à regret, nous ne la fuyons qu'afin qu'elle nous cherche, & si on luy refuse l'entrée, c'est seulement par ceremonie, & cõme à vne Maistresse à qui on ne ferme les portes qu'afin qu'elle

les rompe. Depuis qu'elle a gagné l'oreille, elle gagne le cœur, & pour s'en deffendre il faut estre sage, ou insensible. Sur tout plus elle contente, plus elle blesse: elle est plus dangereuse à mesure qu'elle est plus agreable. C'est pour cela qu'Artemidore disoit à ses amis, qu'il y auoit mesme du peril à voir vn Complaisant en songe; & qu'on n'est pas mesme en asseurance auec son Ombre, & sa Figure. Iugez de la malice de cét ennemy, puis que son Tableau peut faire du mal, & qu'il faut redonter iusques à son image, & sa peinture. Cela n'est que trop vray à present. Nous sommes dans vn siecle où la complaisance a plus de vogue, & de force que iamais: Nous sommes en vn temps où ceux qui ne sçauent point flatter sont tenus pour

grossiers, & ceux qui ne le veulent point l'estre, passent pour insensibles. Auiourd'huy qui ne sçait point l'Art de flatter, ne sçait point celuy de plaire. En ce siecle aussi bien qu'en celuy de sainct Hierosme, on prend la flatterie pour vn effect d'humilité, ou de bien-veillance, tellement que ceux qui renoncent à ce mestier-là sont pris pour enuieux, ou pour superbes.

Mais certes, à bien examiner ceux que la complaisance corrompt, on recognoistra que d'ordinaire elle n'a du pouuoir que sur les petits esprits. Les Pyramides d'Egypte ne faisoient point d'ombre, quoy qu'elles fussent fort hautes: & les bons Esprits ne souffrent point à l'entour d'eux de complaisance, ny de flatterie. Ils ne s'éblouÿssent non plus aux

rayons de la Verité, que les Aigles à ceux du Soleil. La comparaiſon d Antiſthene me ſemble admirable, lors qu'il dit que les perſonnes Complaiſantes reſſemblent aux Courtiſanes, en ce qu'elles deſirent tout à leurs ſeruiteurs, excepté la Raiſon, & la Prudence. C'eſt dequoy manquent ceux qui aymenr les complaiſans, ceux qui ont du Iugement ont horreur de cette ſoupleſse, les excellens eſpirts ayment mieux eſtre importuns que diſſimulez; Ie dy bien dauantage, ils ayment mieux eſtre importunez que flattez. Le Sage ne veut point eſtre trompé, non plus que tromper; il ne veut point que ſon iugement peche, non que ſa volonté. Si on ne voit point l'artifice des Complaiſans, c'eſt ignorance: ſi on le découure, & qu'on le ſouf-

ſtre, c'eſt vne ambition intolerable. Ceſte ſoupleſſe eſt propre ſeulement aux cœurs laſches, la franchiſe eſt naturelle aux genereux. Si l'Hypocrite ſemble le plus coulpable entre les pecheurs: entre le ennemis le flatteur ſemble le plus pernicieux: parce que ſi le premier veut abuſer les yeux de Dieu, l'autre veut auſſi abuſer ceux du Sage: Et comme Dieu a en horreur vne fauſſe Deuotion, le Sage doit deteſter vne fauſſe amitié.

Quand la Complaiſance ne ſeroit point dãgereuſe, elle eſt infame, & en ceux qui la reçoiuẽt, & en ceux qui la pratiquent. C'eſt vne marque de foibleſſe d'eſprit que de ſy laiſſer corrompre, & les Dames qui ont de la lumiere n'ayment point cette Morale à la mode, qui trouue

des vices, & des vertus là où l'on veut.

Aristippus disoit que le seul fruict qu'il auoit tiré de la Philosophie, estoit de parler franchement à tout le monde, & de dire librement ses pensées: les bons esprits ne doiuent point auoir d'autre but, ny d'autre sentiment, quoy que le vulgaire ne s'estudie qu'à cacher ce qu'il pense. I'estime encor beaucoup cét autre Philosophe, qui n'enseignoit autre chose à ses Disciples pour bien viure, sinon qu'il regardassent le Soleil à tous momens: afin d'apprendre que comme cét Astre dissipe iusques aux moindres nuages, les bonnes consciences fuyent toute sorte de déguisement, & de contrainte. Tout cét artifice est vn signe de malice, ou de lascheté; c'est la marque d'vn esprit

foible, ou meſchant. Comme la Prudence, & le courage ſont inſeparables, la fineſſe, & la foibleſſe ſont touſiours enſemble. Les Roſeaux ployent mieux aux vents, que les Cheſnes: les Renards ſont plus fins que les Lyons, les Timides que les genereux, & les petits eſprits que les grands. Les eſprits excellens n'ont point ordinairement d'inclination à eſtre fourbes, & ſi quelquefois ils ſe ſeruent ſeulement comme d'vn contrepoiſon; ce n'eſt pas pour faire du mal, mais pour l'éuiter: ce n'eſt pas pour attaquer, mais pour ſe deffendre. C'eſt vn des plus nobles effects de la Magnimité, que d'aymer, & de haïr à découuert. D'ailleurs, le Sage doit eſtre touſiours eſgal, & il faut que le complaiſant change à tous momens, il n'y a rien d'aſſeuré

en ſon humeur, non plus qu'en ſon viſage, parce qu'il deſpend de celuy auquel il veut plaire. Il faut en meſme heure qu'il blaſme ce qu'il vient de louër, ou qu'il eſleue dans le Ciel ce qu'il auoit mis dans les abyſmes. La Complaiſance a donc d'ordinaire auec elle ces deux honteuſes qualitez, la laſcheté, & l'inégalité.

Ie ne dy rien en cecy que meſme les complaiſans n'aduoüent : auſſi les plus adroits en ce meſtier-là, ne s'addreſſent qu'aux ſimples, & aux mediocres eſprits: ils reſſemblent à ces Charlatans, qui n'eſtallent librement leurs drogues qu'au peuple, & au vulgaire. Ceux qui ont quelque cognoiſſance ſçauent bien leuer ce maſque, & ſe mocquer de cette illuſion: ils regardent plus à ce qu'ils ſont

en effect, qu'à ce qu'ils sont dans l'opinion d'autruy. Et c'est pour cela qu'à le bien prendre, il n'y a que ceux qui s'ayment eux mesmes, qui aimét aussi les flatteurs, parce que rarement on peut trouuer ensemble la connoissance & l'amour de soy-mesme. Ceux qui recõnoissent bien ce qu'ils sont, n'escoutent point les Complaisans quand ils les loüent de ce qu'ils ne sont point. Ceux dõc qui sont idolatres de leurs opinions, ont de la repugnance pour tous ceux qui les contredisent : ils n'ayment comme Achab que des Prophetes complaisans, & ils ne se soucient pas qu'on les trompe, pourueu qu'on les flatte.

Certes, il y a bien des Dames comme Iesabel qui haïssent les Elies, i'entends ceux qui les reprennent de

leurs defauts; semblables aux Singes qui veulent casser les miroirs où ils se voyent, à cause que leur laideur y paroist. Et toutefois vn bon aduertissement, & vne correction bien faitte, leur vaut mieux, à ce que dit Salomon, qu'vn pendant d'oreille de perles les plus precieuses. I'aduouë que pour reprendre l'esprit comme pour percer l'oreille, il faut endormir le sentiment affin qu'on endure moins de mal; mais aussi quand il y auroit quelque douleur, les Dames se doiuent facilement resoudre à la souffrir, puis que cela leur est plus vtile, & honorable, & que la correction contribuë encore plus à l'ornement de leur esprit, que les pendans d'oreilles ne font à celuy de leur visage. Ou autrement, si on s'ayme tellement soy-mesme, qu'on

ne

ne puiſſe ſouffrir la verité lors qu'elle nous monſtre nos defauts ; la complaiſance ſera bien-toſt victorieuſe de cette humeur-là : comme il n'eſt pas malaiſé de prendre vne forteresse qui ſe rend à celuy qui l'aſſiege ; auſſi n'eſt il pas difficile de vaincre vne perſonne par la flatterie ; lors que l'Amour propre rend la place. La Complaiſance n'a point de peine à ſurprendre noſtre eſprit, lors qu'elle a de l'intelligence dans nous-meſmes par le moyen de la Philautie : Elle reſſemble à ces voleurs qui ont des ſentinelles dans vne maiſon, pour leurs ouurir les portes durant la nuict, lors qu'on penſe le moins à ſe deffendre. Comme Eue eſtant gaignée, Adam le fut bien-toſt apres : auſſi noſtre inclination eſtant corrompuë par la Com-

plaiſance, noſtre eſprit n'eſt pas long-temps ſans ſe rendre. Il me ſemble que cette comparaiſon n'eſt pas mauuaiſe, puiſque les complaiſans ont la ſoupleſſe des Serpens auſſi bien que leur venin, puis qu'ils ſe gliſſent inſenſiblement là où on leur donne la moindre entrée, puis qu'ils attaquent noſtre humeur pour deſbaucher noſtre raiſon, & qu'ils font que celle-cy preſente la Pomme à l'autre.

Ceux donc qui reſſentent que leur naturel les porte à aimer la Complaiſance, doiuent touſiours eſtre ſur leurs gardes: ils ne doiuent pas sommeiller, de peur que le flatteur comme le Serpent ne ſeduiſe cette Eue. C'eſt par où l'on dit que les Dames ſont bien en danger, ſi elles ne prennent garde que la complaiſance leur

monstre des fruicts, qui promettent la vie, mais qui donnent la mort. Certes, elles deuroient bien considerer cét exemple, où l'on voit combien la Complaisance à fait de mal à la premiere des femmes, luy donnant de la hardiesse à pecher, & luy permettant ce que Dieu lui auoit deffendu. Celles de ce sexe deuroient se ressouuenir, qu'elles ont beaucoup d'ennemis qui ne les flattent que pour les perdre, & qui ne s'accommodent à leur humeur que pour surprendre leur esprit.

A mon aduis, c'est vn grand remede pour cecy, quand on nous louë de ce que nous ne sommes pas, de penser attentiuement à ce que nous sómes. Pour iuger si ces Peintres ont bien fait nostre tableau, il faut confronter la copie à l'original, & regar-

der ſi noſtre pourtraict n'eſt pasplu-ſtoſt ſelon leur imagination, que ſe-lon noſtre naturel. Il n'y a rien de ſi contraire à la Complaiſance que la Conſcience: celle-cy nous condamne bien ſouuent, cependant que l'autre nous loue. Mais comme la Médiſance n'empeſche pas que nous ne ſoyons gens de bien, la flatterie n'empeſche pas que nous ſoyons coulpables. La Complaiſance eſt donc la capitale ennemie de la Syndereſe, elle veut eſteindre cette diuine lumiere, elle veut endormir ceſte ſaincte Sentinelle, elle veut rendre muette cette Langue interieure, qui doit parler à nous ſans ceſſe, & qui nous tourmente par ſes remords, durant que la Complaiſance nous flatte par ſes loüanges.

Qu'y a-il donc de plus pernicieux

dans la societé que la complaisance, puis qu'elle empesche qu'on ne recognoisse ses fautes, & qu'elle veut entretenir l'erreur au monde ? C'est pour cela qu'on doit plustost souffrir d'vne censure, que d'vne complaisance, parce qu'il est moins dangereux d'estre accusé, que d'estre loüé faussement : les blesseures que nostre Amy nous fait, valent mieux que les baisers que le flatteur nous donne. Si nous auons à commettre vne erreur, & à nous prendre pour ce que nous ne sommes pas en effect, encor vaut-il mieux nous estimer vicieux, afin de nous humilier : que de nous croire vertueux, de peur de nous flatter nous-mesmes. Il y a bien moins de dommage à fuïr vn Phantosme, qu'à se laisser approcher d'vn Ennemy : il vaut bien mieux craindre vn mal

apparent, que de n'en crainte pas vn veritable ; la crainte en cela est bien moins perilleuse que la hardiesse.

Il est vray que la Complaisance, & la Mesdisance font esgallement la guerre à la Vertu; mais si celle cy l'attaque auec le fer, l'autre l'attaque auec le poison : c'est pourquoy l'on doit auoir plus de peur des flatteurs que des mesdisans, & fuir dauantage les ennemis qui cachent leur dessein, que ceux qui font la guerre à découuert. Mais voyons ce que deuiennent à la fin les complaisans auec toutes leurs faussetez, auec tout leur fard, & tout leur plastre. Apres qu'on a découuert leur artifice, on les a en horreur, ils demeurent suspects à tout le monde, on ne les ayme que durant qu'on ne les cognoist

point. Et pour dire le vray, le contentement que donne la Complaisance, & le desgoust que cause la Franchise, ne dure non plus l'vn que l'autre. D'abord on rebute les personnes candides, & on agrée les complaisantes, mais l'experience change ce sentiment : la complaisance gagne à la fin la mesme auersion, que la franchise s'acquiert au commencement. L'vne commence par vne courte douceur, pour finir dans vne longue amertume, & l'autre commence par quelque leger dégoust, pour endurer dans vn contentement plus long, & plus solide. L'vne ressemble à vne Medecine qui ne dégouste que pour guerir, & l'autre à vn poison qui n'est doux que pour tuër : de là vient que la Cóplaisance en cela a des effects tous contraires à ceux de la Verité, qui

nouscorrige: en ce que tout le monde estime & cherche cette Verité auant qu'elle paroisse, & quand on la voit, elle fait mal aux yeux. Au contraire tout le monde blasme la Complaisance des flatteurs, mais depuis qu'elle nous approche, elle nous charme & nous enchante. On ne hayt celle-cy, & on n'ayme celle-là que durant leur absence.

Apres auoir veu ce que la Complaisance a de mauuais, il faut maintenant examiner ce qu'elle a de bon, & d'vtile. Quoy qu'on en puisse dire, elle peut estre aussi esloignée de la flatterie, que la Prudence l'est de la finesse, ou le courage de la temerité: & de dire qu'au moins il est bien mal-aisé qu'on ne passe de l'vne à l'autre, c'est s'abuser autant, comme qui voudroit prouuer, qu'on ne peut

estre liberal sans estre prodigue; qu'vne Dame ne peut estre en bonpoinct, sans estre bousie, & qu'on ne peut separer la mediocrité de l'excez.

I'aduouë bien qu'il y a souuent vne Complaisance qui est trop basse, comme celle de Cynethus, qui loüoit Demetrius Phalereus de cracher auec harmonie quand il auoit la toux. I'aduouë que les flatteurs peuuent abuser de cette belle Vertu, mais dequoy est-ce qu'on n'abuse point? Qu'y a-t'il de si beau, ou de si diuin, que les ignorans, & les malicieux ne profanent? ne peut-on pas mesme se mal seruir de la Verité? Ceux qui se vantent d'vne bonne action qu'ils ont faite, ne sont-ils pas coulpables de vanité, quoy qu'ils ne le soient point de mensonge? Il ne

faut donc pas blaſmer la Complaiſance, à cauſe qu'il y en a plusieurs qui n'en ſçauent pas le vray vſage; Elle eſt tres-bonne dans ſa Nature, quoy que d'ordinaire elle ſoit tres-mauuaiſe dans la pratique.

Et pour mieux prouuer cecy, n'eſt-il pas vray que cette grande franchiſe à parler que pluſieurs loüent, ne vient pas le plus ſouuent d'vne integrité de mœurs, mais d'opiniaſtreté, de vanité, & d'imprudence? Nous prenons plaiſir à contredire, parce que la crainte d'eſtre vaincus nous fait trouuer de la repugnance à confeſſer la Verité meſme. Toutesfois ie veux que cette hnmeur aigre ne vienne pas d'vn mauuais Principe, c'eſt au moins vn mauuais effect qui vient d'vne bonne cauſe. Ceux qui ſont ſi rudes, & ſi peu complaiſans,

ſont dignes de compaſſion ; quoy qu'ils ſoient Sçauans, & Vertueux: on peut dire d'eux ce que diſoit Platon de Xenocrate, que nonobſtant ſa Science, & ſa Probité, il eu beſoin de ſacrifier aux Graces. Si cette rudeſſe eſt mal-ſeante à vn Philoſophe, comment ſeroit-elle loüable en vne Dame? comme la douceur eſt naturelle à leur ſexe, la Complaiſance doit eſtre inſeparable de leurs actiōs comme de leur entretien. Il eſt vray que ie n'approuue pas celles qui paroiſſent affetées, ou contraintes à force de complaire: mais auſſi ie ne puis excuſer celles qui font tant les ſerieuſes, qu'elles deuiennent ſauuages. La douceur, & la rudeſſe ne ſont pas contraires, mais ſeulement diuerſes; la Prudence les peut mettre dans vn parfaict temperamment,

que l'vne donne de l'esclat à l'autre.

Ie n'entens pas aussi que pour se rendre complaisantes, elles approuuent vniuersellement toutes choses: ce sont deux extremitez esgallement blasmables, de vouloir complaire ou contredire indifferemment en toutes sortes de rencontres. Les esprits qui contredisent en tout, sont aigres ou somptueux; ceux qui approuuent tout, sont ignorans, ou laches. Celles qui font profession de contredire à tout, le font, ou par inclination, ou par artifice; si c'est par inclination, cela vient de la rudesse de leur humeur: si c'est par artifice, cela vient de la vanité de leur esprit. Certes, quoy qu'il en soit, cela ne reüssit iamais, c'est tousiours ou vn temperamment vicieux,

ou vn desſein imprudent : ou elles ſont mal-nées , ou mal inſtruites.

Que celles-là ſont importunes dans la conuerſation ! Si elles aymoient autant le bien public , que le leur paticulier , elles feroient vœu d'vne eternelle ſolitude, & ne ſe monſtreroient iamais que quand il eſt beſoin de mortifier le monde. Quoy qu'on faſſe , ou qu'on ne faſſe pas , il eſt impoſſible de les contenter. Si on ne s'accorde point à leur ſentiment, elles en ſont au deſeſpoir : Si on ſuit leur opinion , elles commencent à en auoir vne toute differente , affin de contredire ſans ceſſe. Si on louë la vertu , elles la blaſmeront : Si on blaſme le vice, elles s'employeront à le deffendre. Il leur ne importe pas quel

ſentiment elles ayent, pourueu qu'il ſoit contraire à celuy des autres. Si vous les loüez, elles vous accuſeront de flatterie: ſi vous ne les loüez point, elles vous accuſeront d'ingratitude. Si on parle, on eſt babillard: ſi on ne parle pas, on eſt meſpriſant. Elles trouuent à redire au diſcours, & au ſilence, elles condamnent la conuerſation, & la ſolitude.

Pour en parler ſainement, celles de cette humeur-là ſont quaſi touſiours ſuperbes, là où les Complaiſantes ſont ordinairement humbles: Puiſque à bien d'eſcrire la Complaiſance, ce n'eſt rien qu'vne patiente Ciuilité, où vne Charité ciuile. Si la Charité dans le Chriſtianiſme endure tout, la Complaiſance dans la Morale en quelque façon en

fait autant; quoy que les motifs en soient differens, en ce que l'vne est pour plaire à Dieu, l'autre pour plaire aux hommes. Apres tout, nous n'aurons pas de peine à estre Complaisans, ny à supporter l'infirmité, ou les imperfections des autres, si nous pensons que nous ne faisons rien en cela, dont nous n'ayons bien souuent besoin pour nous-mesmes. Mais c'est vn malheur, que celles qui ne veulent faire misericorde à personne, ne sçauroient souffrir qu'on leur fasse Iustice.

Celles qui n'ont point de Complaisance pour souffrir les moindres fautes, n'ont point aussi d'humilité pour endurer qu'on reprenne leurs plus grands crimes. Elles croyent qu'on abusera tousiour com-

me elles de la correction, & qu'on ne s'en sert pas pour instruire, mais pour offenser. Elles mesprisent le sentiment de tout le monde, & veulent qu'on adore le leur : elles sont aussi impatientes qu'insolentes : elles ont autant de vanité que de rudesse. Que si en fin l'ignorance, ou la verité les obligent de s'accorder, & de se taire, leur mine contredit encor ; & apres que leur bouche a conclu la paix, leur silence fait encor la guerre. Qu'y a-t'il de plus importun dans la conuersation que cette humeur-là ? certes, ce temperamment querelleux, est meilleur dans les escoles, que dans les compagnies. Ie ne desaduoüe pas qu'on ne puisse quelquefois raisonner ensemble, afin de mieux recognoistre la verité, & afin de rendre l'entretien

plus agreable par la diuersité des suiects qu'on y traicte. Mais il est à craindre qu'on ne s'altere, & qu'on ne se picque : au moins on doit tousiours se ressouuernir que la Dispute dans la conuersation est vne guerre, où il ne faut pas combattre auec opiniastreté, ny vaincre auec insolence. Pourueu que la Complaisance se trouue dans ces debats, il n'y a rien de si agreable; & on ne s'offense non plus en disputant de la sorte, que deux personnes qui s'entreiettent des fleurs.

Les mesmes qui ont de l'inclination à cõtredire, en ont aussi à corriger, & à reformer toutes choses : mais ils sont inutiles aussi biẽ qu'importuns : ils ne sçauroient tesmoigner de bonne volonté dans leur correction, non plus que d'esprit dans

leur diſpute. Tout ce qui vient de leur humeur rude eſt deſplaiſant: quoy que meſme ils diſent la verité, c'eſt de ſi mauuaiſe grace, qu'au lieu de faire des gens de bien, ils ne font que des ennemys. Dés qu'on les voit on a du degouſt pour eux, apres de l'auerſion, & en fin de l'horreur; ils ſont l'obiect, ou de haine, ou de riſée. La Complaiſance reüſſit bien mieux, puiſque comme elle louë ſans flatter, auſſi elle corrige ſans offenſer. La Complaiſance ſçait l'art de guerir agreablement, elle oſte l'amertume de la medecine, ſans en oſter la force; c'eſt vn Soleil qui ne diminuë point ſa lumiere en l'adouciſſant pour les yeux des malades, il empeſche ſes rayons d'ébloüir, mais non pas d'eſclairer. Si l'Ayman n'a pas ſeulement la vertu d'attirer

le fer, mais aussi de monstrer le Pole, la Complaisance charme les grands esprits aussi bien que les petits: Elle esclaire ce qui a des yeux, & attire ce qui n'en a point; ceux qui ont de la cognoissance voyent sa force: ceux qui n'en ont point, la ressentent. Veritablement la Complaisance a vne vertu secrette pour charmer les cœurs, c'est vn ayman qui attire le fer mesme, i'entens les plus grossiers, & les plus barbares.

Elle gagne insensiblement les esprits, mesme en les corrigeant: elle ne tombe pas auec impetuosité comme la gresle, mais auec douceur comme la neige. Quoy que la neige soit froide, neantmoins elle enueloppe la terre comme si c'estoit vn manteau de laine, ainsi que parle le sainct Esprit, affin d'eschauffer, &

de fomenter les ſemences: Demeſme, quoy que la correction de ſoy ſoit deſagreable, elle ne laiſſe pas de faire germer en nos cœurs les bons deſſeins, & les ſainctes entrepriſes. Elle oblige en reprenant: Et ſi elle frappe, ce n'eſt qu'auec vne Verge fleurie, en touchant elle ne laiſſe que des fleurs au lieu de bleſſeures. Sans elle, les meilleurs aduis ne ſemblent que des reproches, ſans elle, la correction eſt iniurieuſe; la loüange deſagreable, & la conuerſation importune.

La Complaiſance n'eſt pas vne Vertu aueugle, elle a des yeux auſſi bien que des mains, elle ne frappe pas ſans regarder: il y en a d'autres qu'elle ſupporte: elle endure ce qu'elle ne peut empeſcher. Et de vray, hors la correction fraternelle où le

Chriſtianiſme nous oblige, qne nous importe t'il que pluſieurs errent, ou qu'ils ayent de mauuais ſentiments quand il n'y va point de la conſcience, ny du ſalut ? comme nous n'entreprenons pas de guerir tous ceux qui ſont malades, nous ne deuons pas entreprendre de détromper tous ceux qui ſont en erreur. Nous n'auons pas moins de peine à eſtre Correcteurs de toutes les mauuaiſes opinions, qu'à eſtre les Medecins de toutes les maladies du monde. Nous n'auons point charge de cela ce ſoin appartient à la prouidence de Dieu, & non pas à la noſtre.

D'ailleurs quel beſoin eſt il de dire tous nos ſentimens, & de faire ſçauoir tout ce qui nous déplaiſt, ou qui nous contente ? Le Sage doit bien touſiours penſer à ce qu'il dit,

mais il ne doit pas tousiours dire ce qu'il pense. Il ne faut pas que pour éuiter le mensonge, il tombe dans l'indiscretion. Pour estre franc, il ne faut pas estre inciuil: on n'offense pas la Verité toutes les fois qu'on ne la dit point: on deffend tousiours de dire ce qui est faux, mais on ne commande pas de dire tousiours ce qui est vray. Il n'y a point de loy qui nous oblige à publier tous nos sentimens, ou à découurir toutes nos pensées

D'autre part cette grande liberté de parler n'est pas seulement iniuste, ou importune, mais encor dangereuse: cette imprudente naïueté irrite les plus doux, là où vne humeur Complaisante addoucit quelquefois les plus sauuages. Clytus perdit l'amitié d'Alexandre pour auoir

parlé trop librement ; Scipion gagna celle de Syphax pour l'auoir entretenu auec douceur : cettuy-cy par sa Complaisance conserue sa vie chez vn Barbare, l'autre pour auoir vsé d'vne franchise indiscrette perd la vie chez son inthime amy. L'experience nous fournit assez d'exemples pour cecy, sans qu'il soit besoin d'en chercher dans l'histoire ; nous esprouuons assez tous les iours, que sans la Complaisance nous deuenons odieux & insuportables à tout le monde. S'il n'y a point de Complaisance, il n'y a point de ciuilité : & sans ces deux belles qualitez, la societé ne peut estre que tres-importune. Sur tout, les Dames se doiuent representer, que comme leur visage ne peut agréer sans Beauté, leur conuersation ne peut agréer

ſans Complaiſance.

Mais afin de dire ce qui les touche dauantage ; Apres auoir veu comment elles doiuent pratiquer la Complaiſance. Voyons maintenant comment elles la doiuent receuoir. Voyons la difference qu'il y a entre vn eſprit Complaiſant & vn eſprit flatteur, de peur qu'elles ne prennent l'vn pour l'autre. L'exemple de Panthea me ſemble aſſez celebre pour bien monſtrer cecy. Ceſte Dame n'étoit pas moins modeſte que belle, elle mépriſoit autãt les loüanges qu'elle les meritoit. Lucian deſcriuant les perfections de ſon Eſprit & de ſon viſage, la compare à la Minerue de Phidias, & à la Venus de Praxitele. Panthea ne veut point accepter des loüanges qui luy ſemblent exceſſiues, ny ſouffrir qu'on la compare à

des Deesses. Lucian pour luy faire responſe, & pour iuſtifier la comparaiſon qu'il auoit faite, monſtre en fort peu de difference qu'il y a entre les loüanges d'vn Orateur, & celles d'vn Flatteur.

Il ne faut pas, dit-il, en loüant vne choſe, la comparer à ce qui eſt moins, par ce que ce ſeroit en rabbaiſſer le merite; ny à ce qui eſt égal, parce qu'il n'y auroit non plus d'aduantage, que de comparer vne choſe à elle-meſme: mais bien à ce qui eſt plus excellent, afin que ce qu'on louë ait plus d'eſclat, & plus de luſtre. Vn chaſſeur, dit-il, pour bien louër vn Chien, ne le compare pas à vn Renard; parce que c'eſt trop peu; ny à vn Loup, parce qu'il eſt quaſi pareil; mais à vn Lion qui a plus de force & de courage. Si les loüanges

sont sans fondemẽt, elles sont flatteuses: Si elles sont sans ornement, elles sont offensantes. Celles qui ioignent l'ornement au merite sont iustes & receuables. C'est flatter que de loüer vne bossuë d'estre de belle taille, ou vne persõne chauue d'auoir de beaux cheueux. On peut voir selõ le raisonnement de Lucian, qu'en loüant, on peut esleuer ce qui est petit iusques au mediocre, & ce qui est mediocre iusques à ce qui est excellent. La loüange ne doit pas mentir, mais elle peut amplifier: elle ne doit pas estre prodigue, mais elle peut estre liberale. Il y a bien difference entre vne simple Histoire & vn Panegyrique; ce n'est pas assez que celle cy d'escriue, elle doit y porter de l'ornement & de la pompe,

Les Dames peuuent iuger de là

qu'il y a encor plus de differéce entre louër & flatter, qu'il n'y en a entre parer & farder vn visage. On peut voir clairement sur l'exemple decét Orateur comment il faut donner des loüanges ; & comme il les faut receuoir, sur l'exemple de cette Dame. Lucian monstre qu'il sçait bien les loix de la Rethorique, & Pantea tesmoigne qu'elle n'ignore pas celles de la Bien-seance, & de la Modestie. Ie veux qu'il y en ait fort peu qui fassent cõscience comme celle-cy de receuoir les loüanges qu'on leur donne, quoy qu'elles soient entierement excessiues: Ie veux que la vanité de plusieurs ne soit pas moins sacrilege qu'effrontée, lors qu'elles reçoiuent de leurs Idolatres les noms d'Ange & de Diuinité, sans en faire aucun scrupule : Ie veux en fin

que nous ayons bien plus de ſuiet de les exorter à la retenuë, qu'à la licence. Neantmoins il faut conſiderer qu'elles ne doiuent pas violer les loix de la Bien-ſeance, en obſeruant celles de la Modeſtie: Il faut que la Prudence leur monſtre vn certain chemin entre l'inſolence, & l'inciuilité. Quand le Chriſtianiſme les obligeroit à meſpriſer toutes ſortes de loüanges, meſme les plus iuſtes, neantmoins il eſt bon quelquefois que la Complaiſance les approuue ſur leur viſage, lors que l'humilité les meſpriſe dans leur ame. En cela elles doiuent touſiours leur conſcience à Dieu, & quelquefois leur mine au monde & à la couſtume.

Mais pour acheuer ce diſcours par l'endroit le plus important: Si

elles se sentent ébranslées par les loüanges que la Complaisance leur donne, elles n'ont qu'à r'entrer en elles-mesmes, afin de trouuer leur remede dans leur conscience. Comme nous sommes moins affligez, quand nous recognoissons que le mal qu'on dit de nous est faux: aussi nous deuiendrons moins insolens, quand nous recognoistrons que le bien qu'on dit de nous n'est pas vray. Il faut en cela se deffendre de la Flatterie comme de la Mesdisance, par la cognoissance de soy-mesme: Puisque la conscience nous console contre les impostures, nous monstrant nostre innocence: elle nous peut humilier durant la flatterie, nous monstrant nos defauts. Que si ce n'est pas assez de considerer ce que nous som-

mes en imperfection, examinons aussi ce que sont les autres en trahison, & en tromperie. Qu'il y a de fausseté dans le commerce du móde! ceux qui ont des visages d'admirateurs, ont quelquefois des ames de Meurtriers : souuent ceux qui nous louënt dans leurs discours, blasphement contre nous dans leur pensée.

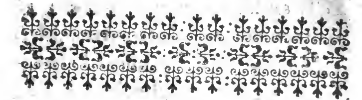
Les Dames aussi bien que l'Euridice des Poëtes, sont suiettes à trouuer des serpens sous les fleurs : comme leur sexe est porté naturellement à la douceur, on leur met le poison dans ce qu'elles ayment: on leur tend des pieges, là où on sçait bien qu'elles doiuent passer. Les Flatteurs leur feroient moins de mal, si elles auoient plus d'égard à leurs desseins qu'à leurs discours: Elles

recognoistroient mieux ceux qui déguisent la verité, si elles se representoient qu'on a besoin de trois conditions pour la bien dire, & qu'il faut pour cela de la Religion, de la Prudence, & de l'Amitié. D'autant que manque de Resolution on pallie, manque de Prudence, ou d'Amitié on est iniurieux. Les esprits lasches n'osent parler, les imprudens ne le sçauent point, les ennemis ne le veulent pas. En fin pour rendre & pour recenoir plus innocemment la complaisance, le Sage doit penser qu'elle est deffenduë, quand nous auons plus de soin de plaire aux hommes, que de plaire à Dieu: Il doit penser que Dieu reprend bien souuent des actions que les hommes louënt, & que celuy qui entretient des flatteurs

pour exalter, durant que Dieu le menasse en ce monde, n'en aura point pour se deffendre, lors que Dieu le condamnera en l'autre.



DE LA



DE LA NAISSANCE, ET DE L'EDVCATION.

I'Aduouë que Platon a raison de dire que les trois plus beaux & plus necessaires Principes du monde, sont la Nature, la Fortune, & l'Art; puisque la Nature donne la vie, la Fortune les biens, & l'Art la connoissance. I'aduouë que la Nature & l'Art n'ont quelquefois point d'éclat sans les biens de Fortune, & que

celle-cy sert comme de Theatre & d'ornement aux deux autres. Mais certes ie ne puis approuuer le sentiment de ce Philosophe, lors qu'il dit que les plus grandes choses se font par la Nature & par la Fortune, & les moindres par l'Art. La Nature fait des hommes, & l'Art n'en fait que le Tableau ; la Fortune donne des Sceptres, & l'Art ne donne que du Discours & de la Science. Platon me semble plus humain que diuin en cette opinion, les ouurages de l'Art sont si precieux, que la Nature & la Fortune en ont besoin en tout ce qu'elles font de plus admirable: l'vne & l'autre sont aueugles, si l'Art ne leur ouure les yeux: sans l'Art, on ne peut bien viure, ny bien regner. Cõbien de grandes fortunes voyons-nous renuersées manque de condui-

té? Combien en voyons-nous, dont le bon naturel demeure en friche manque d'Education? Ie ne parleray point icy de ce que peut la Fortune, mais seulement de la Nature & de l'Art, ou plustost de la naissance, & de l'Education; pour voir laquelle des deux doit auoir meilleure part en la vie, & aux actions des Dames.

Il semble d'abord, que la bonne naissance leur soit plus requise que toute autre chose, puis qu'auec cét aduantage elles font le bien, comme par nature, & sans peine: vn bon naturel, n'a non plus besoin de reigles, qu'vn bon Temperamment de Medecines: vne bonne naissance reüssit mieux sans education, qu'vne mauuaise naissance, auec vne Education excellente. Comme il n'y a

ſans Complaiſance.

Mais afin de dire ce qui les touche dauantage ; Apres auoir veu comment elles doiuent pratiquer la Complaiſance. Voyons maintenant comment elles la doiuent receuoir. Voyons la difference qu'il y a entre vn eſprit Complaiſant & vn eſprit flatteur, de peur qu'elles ne prennent l'vn pour l'autre. L'exemple de Panthea me ſemble aſſez celebre pour bien monſtrer cecy. Ceſte Dame n'étoit pas moins modeſte que belle, elle mépriſoit autãt les loüanges qu'elle les meritoit. Lucian deſcriuant les perfections de ſon Eſprit & de ſon viſage, la compare à la Minerue de Phidias, & à la Venus de Praxitele. Panthea ne veut point accepter des loüanges qui luy ſemblent exceſſiues, ny ſouffrir qu'on la compare à

des Deesses. Lucian pour luy faire response, & pour iustifier la comparaison qu'il auoit faite, monstre en fort peu de difference qu'il y a entre les loüanges d'vn Orateur, & celles d'vn Flatteur.

Il ne faut pas, dit-il, en loüant vne chose, la comparer à ce qui est moins, par ce que ce seroit en rabbaisser le merite; ny à ce qui est égal, parce qu'il n'y auroit non plus d'aduantage, que de comparer vne chose à elle-mesme: mais bien à ce qui est plus excellent, afin que ce qu'on louë ait plus d'esclat, & plus de lustre. Vn chasseur, dit-il, pour bien louër vn Chien, ne le compare pas à vn Renard; parce que c'est trop peu; ny à vn Loup, parce qu'il est quasi pareil; mais à vn Lion qui a plus de force, & de courage. Si les loüanges

sont sans fondemét, elles sont flatteu-ses: Si elles sont sans ornement, elles sont offensantes. Celles qui ioignent l'ornement au merite sont iustes & receuables. C'est flatter que de loüer vne bossuë d'estre de belle taille, ou vne persóne chauue d'auoir de beaux cheueux. On peut voir seló le raisonnement de Lucian, qu'en loüant, on peut esleuer ce qui est petit iusques au mediocre, & ce qui est mediocre iusques à ce qui est excellent. La loüange ne doit pas mentir, mais elle peut amplifier: elle ne doit pas estre prodigue, mais elle peut estre liberale. Il y a bien difference entre vne simple Histoire & vn Panegyrique; ce n'est pas assez que celle cy d'escriue, elle doit y porter de l'ornement & de la pompe,

Les Dames peuuent iuger de là

qu'il y a encor plus de differéce entre louër & flatter, qu'il n'y en a entre parer & farder vn visage. On peut voir clairement sur l'exemple de cét Orateur comment il faut donner des loüanges; & comme il les faut receuoir, sur l'exemple de cette Dame. Lucian monstre qu'il sçait bien les loix de la Rethorique, & Pantea tesmoigne qu'elle n'ignore pas celles de la Bien-seance, & de la Modestie. Ie veux qu'il y en ait fort peu qui fassent cōscience comme celle-cy de receuoir les loüanges qu'on leur donne, quoy qu'elles soient entierement excessiues: Ie veux que la vanité de plusieurs ne soit pas moins sacrilege qu'effrontée, lors qu'elles reçoiuent de leurs Idolatres les noms d'Ange & de Diuinité, sans en faire aucun scrupule: Ie veux en fin

elles se sentent ébranslées par les loüanges que la Complaisance leur donne, elles n'ont qu'à r'entrer en elles-mesmes, afin de trouuer leur remede dans leur conscience. Comme nous sommes moins affligez, quand nous recognoissons que le mal qu'on dit de nous est faux: aussi nous deuiendrons moins insolens, quand nous recognoistrons que le bien qu'on dit de nous n'est pas vray. Il faut en cela se deffendre de la Flatterie comme de la Mesdisance, par la cognoissance de soy-mesme: Puisque la conscience nous console contre les impostures, nous monstrant nostre innocence: elle nous peut humilier durant la flatterie, nous monstrant nos defauts. Que si ce n'est pas assez de considerer ce que nous som-

mes en imperfection, examinons aussi ce que sont les autres en trahison, & en tromperie. Qu'il y a de fausseté dans le commerce du mõde! ceux qui ont des visages d'admirateurs, ont quelquefois des ames de Meurtriers : souuent ceux qui nous louënt dans leurs discours, blasphement contre nous dans leur pensée.

Les Dames aussi bien que l'Euridice des Poëtes, sont suiettes à trouuer des serpens sous les fleurs : comme leur sexe est porté naturellement à la douceur, on leur met le poison dans ce qu'elles ayment: on leur tend des pieges, là où on sçait bien qu'elles doiuent passer. Les Flatteurs leur feroient moins de mal, si elles auoient plus d'égard à leurs desseins qu'à leurs discours: Elles

recognoiſtroient mieux ceux qui déguiſent la verité, ſi elles ſe repreſentoient qu'on a beſoin de trois conditions pour la bien dire, & qu'il faut pour cela de la Religion, de la Prudence, & de l'Amitié. D'autant que manque de Reſolution on pallie, manque de Prudence, ou d'Amitié on eſt iniurieux. Les eſprits laſches n'oſent parler, les imprudens ne le ſçauent point, les ennemis ne le veulent pas. En fin pour rendre & pour recenoir plus innocemment la complaiſance, le Sage doit penſer qu'elle eſt deffenduë, quand nous auons plus de ſoin de plaire aux hommes, que de plaire à Dieu: Il doit penſer que Dieu reprend bien ſouuent des actions que les hommes louënt, & que celuy qui entretient des flatteurs

pour exalter, durant que Dieu le menasse en ce monde, n'en aura point pour se deffendre, lors que Dieu le condamnera en l'autre.





DE LA

NAISSANCE,

ET DE

L'EDVCATION.

I'Aduouë que Platon a raison de dire que les trois plus beaux & plus necessaires Principes du monde, sont la Nature, la Fortune, & l'Art; puisque la Nature donne la vie, la Fortune les biens, & l'Art la connoissance. I'aduouë que la Nature & l'Art n'ont quelquefois point d'éclat sans les biens de Fortune, & que

celle-cy sert comme de Theatre & d'ornement aux deux autres. Mais certes ie ne puis approuuer le sentiment de ce Philosophe, lors qu'il dit que les plus grandes choses se font par la Nature & par la Fortune, & les moindres par l'Art. La Nature fait des hommes, & l'Art n'en fait que le Tableau ; la Fortune donne des Sceptres, & l'Art ne donne que du Discours & de la Science. Platon me semble plus humain que diuin en cette opinion, les ouurages de l'Art sont si precieux, que la Nature & la Fortune en ont besoin en tout ce qu'elles font de plus admirable: l'vne & l'autre sont aueugles, si l'Art ne leur ouure les yeux: sans l'Art, on ne peut bien viure, ny bien regner. Cõbien de grandes fortunes voyons-nous renuersées manque de condui-

te ? Combien en voyons-nous, dont le bon naturel demeure en friche manque d'Education ? Ie ne parleray point icy de ce que peut la Fortune, mais seulement de la Nature & de l'Art, ou plustost de la naissance, & de l'Education ; pour voir laquelle des deux doit auoir meilleure part en la vie, & aux actions des Dames.

Il semble d'abord, que la bonne naissance leur soit plus requise que toute autre chose, puis qu'auec cét aduantage elles font le bien, comme par nature, & sans peine: vn bon naturel, n'a non plus besoin de reigles, qu'vn bon Temperamment de Medecines: vne bonne naissance reüssit mieux sans education, qu'vne mauuaise naissance, auec vne Education excellente. Comme il n'y a

point de si petites Estoilles qui ne vaillent beaucoup mieux, & qui n'ayent plus de force qu'vn Soleil en peinture: aussi faut il aduouër que la nature ne donne point de si petits aduantages, qui ne soient plus estimables que tout ce qu'on acquiert par Art, & par Estude. La grace estudiée cede autant à la naturelle, qu'vne chose peint à vne viuante. Et quand toutes les Dames seroient assemblées deuant vn Arbitre, comme autrefois les trois Deesses deuant Paris; ie ne pense qu'on leur donneroit le mesme iugement, & qu'on adouëroit comme ce Berger, que la plus nuë, i'entends la plus naïfue, seroit la plus belle.

Quoy qu'vn visage ne soit point paré, on ne laisse pas d'en remarquer la beauté; aussi quoy qu'vn bon na-

turel ne ſoit point cultiué, on ne laiſ-
ſe pas d'en remarquer la force, &
l'excellence. Ie veux qu'on iette des
Perles dans la bouë, on voit touſ-
iours quelque choſe de leur eſclat
meſme au milieu de l'ordure: & ie
veux qu'vne perſonne qui a vn ex-
cellent naturel ſoit eſleuée dans les
tenebres, la bonne Naiſſance mon-
ſtre touſiours quelques rayons, & fait
eſclatter quelques ſignes de vertu ſur
le viſage. Celles qui ont cét aduanta-
ge font toutes choſes de meilleu-
re grace, & reüſſiſſent auec plus
d'eſgalité en toutes leurs entrepri-
ſes.

Les vertus où nous auons de l'in-
clination durent bien plus que celles
où nous n'en auons point: Nous en-
tretenons plus facilement ce qui eſt
en nous par Naiſſance, que ce qui y eſt

par Art & par estude. La nature en cela ressemble à ces belles Meres, qui ont plus de soin des enfans qu'elles ont engédrez, que de ceux d'vn autre lict. Elle fait comme la Terre, qui entretient mieux les plantes, & les fleurs qu'elle produit d'elle mesme, que celles que le Laboureur y a semées. Les effects de la Nature sont comme ces ruïsseaux, qui coulent d'eux mesme sans qu'on y employe de peine ; Les effects de l'Art sont comme ces conduits de fontaines, où il y a tousiours à refaire: Ce qui vient de la nature, est plus esgal, & plus asseuré.

Aussi s'en trouue-t'il plusieurs qui ayment mieux suiure leur naturel, que d'y renoncer pour en effecter vn autre, quoy qu'il semble meilleur. Leur sentiment est fort raisonnable;

puisqu'en effect nous pouuons mieux reüssir en cultiuant ce qui est de mediocre en nous, qu'en imitant ce qui est d'excellent dans les autres. Si Dauid combat mieux auec sa houlette, qu'auec les armes de Saul, & s'il fait mieux son coup, auec l'équipage d'vn berger qu'auec celuy d'vn guerrier: Aussi nous faisons plus auec nostre naturel, qu'auec toute l'estude du monde: si la plus belle Methode, & le Style le plus pompeux ne sont conuenables à nostre temperamment, cela nous empesche plus qu'il ne nous sert. Comme nous sommes, alors sans liberté, nous sommes sans bonne grace.

Sup e-fluë! que cette peine est inutile, de vouloir acquerir vne perfection qui est contraire à nostre humeur! Puis qu'aussi biẽ ce qui est me-

diocre ne merite point d'estre imité; Et ce qui est excellét, ne le peut estre. Ce qui est de plus beau en chaque chose ne se peut acquerir par Art: Pour l'Eloquence, qui peut acquerir la vigueur? Pour le raisonnement, qui peut acquerir la subtilité, ou la promptitude? Pour la bonne grace, qui peut iamais acquerir cette naïfueté, & ce souuerain charme que les Peintres ne sçauroient pourtraire, ny les Poëtes d'escrire, & qui se ressent beaucoup mieux qu'il ne s'exprime?

D'ailleurs, quel besoin est-il d'allumer des flambeaux, quand nous auons le Soleil qui nous esclaire? Et quel besoin est-il de receuoir la lumiere de l'Art, quand nous auons celle de la Nature? Cela n'est pas seulement superflu, mais hon-

teux, & mal-aisé. Et de vray, quelques belles regles, & quelques beaux exemples que nous suiuions, il y a quelquefois plus de peine à faire comme vn autre qu'à faire plus : il est bien moins difficile de surpasser que d'esgaler, parce que pour faire plus, il ne faut que de la force, ou du courage : mais pour faire autant, il faut de la proposition, & de la mesure. Il est plus aisé de deuancer vn homme en courant, que de cheminer d'vn pas esgal auec luy, puis qu'au premier, nous ne dépendons que de nous, & qu'en l'autre nous sommes attachez à sa demarche.

N'y a-t'il pas en cela beaucoup de contrainte & de lascheté ? Ne vaut-il donc pas mieux suiure nostre humeur, pourueu qu'elle ne soit pas

contraire à la raison? Ne vaut il pas mieux examiner nostre temperamment pour estudier quelque perfection, comme on regarde la nature d'vn terroir pour y planter des arbres, ou pour y ietter des semences? Certes, quoy qu'on die en la loüange de l'Art, bien souuent ce n'est qu'vn Labyrinte, dont on ne se peut démesler; Il faut prendre le vol au dessus, au lieu de s'incommoder à chercher la sortie de tant de destours, où le vulgaire s'esgare. Il est vray que les excellents esprits aussi bien que les oyseaux marchent quelquesfois dans les sentiers, mais aussi quelquesfois ils volent au dessus; ils se seruent de leurs aisles aussi bien que de leurs pieds; ils suiuent la force de leur Genie, & se laissent emporter à la chaleur de leur temperamment,

ſans auoir d'autre guide que le ſens commun, & la lumiere naturelle, au lieu de s'embaraſſer à cette importune quantité de reigles que l'Art preſcrit.

Si nous ſçauions bien recognoiſtre la force de noſtre temperammét, nous aurions moins de peine à reüſſir en tout ce que nous voulons entreprendre. En renonçant à noſtre humeur pour en imiter vn autre, nous reſſemblons à ceux qui abandonnent vn bon Patrimoine, pour aller chercher ailleurs vne fortune mal-aſſeurée: Nous faiſons comme Marc-Antoine, qui pouuoit aymer vne beauté excellente dans Rome, & qui neantmoins en alloit chercher vne moindre en Egypte. Certes, renoncer à noſtre humeur pour en eſpouſer vn autre, c'eſt preferer Cleopatre à

Octauia, c'est comme ce Prince Romain, mespriser ce qui est à nous, quoy qu'il soit excellent, pour aymer ce qui est estranger, quoy qu'il ne soit que mediocre. Que les Dames reüssiroient bien mieux en tout ce qu'elles font, ou qu'elles ne font point, si elles sçauoient recognoistre l'excellence ou le defaut de leur temperamment.

Voicy la source des plus grands desordres. Ignorant ce que nous pouuons naturellement, nous voulons acquerir ce que nous ne pouuons pas; Vne humeur gaye veut affecter la resuerie des Melancholiques, & vn Melancholique veut affecter la vigueur, & le feu de la Bile. Au lieu de recognoistre ce qui est de bien dans nostre humeur, nous la quittons, & sortons de nous-mesmes

pour ſuiure vn exemple qui nous incommode, & qui nous empeſche de nous eſleuer à vn plus haut point de perfection. Si nous pouuions bien remarquer les ſemences que la Nature met en nous pour la vertu, ſans doute nous nous rendrions plus parfaicts, & plus heureux. Nous ſerions plus parfaicts, parce que nous aurions moins de peine à acquerir vne perfection conforme à noſtre humeur: Nous ſerions plus heureux, parce que nos actions ſeroient ſans contrainte, & que nous n'emploirions que des moyens agreables pour arriuer à la felicité.

Mais c'eſt vn malheur, dit Ciceron, que nous ſuccçons l'erreur quaſi auec le lict. Pour obeyr à la couſtume, il faut que la verité cede à la

vanité & la nature à l'opinion. Nous sommes si confus dans la varieté d'opinions, & d'impressions qu'on nous donne dés le berceau, qu'on ne peut se retrouuer soy-mesme, quand on est en aage de faire cette reflexion.

Nous ignorons la portée de nostre Genie, & auons plus d'égard à ce que les autres font, qu'à ce que nous pouuons faire. En cela nous sommes comme ces Meres qui caressent plus les enfans des autres que les leurs, & qui ayment plus ce qu'elles adoptent, que ce qu'elles engendrent : sans considerer que si nous allions là où la Nature nous appelle, nous approcherions plus souuent de la perfection, & de la felicité : sans considerer, que ce que nous faisons contraire à nostre hu-

meur, n'a point de liberté, ny de bonne grace.

Ie ne desaduouë pas pour cecy qu'il n'y ait des inclinations mauuaises, & qu'il n'y ait bien souuent dequoy reformer à nostre humeur, mais c'est en quoy nous pouuons encor mieux recognoistre le pouuoir de la Nature, puis qu'il y a tant de peine à corriger les defauts du temperamment, ou à surmonter les vices de la naissance. Cecy n'est pas seulemẽt vray pour chaque esprit en particulier, mais mesme pour des nations entieres. Il y a des vices attachez au païs aussi bien qu'aux personnes qu'on ne peut vaincre qu'auec biẽ de la peine. quoi qu'õ fasse, on ne remporte iamais vne parfaitte victoire sur les inclinations naturelles ; Si cettuy-cy ayme les lettres : il lit encor les liures en mou-

rant: Si cét autre est né railleur, il bouffonne encor au dernier moment de sa vie.

Vouloir vaincre entierement son naturel, c'est vouloir sauter au dessus de son ombre, ou s'esloigner de soy-mesme. Nous pouuons mortifier nos passions naturelles, mais nous ne les pouuons faire mourir: Nous les pouuons empescher d'estre maistresses, mais nous pas d'estre rebelles. Si elles ne dominent, elles troublent: on en peut retenir le cours pour quelque temps, mais apres elles se débordent comme vn Torrent, & emportent tout ce qui les empesche. Au commencement, Neron est sage quelques années, mais en fin il faut que la conduite de Seneque cede à la malice de son temperamment. Il faut que la personne pa-

roisse,

roiſſe, & que le perſonnage ceſ-ſe.

Nous reuenons à nous-meſmes, il nous eſchape touſiours quelque choſe de noſtre humeur, nonobſtant les efforts de la raiſon, & les preceptes de la Philoſophie. Si noſtre mauuais naturel demeure dompté pour vn temps; Nous faiſons en fin comme cette Ourſe de Martial, qui ſe ietta ſur ſon Maiſtre, & le deuora, apres auoir eſté appriuoiſée pluſieurs années. Que la nature a des effects eſtranges! Il y en a meſme qui ne monſtrent point les vices de leur Tempe-tamment, que ſur la fin de leur vie: Pline a raiſon de dire, que comme dans les Indes il y a de certaines contrées, là où les cheueux blanchiſſent en la ieuneſſe, & puis noirciſſent en la vieilleſſe: Auſſi nous voyons

despersonnes qui sont fort retenuës en leur enfance, & puis dans vn aage plus meur, qui ne s'addonnent qu'aux ieux, à la liberté, & à la desbauche. Ce sont des semences du mal, qui demeurent long-temps cachées, & qui ne germent & ne poussent que sur l'arriere-saison.

La Nature a quasi tousiours son cours, & quelque Education qu'on employe à la corriger, on voit à la fin paroistre ce qu'elle a de bon, ou de mauuais. C'est vn exemple assez illustre entre les Dames pour monstrer cecy, que celuy des deux filles d'Auguste : elles sont toutes deux esleuées dans vne mesme Cour, elles ont les mesmes instructions, & les mesmes exemples; & neantmoins Liuia ne veut que la compagnie des libertins, & Iulia n'ayme que la con-

uerſation des ſages. On voit aux ſpe-
ctacles publics, que l'vne eſt enuironnée de Courtiſans, l'autre de Philoſophes. Quoy que ces deux Princeſſes euſſent la meſme Education, elles furent bien differentes en leur vie; ſuiuant chacune ſon inclination, l'vne fut honneſte, & l'autre débauchée. Voila ce que peut le bon ou le mauuais naturel, voyons à preſent comme la bonne Education eſt entierement neceſſaire.

Quoy qu'on die en faueur de la naiſſance, il me ſemble que l'Education eſt encor plus requiſe: La premiere dépend du hazard, & l'autre de noſtre eſtude. L'Education eſt neceſſaire à toutes ſortes de perſonnes: Elle fait que celles qui ont vn bon temperamment, ſoient plus parfaictes: & que celles qui l'ont mauuais, ſoient

moins insupportables : Elle donne du lustre aux vnes, & repare le defaut des autres. Comme le plomb est plus precieux auec l'Art de Phidias, qu'vne masse d'or, sans figure ; aussi vn mediocre naturel reüssit mieux auec vne Education excellente, qu'vn excellent naturel auec vne Education corrompuë.

Nous auons mis au commencement les trois principes de Platon, mais il faut mettre icy les trois Principes de Plutarque. Nous ne pouuons rien faire de parfaict dans la vertu, ny dans les sciences, dit-il, sans la nature, la raison, & l'vsage. La nature donne la capacité, la raison monstre les reigles, & l'vsage nous exerce pour acquerir la facilité, & l'habitude. La cognois-

ſance ſans le naturel, ſemble ru-ce, le naturel ſans la connoiſſance eſt aueugle, mais l'vn & l'autre ſans experience ſont encor imparfaicts. On voit donc clairement, combien l'Education eſt neceſſaire, puis qu'elle embraſſe l'Art & l'experience, & qu'elle polit & acheue ce que la Nature ne fait que commencer. Si la Nature donne la matiere, l'Education donne la forme, & la beauté.

C'eſt pour cela que nos Anceſtres ont creu, que nous ne deuons gueres moins à ceux qui nous enſeignent qu'à ceux qui nous engendrent: puiſque ſi ceux-cy nous donnent la vie, les autres nous donnent la cognoiſſance, ſans laquelle la vie meſme ſeroit importune & deſagreable. C'eſt pour cela que les Lacede-

moniens choisissoient vn des plus sâ-ges, & des plus illustres de leurs Magistrats, pour instruire, & pour esleuer leurs enfans: C'est pour cela qu'Eteocle aimoit mieux dõner des vieillards en ostage à Antipater, que des ieunes gens, craignant que la ieunesse ne reuint corrompuë d'vn pays estrãger: C'est enfin pour cela que les Pythagoriciens disoient, que l'Education des enfans est le fondement des Republiques.

Et veritablement ils n'auoient pas tort de croire que le bõ-heur des Estats & des Prouinces dépéd de la bõne nourriture des enfãs, parce qu'il est bien mal-aisé de retenir des peuples dãs l'obeyssances, apres qu'ils ont esté esleuez dans la rebellion. Dauantage, la Nature ne nous dõne ordinairemẽt que des sentiments pour le bien par-

ticulier, là où l'Art, & l'Education nous enſeignẽt les ſentimẽts que nous deuons auoir pour le bien public: La nature nous porte à la liberté, & l'Education nous retient dans le deuoir.

La bonne Education eſt donc entierement neceſſaire à l'vn & à l'autre ſexe, quelque bonne naiſsance que nous ayons. Quoy que le terroir ſoit fertile, il faut encor vn bon Laboureur, & de la ſemence: auſſi quoy que le naturel ſoit excellent, on a encor beſoin pour bien reüſſir, de bonnes inſtructions, & de bons exemples. Ie dy bien dauantage; Si le meilleur terroir ne porte que des ronces quand il n'eſt point cultiué, auſſi le meilleur naturel ne produit que de mauuais effects, quãd il demeure ſans diſcipline. La Nature employe toute ſa force pour les mauuaiſes choſes, il

faut retrancher de nos inclinations comme des branches des arbres, afin que l'humeur soit toute employée à ce qui doit porter du fruict. Ie confesse qu'il faut auoir quelquefois esgard au Temperamment, parce que comme toute sorte de terre n'est pas propre à toutes sortes de semences, toute sorte d'humeur n'est pas capable de toutes sortes d'impressions. Si la Nature sans Art n'a point de certitude, l'Art sans naturel n'a point de force, ny de douceur : il faut en cela que la forme ait vne matiere qui la soustienne, & que les accidents soient appuyez sur quelque substance.

Ie confesse que le naturel est quelquefois requis pour reüssir: Mais aussi faut-il aduouër qu'il peut estre contraire, & qu'il n'y a pas moins de

peine à exceller en vne vertu où nous auons de l'inclination, qu'à celle où nous n'en auons point. Veritablement ce poinct de Morale n'est pas moins agreable, que necessaire. Pour donc ne s'abuser point en cecy, il est bon de remarquer que la Nature ne nous donne pas tant d'inclination à la vertu, comme aux extremitez qui l'enuironnent. Elle descend iusques au defaut: si elle n'est arrestée dans le poinct de la Mediocrité, par le moyen de l'Education, & de l'Art. La Nature a besoin d'aiguillons ou de bride, elle glace ou elle brusle: elle va d'vne extremité à l'autre, si l'education ne luy monstre le milieu où demeure la vertu.

Sur tout quand la Nature nous porte à l'excez, comme à la teme-

rité ou à la prodigalité, nous croyons auoir de l'inclination pour la vertu, là où nous n'en auons en effect que pour le vice. C'est pour cette raison qu'on dit que la Morale a encor plus de peine à guerir les maladies de l'ame, que la Medecine n'en a pour celles du corps. La Medecine guerit à peine les maladies qui viennent du vuide, la Morale guerit à peine celles qui viennent de l'abondance: La Medecine retranche plus aisément qu'elle ne repare, la Morale repare plus facilement qu'elle ne retranche.

Tellement que là où nous auons plus d'inclination, c'est là mesme quelquefois où nous auons plus de peine à reüssir. Le prodigue a plus de difficulté à se rendre liberal comme il faut, que l'auare; Il est plus aisé d'es-

leuer le defaut iusques à la mediocrité, que d'y faire reuenir l'excez. En voicila raison. C'est que l'excez nous attire auec plus de plaisir que le defaut, & quoy que les deux extremitez soient égallement vicieuses, neátmoins nous nous portons plus librement à ce qui est excessif, qu'à ce qui est deffectueux ; Nous choisissons plustost le trop, que le trop peu ; Nous aymons mieux estre bouffis, que d'estre maigres : Il semble qu'il y ait plus de courage, & plus d'excuse à pecher dans la prodigalité que dans l'auarice, & dans la temerité que dans la crainte.

Il est donc vray que la nature ne nous donne rien de regulier, elle fait seulemét des prodigues, ou des temeraires, il n'y a que l'Art, ou l'Education qui puissent enseigner comme il

faut estre courageux ou liberal. Il n'est pas mal aisé de iuger d'icy que ceux qui semblent auoir le meilleur naturel, ont besoin de la meilleure Education, afin de regler, ou de retrancher ce que la Nature leur donne. Aduoüons le vray : Sans vne bonne Education, vne Dame née pour bien parler, deuiendra babillarde: Vne humeur serieuse sera sauuage: Vn esprit prudent se rendra fourbe. La Nature s'esgare si on ne la conduit, la force mesme, & la vigueur deuiennent preiudiciables, si on n'a de l'art, & de la lumiere pour s'en seruir.

Mais ie veux que tout ce que nous venons de dire soit faux, ie veux qu'il soit plus aisé de reüssir en vne vertu où nous auons de l'inclination, qu'en celle où nous n'en auons point,

Quelle loüange merite-t'on en cela, quel auantage y a-t'il à eſtre bonne, quand on ne peut eſtre mauuaiſe ? Quel honneur prendrons-nous d'eſtre vertueux, là où nous ne pouuons pecher que par cõtrainte, & par eſtude? S'il y a du bon-heur en cela, il n'y a point de gloire. On n'eſt non plus loüable d'auoir vne vertu ſi naturelle que de naître auec vn beau viſage, ou auec vn corps robuſte. Pour en parler ſainement, ces vertus qui naiſſent auec nous, viennent bien ſouuent d'vn mauuais Principe, la patience naturelle vient de ſtupidité, la hardieſſe qui eſt attachée au temperamment, vient d'ignorance, & de manque d'eſprit: Et ſur tout puis qu'il n'y a point de liberté, il n'y a point auſſi de gloire, ny de merite.

Mais ie veux qu'il y ait de la cõgnoissance & du choix; certes, puis qu'il y a tant de facilité, il y a moins de loüange. Il n'y a pas tant de merueille, de voir Demades bon Orateur, comme Demosthene: Demosthene, dis-ie, à qui la Nature sembloit n'auoir donné ny langue, ny poulmons, & qui neantmoins se rendit si admirable en Eloquence, que son seul exemple peut monstrer, qu'il n'y a rien d'impossible à l'Art, & qu'il n'y a quasi point de defaut, qu'on ne puisse corriger comme luy par le trauail, & par l'estude. C'est en cela que nous meritons plus de gloire, lors nonobstant la repugnance naturelle que nous auons au bien, nous ne laissons pas d'en acquerir l'habitude. Certes, esleuer la vertu dans vn temperament qui luy est cõ-

traire, c'est faire comme les Roys, qui pour tesmoigner leur pouuoir, font bastir des Palais & des lieux de plaisance sur des rochers & dans des deserts. Quelle gloire, de voir que Heraclite deuiéne Philosophe, ayant si peu d'inclination à la sagesse : & que Socrate deuienne homme de bien ayant si peu de disposition à la Vertu? Quelle gloire, de voir vn ame chaste, durant que l'impudicité faict boüillir le sang dans les veines ? Quelle gloire, de voir vn Philosophe qui mene vn corps tremblant à la guerre, & de voir vn esprit hardy durant que les sens fremissent? Veritablement i'aime mieux le courage de Cató, que celuy d'Aiax: I'aime mieux que la hardisse soit dans la raison, que dans le sang. Ie ne m'estonne point de voir que les aueugles se moc-

quent des Esclairs, ou que les sourds n'ayent point de peur du Tonnerre. A mesure qu'on a moins de cognoissance du mal, il n'y a point de doute qu'on en a moins de crainte. Ie m'estonne seulement de voir tant de grands personnages, qui se sont acquis l'habitude de plusieurs vertus, quoy qu'ils n'y eussent point de disposition.

Il y a donc bien plus de gloire à vaincre la repugnance, que nous auons au mal, qu'à nous laisser emporter à l'inclination que nous y auons naturellement. Et c'est pour cecy que l'Education est tout a fait requise, puisqu'elle polit encor nostre naturel quand il est bon, & qu'elle en corrige les defauts quand il est mauuais. C'est pour cecy qu'il n'y a personne de si mauuaise naissance,

ſance, qui ne doiue aſpirer à la perfection, puis que nous auons l'exemple de tant de grands eſprits, qui ont ſurmonté la malice de leur temperamment, & vaincu la repugnance naturelle qu'ils auoient au bien. C'eſt enfin pour cecy qu'on doit faire vne grande eſtime de l'Education, puis qu'elle nous ſert comme d'Aliment, ou de Medecine : qu'elle guerit la maladie, ou entretient la ſanté ; qu'elle polit ce qui eſt bon, ou corrige ce qui eſt mauuais.

Venons à ce qui eſt de plus important : Pour mieux reüſſir en cecy, il faut commencer de bonne heure à nous rendre capables de la vraye probité, par le moyen d'vne ſaincte Education, puis qu'auſſi bien quelque repugnance natu-

telle que nous ayons au mal ; il nous reste encor tousiours assez de vertus à acquerir, & assez d'imperfections à vaincre. Voicy l'endroit qui semble le plus vtile: on ne sçauroit commencer trop tost à apprendre la haine du vice, & l'amour de la vertu. Ie ne puis approuuer le sentiment d'Hesiode, qui deffend d'enseigner les enfans auant l'aage de sept ans, i'ayme mieux celuy de Crysippe, qui soustient que dans l'aage de l'homme il n'y a point de temps à perdre. Pouuons-nous commencer de trop bonne-heure à amasser des biens, dont nous ne sommes iamais assez riche? pouuons-nous estudier trop tost vne science, où nous ne sommes iamais assez parfaicts?

On se plaint de la longueur des

Arts, & de la briefueté de la vie ; Mais si nous voulons recognoistre nostre erreur en cela, nous aduouërons que ce malheur ne vient pas, de ce que nous acheuons trop tost la vie, mais bien de ce que nous la commençons trop tard. On la pourroit rendre plus longue pour la cognoissance des bonnes choses, si on commençoit à viure, & à estudier tout ensemble. Ceux qui ne s'esueillent qu'à midy, ont tort de se plaindre que le iour n'est pas assez long : ils pourroient retarder le soir, en se seruant plustost du matin. Puisque nous ne pouuons allonger le terme, au moins commençons-le plustost : auançons-le commencement, puisque nous ne pouuons reculer la fin.

Quand est-ce donc qu'on doit

auoir soin de l'Education des enfans? certes on ne peut commencer de trop bonne heure à leur enseigner ce qu'ils doiuent pratiquer toute leur vie. Si Lælius entre les Payens enseigne à sa fille dés le berceau les loix de l'Eloquence, affin qu'elle sçache bien parler : Sainct Hierosme enseigne à Pacatula les loix du Christianisme, dés la mamelle, affin qu'elle sçache viure sainctement. Qu'y a-t'il qu'on doiue plustost sçauoir que la Religion, & quoy peut-on employer plus dignement les premices de la raison, & les premiers essays de la langue, qu'à recognoistre, & adorer celuy qui nous donne l'vne & l'autre?

Iosephe dit que les Israëlites, par le commandement de Moyse, sça-

uoient les loix auant que de sçauoir leurs propres noms : c'est par où l'on deuroit commencer l'Education Chrestienne. Il ne faut point dire qu'en cét aage-là on est incapable d'vne cognoissance si serieuse : Certes, l'enfance est capable d'aprendre les loix, si elle ne l'est de les pratiquer : Cét aage est capable des fonctions de la memoire, s'il ne l'est de celles du iugement. Aussi les Poëtes feignent que la plus ancienne des Muses, c'est Mnemosine, c'est à dire la memoire : pour nous monstrer que c'est la premiere chose dont nous sommes capables. Car comme il ne faut rien attendre d'vn champ qui n'est point ensemencé, aussi il ne faut rien esperer de toutes nos veilles, si cette mere des Arts, & des Sciences est sterile. Il

la faut donc rendre feconde de bonne heure par vne saincte Education, affin qu'elle produise de salutaires effects, lors qu'on aura l'vsage de la raison, & de l'intelligence. Les enfans sont capables de receuoir, s'ils ne le sont de produire : Il sont capables d'impression, s'ils ne le sont d'action.

La cognoissance de bien se forme dans nostre ame, quasi comme les semences germent dans la terre; il y a vn temps où elles sont cachées, il y en a vn autre où elles fleurissent, & où elles apportent du fruict. Ah! que celle-là sont heureuses qui cognoissent le Ciel auant que de connoistre la terre, & qui apprennent la deuotion auant que d'apprendre la vanité! Ces diuins fondements ne se ruinent quasi iamais, ce qu'on im-

prime de bon au commencement sur cette table rase ne se peut effacer; Cette saincte odeur qu'on met dans vn vase nouueau, y demeure long-temps. C'est pour cela qu'il est fort important, qu'elles ayent premierement des impressions du bien que du mal; Et si Quintilian desire qu'vne nourrice soit eloquente, pour faire des Orateurs, & pour mieux former la langue des enfants: il seroit à desirer qu'elle fut deuote pour mieux former la conscience, & pour ietter de bonne heure les premiers fondements de la vertu.

Ie n'entends pas pour cecy qu'on commence tout d'vn coup à leur vouloir faire comprendre les plus hauts mysteres de nostre Religion: il faut s'accommoder à leur esprit

comme à leur estomach, & leur donner du laict, auant que de leur donner vne plus solide nourriture. Ie sçay bien qu'il n'y a pas d'apparence de vouloir monstrer la grandeur de la gloire eternelle, à celle qui ne demande que des dragées : ou de vouloir enseigner le merite de l'obeyssance, à celle qui leue encor sa petite main pour frapper sa mere. Ie sçay bien que la science Chrestienne, comme parle Tertullian, a de certains degrez, & mesme des aages pour croistre, & pour s'esleuer peu à peu.

Mais apres tout, ie veux que les enfans ne comprennent point ce qui est si releué, faut-il pour cela ne leur enseigner rien qui ne soit superflu ? Pourquoy pensons-nous qu'ils soient tousiours en action, &

qu'ils facent tant de singeries? N'est-ce pas comme vne plainte tacite du temps qu'on leur fait perdre? N'est-ce pas vne marque qu'ils cherchent vn meilleur employ, & qu'on pourroit desia les occuper à quelque autre chose, qu'à des ieux & qu'à des poupées? Ie ne veux point en cecy qu'on s'attache à mon opinion, i'estime trop peu mon sentiment, pour vouloir qu'il serue de reigle à celuy des autres: mais voicy ce que sainct Hierosme dit, touchant l'Education de la ieune Pacatula, & qui peut seruir beaucoup à celles de son sexe.

Aussi tost, dit-il, qu'elle aura passé l'aage de sept ans, qu'elle apprenne le Psaultier par cœur, & que l'Escriture saincte soit tout le thresor de son ame: Il faut, adiouste-

t'il, commencer à les instruire si tost qu'elles commencent à rougir: Au mesme temps qu'elles sont capables de honte, elles le sont de discipline. Depuis qu'elles monstrent des marques de leur conscience sur le visage, il faut croire que la Synderese a chassé l'Innocence, puis qu'elles sçauent mettre desia quelque difference entre le vice & la vertu.

Voila le sentiment de ce sainct personnage, qui semblera peut-estre trop seuere à plusieurs. Mais qu'on en pense ce qu'on voudra, c'est vn desordre nompareil de voir comment l'Education est corrompuë: De voir qu'on leur permet toute sorte de libertez: qu'on les louë de ce qu'on les deuroit corriger: & comme si on auoit peur qu'elles ne sceussent pas pecher assez tost, qu'on les accoustu-

me à voir & à faire le mal, afin qu'elles en ayent moins de peur, quand elles seront en vn autre aage.

Qu'on ne m'accuse point de trop d'austerité ; i'aduouë qu'vne trop grande retenuë est quelque-fois perilleuse, & que la Danaë des Poëtes se trouua corrompuë dans vne tour, où ses parents l'auoient renfermée pour la mieux garder. Cette solitude luy fut plus dangereuse, que les compagnies. I'aduouë que comme les eaux retenuës s'écoulent apres auec plus d'impetuosité, aussi les humeurs qu'on a trop gourmandées, s'eschappent apres auec plus de licence, quand elles rencontrent quelque occasion fauorable, I'aduoue enfin qu'il faut apporter de la moderation en cela, qu'il ne faut pas permettre ny deffendre tout; que la pru-

dence nous doit monstrer vn certain chemin entre le libertinage & la tyrannie: & qu'il faut mesnager sagement les promesses & les menasses, la douceur & la rigueur.

Mais quoy qu'il en soit, il me semble que la retenue est plus asseurée pour cét aage là, que la licence: Et que si on n'a vne fort bonne lumiere, les chaisnes de la crainte nous attachent mieux dans nostre deuoir, que celles de l'amour. La douceur est bonne à celles qui ont de la connoissance & de l'Esprit: mais à celles qui n'en ont point, elle est fort dangereuse. Si elles ont vn bon nanaturel, la liberté les peut corrompre: Si elles l'ont vicieux, il ne manque à leur dessein que des occasions de mal faire. Il me semble qu'il est bon de traiter les ieunes gens com-

me les malades : il faut auoir esgard à ce qui leur est vtile, & non pas à ce qui leur plaist. Il y a trop de hazard de se fier en eux de leur propre conduite. La deffiance en cela est vne des plus belles parties de la prudence, qui ne doit pas seulement regarder les maux aduenir, mais mesmes les possibles. Les esloignant des occasions, au moins on leur oste les effets, si on ne leur oste les desirs : Si le venin leur demeure, au moins on empesche qu'il ne nuise. Et pour mieux faire voir iusques où la crainte du danger se doit estendre, sainct Hierosme ne deffend pas seulement à la ieune Pacatula les compagnies du bal, ou de la Comedie, mais aussi les assemblées mesmes des Eglises, quand il y a du peril. Veritablement ce sont lieux saincts, mais il y a quel-

quefois des ſpectateurs & des occa-ſions profanes.

Que ſi nous examinons encor da-uantage l'origine du mal, nous trou-uerons que le plus grand danger de corruption pour les enfans, eſt ſou-uent domeſtique : Et ſi pluſieurs fil-les ont les vices de leurs Meres, c'eſt par imitation auſſi bien que par reſ-ſemblance. Le mauuais exemple n'a pas moins de pouuoir pour l'Educa-tion, que le ſang pour la naiſſance. Ie rougis quand ie penſe au deſor-dre de ce ſiecle. Comment eſt-ce que cét Enfant ne ſeroit pas ioüeur, qui n'a quaſi iamais veu ſon pere que les dez, ou les cartes à la main? Et com-ment cette fille pourroit-elle eſtre chaſte, qui entend tous les iours ſa Mere ſouſpirer pour des galands, qui la voit à tous moments receuoir

des lettres d'Amour, & qui ne luy entend parler que de promenades ou d'assignations suspectes?

Apres cela, comment les pourrons-nous reprendre d'vn vice, qu'elles nous ont veu commettre? A vray dire, quelques menasses ou quelques leçons qu'on leur face, l'exemple aura plus de pouuoir pour les porter au mal, que les corrections ou les deffenses pour les en retirer. Comme la Vigne s'esleue sur le premier appuy qu'elle trouue, l'Enfance se conforme au premier modelle qu'elle voit. Ne pouuant encor agir par raison, elle n'agit que par exemple. L'enfance reçoit les mauuaises impressions facilement, & ne les efface qu'auec beaucoup de peine: Et si les Apostres sembloient auoir plus de peine à chasser le Demon de ceux

qui estoient possedez dés leur ieunesse, nous deuons croire que c'est vn miracle assez rare, que la conuersion d'vne personne desbauchée dés son enfance.

Depuisque l'Education est mauuaise, le vice iette de si profondes racines dans nostre ame, qu'il est quasi impossible de l'en arracher: Et iugez quelle esperance il y a de salut quand l'habitude est vicieuse aussi bien que la Nature. Pour obliger les Meres de penser plus attentiuement à cecy, nous auons beaucoup d'exemples, tant sacrez que profanes, mais ie me contenteray de leur apporter celuy de l'Euridice de Plutarque. Cette illustre Dame estant desia fort aagée, se fist enseigner les Arts & les Langues, afin de les pouuoir enseigner elle mesme à ses enfans

fans. Elle ne penſoit pas que ce fut aſſez de leur donner la vie par la naiſſance, ſi elle ne les rendoit capables de la Vertu par l'Education.

Que cét exemple eſt beau! puis qu'on apprend de là, que quand plusieurs Meres n'auroient point de merite, ny de probité, elles en deuroient acquerir exprés pour l'inſtruction de leurs enfants: & que ſi vne Payenne eut tant de ſoin pour leur apprendre à bien parler, les Dames Chreſtiennes en doiuent bien auoir dauantage pour les inſtruire à bien viure.

DE
L'ESPRIT ESGAL
DANS VNE BONNE & dans vne mauuaise fortune.

CE n'eſt pas vne petite difficulté, de ſçauoir ſi les Dames ſont plus capables de Moderation dans vne bonne fortune, que de Patience dans vne mauuaiſe : Si elles ſont plus ſuiettes au Deſeſpoir dans l'affliction, qu'à l'inſolence dans le bon-heur. Puis qu'à vray dire, la dou-

leur & la volupté ne font pas quelquefois moins de mal à nostre Esprit, que les gelées, ou les grandes ardeurs du Soleil en font aux fleurs: & si les flambeaux s'esteignent par le trop, ou le trop peu de matiere, les Esprits se perdent par le trop, ou le trop peu de contentement. Qu'on examine bien nostre legereté, on recognoistra qu'elle vient de ces deux sources. La fortune nous attaque, ou auec le poison, ou auec le fer: Elle nous perd, ou auec le visage d'vne Syreine, ou auec celuy d'vne Furie; & de peur que nous ne luy eschappions, elle employe le bien mesme pour nous faire du mal.

Ne dissimulons point nostre foiblesse: nous chancelons dans l'vne & dans l'autre fortune. Et si les Pein-

tres remarquent que les mesmes plis du visage qui seruent pour pleurer, seruent aussi pour rire; Certes, l'experience faict voir que nous rions & pleurons assez souuent comme les enfans d'vne mesme chose. Ie dy bien plus, les mesmes personnes qui se resioüyssent trop dans le bien, s'attristent trop dans le mal: Le deffaut aussi bien que l'excez leur cause de l'inégalité; & comme les corps qui sont fort sensibles à la chaleur, le sont aussi au froid: les Esprits qui se laissent trop atteindre à la douleur, se laissent aussi trop emporter à la volupté: Ce sont ordinairement les mesmes qui sont suiets à l'insolence, & à l'impatience. Il y a peu de personnes qui sçachent regler leur sentiment, & qui tesmoignent

de la force d'Esprit dans les grandes occasions de ioye ou de tristesse : Il y en a peu qui soient comme Socrate, en ce qu'il monstroit tousiours vn visage & vn esprit esgal, dans toutes sortes de rencontres. Nous nous laissons emporter au Torrent, les occasions nous entrainent, nous ressemblons à ces Oyseaux qui nagent sur l'eau durant la tempeste, & qui se haussent ou s'abbaissent auec le flot qui les porte.

Qu'on ne s'imagine pas d'abord, que pour despeindre vn esprit esgal, ie le vueille rendre stupide, ie desire qu'vne Dame soit sage, & non pas insensible: Ie n'entends pas qu'elle oste ses passiós mais qu'elle les dópte. Cela ne seroit pas moins iniuste qu'impossible. Mais quand on le pourroit, ne seroit-ce pas vne

Philosophie trop inhumaine, de renoncer à la passion ou à la misericorde, à l'amour ou à l'esperance ? Vn grand personnage de ce temps a raison de dire, que de penser entierement oster les passions, c'est vouloir faire de l'homme vn Rocher, ou vn Dieu : le mettant trop au dessus, ou trop au dessous du sentiment. L'opinion d'Epictete me semble admirable en cecy : Il ne faut pas estre, dit-il, sans affection comme les brutes, ny sans raison comme les insensez, mais il faut estre tellement sensible, qu'on sçache opposer la raison à la douleur: parce qu'en viuant de la sorte, on monstre qu'on peut estre malade, & qu'on se peut guerir, qu'on a du sentiment & de la sagesse. Ou autrement ce n'est pas vne esgalité, mais

vne ſtupidité : c'eſt teſmoigner qu'on eſt ſans ſentiment, ou ſans raiſon.

Et veritablement ie ne puis approuuer vn Eſprit conſtant à la mode Stoïque : Le Sage qu'ils vouloient reformer reſſemble au Cenée de Pindare, qui auoit la peau aſſez dure, pour reſiſter aux fleſches, & aux dards, quoy qu'il fut tout nud. Leur inſenſible Philoſophe ſemble compoſé de diamant, il eſt enfermé ſans aduouër qu'il ſoit captif, quoy qu'il vieilliſſe il ne s'vſe point, il eſt laid ſans eſtre deſagreable, il eſt Roy, & ne vit que du commerce de ſes Argumens, il poſſede tout, & demande du pain, ſa fantaiſie luy ſert comme d'vne corne d'abondance dans la pauureté meſme ; & pour dire le vray, il n'eſt heureux qu'à cauſe qu'il

n'eſt pas ſage. Cét Eſprit Stoïquē ne ſe laiſſe non plus toucher à la ioye qu'à la triſteſſe: tellement que pour eſtre eſgal à la mode de cette Secte, il ne faut point ſe mettre en peine, ſi nos amis ſont malades, ou malheureux: Il ne faut non plus ſe reſiouyr pour vne bonne fortune, que s'attriſter pour vne mauuaiſe: Il ne faut point que l'eſtat de la ſanté nous rende plus contens, que celuy de la maladie: Il faut meſme paſſer de l'vn à l'autre, ſans en reſſentir le changement.

Voila l'Eſprit eſgal des Stoïques, mais n'eſt-ce pas là vne extrauagante Morale? ne faut-il pas aduouër que ceux qui ſouſtiennent cette doctrine, auroient meilleure grace de ſe nommer Poëtes, que Philoſophes? Et leurs ſages ne ſont-ils

pas comme ces Caualiers des Romains ; qui arrestoient les riuieres & les Astres mesmes, & qui ne remportoient que des victoires prodigieuses? Ce n'est pas de cette façon que ie desire vn Esprit sage, ie ne cherche pas vne force imaginaire, & qui veut destruire l'humanité au lieu de la regler, Ie desire seulement vne sagesse possible & raisonnable. I'aduouë qu'il y a des temps & des occasions où l'on peut iustement pleurer, ou rire, où l'on peut estre triste ou ioyeuse. Aussi i'estime qu'Euphrante ayant perdu sa femme, auoit quelque raison de se plaindre de la Philosophie, en ce qu'elle nous commande d'aymer ce qui est bon, & qu'elle nous deffend de le pleurer quand on l'a perdu.

Puisque nous deuons monstrer

de la ioye lors que nous auons quelque obiet qui nous plaiſt, ne deuons-nous pas témoigner du regret quand nous ne l'auons plus ? Ce qu'on poſſede auec amour, on ne le peut perdre qu'auec douleur. Il n'eſt pas moins naturel d'eſtre triſte pour la preſence du mal, que d'eſtre ioyeuſe pour celle du bien. Pourueu qu'il n'y ayt point d'excez en cela, ce ne peut eſtre qu'vne reſveuſe Philoſophie, qui veut deffendre des ſentimens ſi naturels, & ſi raiſonnables. Eſtre ioyeuſe au matin pour vne bonne nouuelle, & triſte au ſoir pour vne mauuaiſe, ce n'eſt pas vne ineſgalité vicieuſe : ce changement eſt iuſte, & comme noſtre Gouſt eſt touché diuerſement de ce qui eſt amer ou de ce qui eſt doux, noſtre Eſprit le doit eſtre auſſi de ce qui eſt bon

ou de ce qui est mauuais. Quel danger y a-t'il d'aduouër que nostre ame est capable de ioye & de tristesse, aussi bien comme nos sens le sont de douleur, & de volupté? Veritablement c'est en cela que la raison n'est point contraire à la nature; & qu'on peut se monstrer sage, & sensible en mesme temps.

Faisons voir encor plus clairement cette erreur. Il y en a qui pensent que c'est vn grand effect de constance que de ne se plaindre point dans le mal qu'on endure: mais certes il n'y a pas quelquefois moins de danger que d'aueuglement en cela; c'est vne vanité qui a cousté bien chere à plusieurs Dames, lors qu'elles ont augmenté leur mal en le voulant celer, & que pour n'auoir pas versé quelques larmes, on en a veu mou-

rir ſubitement ſur la place. Puis que Ieſus-Chriſt a bien voulu teſmoigner ſa triſteſſe en pleurant, ſans qu'on le puiſſe accuſer pour cela d'auoir eu l'Eſprit inégal ou inconſtant; aduoüons que les pleurs, ny les plaintes ne teſmoignent pas touſiours que nous ſommes impatiens, mais ſeulement que nous ne ſommes pas inſenſibles. Aduoüons que ſi Dieu meſme a voulu monſtrer qu'il eſtoit Homme par la triſteſſe, & par les larmes, nous ne deuons pas auoir honte de teſmoigner que nous ne le ſommes par les meſmes marques, & par les meſmes apparences. Quoy que ce ſoit vn ſigne de foibleſſe, cela neantmoins eſt ſi vniuerſel à tout le monde, qu'il n'y a non plus de blaſme à paroiſtre capable de pleurer que de mourir. Nous ne ſommes

non plus insensibles, qu'immortels.

Apres tout, que sert-il de s'opiniastrer dans le dueil ? Ne vaut-il pas mieux diminuer nostre déplaisir en pleurant, que de s'endurcir comme vne Statuë de sel, au lieu de laisser distiller cette amertume par les yeux, ou de l'exhaler par les plaintes ? Vn grand Poëte a eu raison de dire, que *les pleurs comme les eaux ont le droit de passage, il en faut moderer, non deffendre l'vsage.* La douleur est quelquefois comme les Torrents, elle s'augmente quand on luy resiste ; elle s'escoule, & se passe en moins de temps, quand on luy cede. Pourueu qu'on surmonte cét ennemy, qu'importe t'il si c'est en fuyant, ou en combatant ? Mais certes ie crains bié qu'on ne m'accuse de peu de iuge-

ment en cét endroit ; puis qu'il ne semble nullement necessaire de permettre à plusieurs Dames la liberté de se plaindre dans leur mal, & qu'elles ne sçauent que trop ce mestier-là. On louë la constance, & la force d'esprit d'Isabelle Reyne d'Espagne, en ce que mesme elle ne se plaignoit pas dans les maladies, & dans les douleurs les plus extrémes ; Et neantmoins on en trouue quelquefois beaucoup de son sexe, qui ont vn vice tout contraire à cette vertu, qui ne se plaignent pas seulement auec raison, mais auec artifice ; & qui ne doiuent pas estre longtemps malades, si ce leur est assez de raconter leur mal pour le guerir.

Quoy qu'il en soit, apprenons de tout ce que nous auons dit, que

pour auoir l'esprit esgal, il n'est pas besoin de s'abstenir pour iamais de pleurer, ou de rire: c'est vne Philosophie trop Stoïques qui ne permet qu'vn mesme sentiment aux éuenements funestes, ou fauorables; l'estime que selon les occasions qui se presentent du bien ou du mal, le sage peut estre ioyeux, ou triste. Ie croy mesme qu'il se peut plaindre quand il y en a du suiet, sans estre pour cela coulpable de lascheté: au lieu de faire trop le Philosophe, comme Possidonius, qui vouloit paroistre sain, quand il estoit malade. Passons outre, & apres auoir veu en quoy l'Egalité d'esprit n'est point, voyons en quoy elle peut estre; apres auoir renuersé l'opinion du vulgaire, examinons celle des Sages.

Ie veux donc que comme il y a

plusieurs sortes de Vents sur la mer, pour agiter les Nauires : qu'il y ait aussi plusieurs sortes de Passions dans nos appetits, pour troubler, ou pour esbransler l'Esprit. Neantmoins il faut aduouër qu'entre tous ces mouuements, il n'y en a principalement que deux, qui causent de plus notables inesgalitez en nous, i'entends lors que la presence du bien cause trop de ioye, ou celle du mal trop de tristesse. Il y a des passions qui font trop espandre le sang vers les extremitez, il y en a qui le font trop retirer vers le cœur : ou il se dilâte, ou il se reserre trop. Comme l'on voit que le beau-temps conuie à la promenade., & que l'orage fait reuenir dans les maisons : De mesme, les mouuements de la ioye nous font trop sortir hors de nous-mesme,

ceux de la tristesse nous y font trop r'entrer: L'excez de l'vne ou de l'autre, empesche nostre Esprit d'estre esgal. Il ne reste à present qu'à recognoistre laquelle de ces deux passions nous trouble dauantage ; il ne nous reste qu'à voir, s'il y a plus de danger d'estre trop ioyeuse dans vne bonne fortune, que d'estre trop triste dans vne mauuaise.

Certes, il en meurt plus de tristesse que de ioye, il se fait plus de Naufrages durant la tempeste, que durant la bonnace: La prosperité en perd moins que l'aduersité; Et il n'y a pas d'apparence, que le bien fasse autant de mal, que le mal mesme. Quoy que toutes les passions puissent causer quelque inégalité, il n'y en a point qui soient plus capables de

nous perdre que la tristesse ; iusques-là mesme, que la seule couleur du visage tesmoigne assez le mal qu'elle fait endurer aux affligez, & le desordre qu'elle apporte dans les pensées des plus sages. Ie ne m'estonne pas si celles qui sont tristes, sont aussi passles, & defaictes, que si elles n'auoient plus de vie ; puis qu'à vray dire, la tristesse n'est autre chose qu'vne longue Mort, & la Mort qu'vne courte tristesse. Et veritablement, la tristesse nous tient trop long temps au supplice, il semble que c'est vn coup de faueur, que celuy qui fait cesser de souffrir en nous faisant cesser de viure. On n'en voit point qui se tuent, parce qu'ils sont trop ioyeux : mais il y en a plusieurs qui se font mourir, parce qu'ils sont trop affligez, & qui prennent la

Mort pour vn remede de la tristesse. Que cette passion fait de mal, & au sens & à l'ame ! Elle altere le sang, elle infecte tout le temperamment, elle cause des maladies au corps, & de l'inégalité à l'Esprit : Elle affoiblit les organes, & puis la raison : Elle a mesme quelquefois besoin pour se guerir, de Medecine aussi bien que de Philosophie. I'aduouë qu'il y a des occasions où l'affliction donne de la poincte, & nous ouure les yeux : mais si on examine bien tout, elle esmouse plus souuent l'Esprit, qu'elle ne l'esueille.

Et à ne point dissimuler, combien y a-t'il de Dames qui deuiennét dans leur aduersité, comme cette Niobé des Poëtes, qui perdit le sentiment en sa misere ? Combien y en a-t'il qui deuiennent stupides &

immobiles comme elle, qui ne tesmoignent, ny d'esprit ny de courage, qui se prostituënt elles mesmes à la douleur, & qui sont tellement percluses, qu'elle ne font aucun effort pour se consoler, ou pour se deffendre. Il ne faut donc pas s'estonner si la tristesse perd tant d'esprits, puis que comme elle est ordinairement accompagnée du desespoir, elle ne fait plus de resistance, elle a les bras croisez, elle se donne en proye à l'ennemy. On peut iuger de cecy combien elle est plus dangereuse que la ioye, parce que la Moderation dépend bien plus de nous, que la Patience; Il est bien plus mal-aisé, dit Aristote, de supporter la douleur, que de s'abstenir de la volupté. La Temperance dépend de nostre liberté, mais la souffrance dépend de la

malice de nostre ennemy. Si la ioye nous persuade, la tristesse nous contraint; Si l'vne nous sollicite, l'autre nous entraine. Il est bien plus en nostre pouuoir de nous deffendre du chant d'vne Syreine, que de l'impetuosité d'vn orage.

C'est pour cela qu'il s'est trouué des Philosophes, qui ont estimé que la patience estoit la moins volontaire de toutes les autres vertus, puis que pour l'entretenir au monde, il faut que quelques-vns fassent du mal affin que les autres l'endurent, & qu'il est necessaire qu'il y ayt des Martyrs. Mais quoy qu'on en pense, il faut bien qu'il y ait de la liberté, puis qu'il y a du merite: & s'il y a quelque peine à se rendre capable de ceste vertu, c'est ce qui en augmente le prix: parce que tout le monde sçait

bien qu'il est plus aisé de se resoudre à prendre du plaisir, qu'à endurer du mal. Aprescela, ne faut-il pas aduouër que la tristesse a plus de pouuoir pour nous perdre, que la ioye: & que nous auons plus de peine à conseruer nostre esprit esgal durant l'aduersité, que durant le bon-heur? n'est-il pas vray que nous sommes moins en danger dans vn mal, quand le remede dépend de nous, que quand il dépend d'vn autre? Et ne faut-il pas confesser que nous sommes bien plus excusables quand nostre Ennemy nous tuë, que quand nous nous tuons nous mesmes?

Et pour monstrer encor mieux comment la tristesse despend bien moins de nous que la ioye, c'est que nous auons bien moins d'inclina-

tion à celle-cy qu'à l'autre. Les larmes que nous versons en venant au monde, témoignent que nous sommes plustost nez pour pleurer que pour rire : Nous naissons dans les pleurs, nous viuons dans l'inquietude, nous mourons dans la douleur. Aussi Themistius disoit bien à propos, que si nous pleurons naturellement, il ne s'en faut pas estonner: parce que Promethée tenant la bouë entre ses mains affin de former l'homme, ne la vouloit point destremper auec d'autre eau que celle de ses larmes.

La Fable en cela cache vne verité, que l'experience nous descouure à tous momens. Que si cela est vray pour l'vn & l'autre sexe, ne l'est-il pas encor particulierement pour celuy des Dames, ausquelles il sem-

ble que la tristesse soit bien plus naturelle qu'aux hommes? Car comme leur temperamment a bien moins de chaleur, aussi est-il bien plus capable de cette passion : à mesure qu'il est plus humide, la melancolie s'y entretient comme dans son Element: & si peu qu'elles ayent suiet de pleurer, elles peuuent verser des larmes en abondance. Si les vermisseaux s'engendrent plustost dans la matiere tendre, que dans celle qui est plus dure: la tristesse se forme plus facilement dans vne complexion effeminée, que dans vne plus masle, ou plus forte : cette mollesse ou cette delicatesse naturelle, est bien plus sensible à la douleur. Tellement que pour se deffendre de la tristesse, elles n'ont pas seulement la fortune à combattre, mais la Nature mesme: C'est vn

ennemy qui leur eſt d'autant plus à craindre, qu'il eſt interieur & domeſtique.

Tout cela eſt encor peu, pour faire voir le mal que leur peut faire la triſteſse. Les Dames doiuent conſiderer que cette paſſion n'eſt pas ſeulement capable d'alterer le temperamment, de défigurer le viſage, ou de troubler la raiſon, mais encor de deſbaucher la conſcience. C'eſt pour cela que les Caſuiſtes la deffendent, auſſi bien que les Philoſophes. Et qu'on ne me die point, que l'aduerſité nous monſtre le Ciel, cependant que la proſperité nous le cache: Veritablement, s'il y a des riches qui ſont Impies, il y a des pauures qui ſont Blaſphemateurs: S'il y en a d'ingrates dans le bien, il y en a d'impatientes dans le mal: S'il y en a d'in-

solentes dans la felicité, il y en a de desesperées dans la misere.

Qu'on ne m'obiecte point que Dieu se recognoist mieux dans vne mauuaise fortune, que dans vne bonne: Si l'on voit arriuer cela quelquefois, il s'en faut prendre à nostre erreur & à nostre foiblesse. Car quelle apparence y a-t'il que Dieu soit plus visible dans vne Priuation, que dans ce qui est veritable & solide? Et comment est-ce qu'il auroit mieux graué l'image de sa Diuinité dans le mal qu'il n'a point fait, que dans le bien mesme qui est son ouurage & sa creature? D'ailleurs, pourquoy ne benirons-nous pas autant la main qui nous fauorise, que celle qui nous frappe? Ie veux que Dieu quelquefois essayant inutilement de se faire aymer; soit con-

traint de se faire craindre: N'en faut-il pas referer toute la cause à nostre ignorance, & à nostre ingratitude? Se seruiroit-il iamais de sa seuerité, si nous nous laissions attirer aux charmes de sa douceur?

Aduoüons le vray, on n'offense pas moins Dieu dans l'excez du mal que dans celuy du bien, la conscience n'est pas moins en peril dans l'affliction que dans le bon-heur, la misere peut faire conceuoir des desseins aussi dangereux que la felicité: & si quelques-vns s'espurent comme l'or dans ceste fournaise de l'aduersité, il y en a bien plus qui s'y consomment comme la paille. Enfin pour en parler auec vn grand Roy: on voit souuent, que ce ne sont pas ceux qui tombent dans les abys-

mes, qui louënt dauantage le nom de Dieu : On murmure dans l'Enfer, & on adore dans le Paradis : Ce n'est pas la bouche des Morts, mais celle des viuants, qui benit sa grandeur & sa puissance. Voila le mal que fait la tristesse, quand elle est excessiue : Voila comment elle oste la ferueur à la pieté, la vigueur à l'action, la santé au corps, la lumiere à la raison, & le repos à la conscience.

Apres auoir veu comment l'esprit est en danger dans vne mauuaise fortune, voyons comment il l'est encor dauantage dans vne bonne. Ie desire commencer cecy par l'endroit le plus important. Le bon-heur nous rend humbles. L'vne nous fait sortir hors de nous-mesmes, l'autre nous y fait rentrer : Celle-cy nous ca-

che noſtre foibleſſe, celle-là nous la monſtre. Alexandre apprit mieux en voyant ſon ſang, qu'il eſtoit mortel, que Philippe ne l'apprenoit d'vn Page, qui auoit charge de luy dire tous les iours qu'il eſtoit Homme. Le Fils comprit mieux noſtre miſere humaine par vne bleſſure, que le Pere par vn Compliment, ou par vn Meſſage. Il eſt quelquefois bien mal-aiſé de ſe cognoiſtre ſoy-meſme dans vne grande proſperité; La Vanité & la Flatterie, nous empeſchent de voir ſainement, ce que nous ſommes. C'eſt pour cela que nous auons dit ailleurs, qu'vne bonne fortune n'a non plus de vrays Amys, qu'vne mauuaiſe : parce que ſi tout le monde fuit celle-cy de peur de la ſecourir, perſonne n'approche de l'autre que pour

la perdre

La prosperité n'est pas seulement aueugle, mais insolente: Comme elle nous empesche de voir nos defauts, elle ne nous permet pas de recognoistre équitablement le merite des autres. Quelque deuoir qu'on luy rende, elle croit tousiours en meriter plus qu'elle n'en reçoit; Et on n'a garde de l'obliger par aucun seruice, puis qu'elle croit à peine qu'on s'acquitte. Sans mentir, il y en a plusieurs qui rougiroient, si elles se representoient, comme elles doiuent, que bien souuent les vnes possedent ce que les autres meritent: & que la Fortune est quelquefois liberale, là où la Nature est ingrate.

Que d'aueuglement! Combien en voit-on de laides & de stupides,

qui se laissent neantmoins persuader qu'elles sont belles, & sçauantes, sans que iamais elles se puissent détromper, ny auec le Miroir, ny par la cognoissance de soy mesme. Voila le mal que la prosperité cause à l'Esprit: mais ce n'est pas tout, elle n'obscurcit pas seulement la raison, elle corrompt la conscience, & effemine le courage. Le Soldat d'Antigonus & celuy de Lucullus, ne sont hardis que durant qu'ils sont blessez, depuis qu'ils sont gueris, ils ne s'exposent plus si librement au danger. Les voluptueuses sont sans courage, aussi bien que sans égalité: Venus est inconstante comme l'Element dont elle fut formée, elle ne demeure pas long temps là où il faut souffrir, si tost que Diomede l'eut blessée, elle s'enfuit du siege de Troye.

I'aduouë donc que s'il y en a quelques-vnes qui se perdent quand la fortune leur est contraire : il y en a encor plus qui se débauchent, quand elle est fauorable. On dit que la fortune a deux mains pour nous combattre, mais il faut confesser que s'il en tombe mille à la gauche de l'affliction, il en tombe dix mille à la droicte de la prosperité. Aussi l'experience nous monstre tous les iours, que la prosperité est bien moins de de temps à nous vaincre que l'aduersité : celle-cy assiegea long-temps la ville de Troye sans la prendre, l'autre ne fut qu'vne nuict pour en faire sa proye : Cette ville se conserua durant les maux d'vn siege de dix ans, & apres elle se perdit dans vne seule nuict de débauche.

La volupté corrompt tout. Ce qu'il

qu'il y a de plus fort au monde, s'effemine dans le sein de cette affetée. Elle affoiblit les plus puissans, & aueugle les plus sages; Mesme quelquefois ceux qui ont long-temps resisté à la douleur, se laissent vaincre en vn moment à la volupté. Elle ne nous caresse que pour nous tromper, elle ne nous esleue que pour nous precipiter dauantage. Et de dire qu'elle ne nous fait point de mal en nous faisant du bien, c'est dire qu'vn Flatteur n'est point Ennemy : & que celuy qui nous tuë auec poison parfumé, n'est point Meurtrier. Quoy qu'il en soit, il y en a fort peu qui s'en deffendent : & pour ce qui est de moy, i'estime quasi dauantage celles qui ont de la moderation dans les Plaisirs, que celles qui ont de la patience dans les

Tourments : il me semble qu'il leur est plus aisé de se rendre Victorieuses de la douleur, que de la volupté.

Ceux qui ont leu dans sainct Hierosme, la constance d'vn ieune homme qui étoit lié dessus des fleurs, & exposé aux impudiques poursuites d'vne Beauté, qui le vouloit corrompre ; ne m'aduouëront-ils pas qu'il enduroit plus de mal sur ce lict de Roses, que s'il eust esté dessus vn lict d'Espines ? & qu'il eut moins souffert sous la main d'vn Bourreau, que dans les sales attouchemens & les profanes assauts de cette Courtisane ? C'estoit vn nouueau genre de Martyre : les autres l'endurent dans les tourmens, & il l'enduroit dans les plaisirs mesmes. Il auoit plus d'impatience à souffrir la volupté,

que les autres n'en ont à souffrir la douleur.

Que cét exemple est puissant! ce Soldat Chrestien estoit à demy vainqueur, & à demy vaincu: sa Raison emporta vne victoire, que ses sens auoient perduë. Mais pour bien comprendre cecy, il ne faut que se representer combien nous auons de peine à nous deffendre d'vn ennemy qui nous plaist. Pour combattre la douleur ou l'aduersité, les sens se ioignent à l'esprit: mais quand il faut faire la guerre à la volupté, les sens sont contraires à la Raison. L'homme tout entier resiste à la douleur, il n'y en a que la moitié qui resiste à la volupté, lors qu'on se deffend de la douleur, les sens sont persecutez, & la Raison est contente: mais lors qu'on se deffend

de la volupté, les ſens ſont reſiouys, & la Raiſon eſt affligée : en combattant la Douleur, tout le plaiſir des ſainctes ames eſt au dedans ; en combattant la Volupté, il eſt tout au dehors.

Voila comment il eſt mal-aiſé à tous de conſeruer l'eſprit égal dans les occaſions de plaiſir, ſur tout aux Dames : parce qu'il ſemble que la moderation dans le bien leur ſoit plus mal-aiſée que la patience dans le mal ; la delicateſſe de leur temperamment ſemble donner plus de priſe à la volupté : il ſemble que la ioye les mette plus en danger que la triſteſſe. On dit qu'elles ont de l'humide pour entretenir celle-cy, mais qu'elles n'ont pas aſſez de chaleur pour l'autre : que leur cœur demeure priué de ſang, ſi peu que la ioye

le fasse dilater vers les extremitez. Et de vray, on a veu mourir plusieurs Dames dans l'excez de ceste passion. Policrite retournant dans la ville des Naxiens, fut tellement surprise d'aise, apres auoir fait leuer le siege aux ennemis, qu'elle mourut subitement, au milieu des acclamations publiques. Cela est arriué quelquefois aux hommes, mais bien plus souuent aux femmes, parce qu'elles sont plus capables de resister à l'affliction qu'à la prosperité, elles sont plus suiettes à l'insolence qu'au Desespoir, leur esprit deuient plus inégal dans la ioye que dans la tristesse.

Et comment est-ce qu'vne ioye excessiue ne diminuëroit pas de l'Egalité, puisque mesme elle nous oste la vie? comment est-ce qu'elle ne se-

roit pas changer, puis qu'elle fait mourir? Il faut que ie blasme icy la legereté de plusieurs. A bien considerer leur inconstance & leur humeur inégale, on les peut comparer aux Hyenes, qui n'ont point de sexe certain, qui sont quelquefois masles, & quelquefois femelles: Elles sont comme ce lac des Troglodites, où l'eau change de goust à tous momens, estant tantost douce, & apres amere. Il n'y a rien de certain, ny dans leurs actions, ny dans leurs pensées: elles ont tousiours le pied sur la boule de l'Inconstance aussi bien que la Fortune, toutes prestes à rouler comme elle, & à renuerser ce qu'elles ont esleué. De toutes les Vertus, il semble qu'il n'y en a point où elles ayent moins d'inclination, qu'à la Perse-

uerance. On les voit changer à tous moments d'affection, ou d'opinion: il n'y a rien de certain en ce qu'elles iugent, ny en ce qu'elles ayment.

Elles ne peuuent desaduouër cecy: & si elles se donnoient le loisir quelquefois de faire reflexion sur leur inégalité, elles confesseroient que les Poëtes en inuentant la Chimere, ont eu quelque dessein de faire leur tableau: iusqu'à vray dire, il y a vne aussi prodigieuse varieté dans leurs sentiments, que dans le corps de ce Monstre. Veritablement il y a dequoy s'estonner, qu'vn mesme esprit soit capable en si peu de temps, de pensées si diuerses, & mesme si contraires. Si plusieurs d'elles auoient vn Peintre à gage pour leur faire chaque iour le pourtraict de leurs

differentes resolutions, ie m'asseure qu'on ne leur monstreroit tous les soirs qu'vn Tableau de grotesques.

On en voit plusieurs d'elles qui paroissent auiourd'huy chastes, & demain débauchées, qui tantost se monstrent Auares; & apres Liberales. Il faut bien qu'elles oublient cette honteuse varieté, & qu'elles soient sans souuenir, aussi bien que sans fermeté; car si peu qu'elles eussent de Memoire, elles auroient honte de leur iugement. Ie leur souhaiterois ce que Epictete desire au Sage, qu'elles sçeussent l'Art de regler leurs Opinions, & de les assuiettir à la Raison: Elles auroient en cela vaincu beaucoup d'ennemis, & appaisé des vents, qui causent ordinairement toutes les tempestes de leur vie.

Mais quand est-ce qu'elles sont plus suiettes à ceste ridicule inesgalité, que quand elles sont éleuées dans vne haute fortune: puisque pour lors il n'y a personne qui n'adore leurs opinions mesme les plus extrauagantes, iusques à louër leurs imperfectiõs & canoniser leurs vices? Puis qu'aussi elles ont tellement tout à souhait, & sont quelquefois si lasses des plaisirs, que leur propre desgoust leur cause de l'inconstance? Estant ennuyées des vrays passe-temps, elles ne s'occupent plus qu'aux imaginaires. C'est pour cela que la Prosprité & la Legereté sont bien souuent logées ensemble.

Qu'on ne se trompe pas en cecy, & qu'on ne pense point que pour rendre vn Esprit esgal, ie desire qu'il soit opiniastre: le change-

ment ne ſemble pas touſiours blaſmable, il y a des occaſions où il n'eſt pas contraire à la Prudence. C'eſt vne auſſi grande faute de s'attacher à vne opionion, quand elle eſt mau-mauuaiſe: que de la changer, quand elle eſt bonne. L'Opiniaſtreté, & l'Inconſtance ſont eſgallement contraires à l'Election, parce que l'vne eſt immobile quand il faut changer: l'autre eſt legere, quand il faut s'arreſter: Pour eſtre eſgal ou conſtant, il faut ſeulement perſeuerer dans la verité & dans la iuſtice. D'ailleurs ie ſçay bien que l'eſprit des plus ſages peut eſtre eſmeu d'abord en de certaines rencontres: Aulus-Gellius dit que les Stoïques meſmes ne deſauoüoient pas que leur Sage ne fut capable de quelque changement, parce que, diſoient-ils, l'Eſmotion

n'eſt pas en noſtre pouuoir, mais bien noſtre conſentement, & pour ne parler aux termes de leur ſecte, les Viſions ne deſpendent point de nous, mais ſeulement les Approbations. Ie blaſme donc l'inégalité qui dépend de nous, & non pas celle qui eſt attachée à la foibleſſe de nos ſens, & qui n'eſt pas en noſtre puiſſance.

Ie deſire encor faire voir d'autres cauſes de l'inégalité d'eſprit. Ie veux donc que les perſonnes ſçauantes puiſſent auoir quelquefois l'eſprit Inégal, & comme irreſolu, parce que la quantité des lumieres faict chanceler leur élection, & que regardant vn meſme objet par trop de viſages, il ont de la peine à ſe determiner, & meſme trouuent de la probabilité de tous coſtez : Neantmoins

il faut aduouër que cette incertitude est encor plus ordinaire aux ignorantes, parceque ne sçachant pas la vraye nature du bien & du mal, il y a plus de hazard que d'asseurance en leur choix ; & dauantage, à mesure qu'on a l'esprit foible, on l'a inconstant.

En voicy encor d'vne autre façon : il y en a qui ont veritablement de l'esprit & de la cognoissance, mais qui neantmoins ont ie ne sçay quelle Facilité naturelle qui les rend susceptibles de toutes sortes d'opinions : Leur esprit a quelque lumiere, mais il n'a point de force : il sçait proposer, mais il a besoin de secours pour bien conclurre. Il n'y a que trop de ces gens-là : Qui voyent la verité, mais qui ne la peuuent suiure : Qui s'embarquent pour arriuer

au port, mais que la moindre tempeste iette sur vn autre coste, & qui se laissent emporter à la persuasion comme les nauires aux vents, & à la marée. Comme elles sont credules, elles sont inégales.

Et sans mentir, n'en voyons-nous pas qui ont vne certaine défiance de leurs sentiments: encor qu'ils ne soient pas mauuais: quoy qu'elles ne soient point aueugles, qui ne peuuent marcher sans guide? Paschalius dit que les femmes croyent ordinairement de leger, quand elles sont dans vne grande prosperité, & que c'est pour cela qu'elles paroissent si inégales: il apporte l'exemple de la Procris d'Ouide, pour monstrer qu'elles croyent facilement ce qu'elles craignent, ou ce qu'elles desirent,

puis que celle-là mesme fut si credule aux rapports des mesdisans, & aux offres de seruices que luy fit Cephale déguisé : elle deuint aussi facilement ialouse qu'amoureuse. Et de vray, celles qui sont dans vne grande fortune, se laissent aisément surprendre à la flatterie, & à la vengeance ; comme il n'y a point de si petite iniure dont elles ne veulent auoir raison, il n'y a point de si excessiue loüange qu'elles ne reçoiuent. C'est tout leur mal, de croire aux Flatteurs & aux Mesdisans.

En fin pour trouuer la plus ordinaire & la plus dangereuse source de l'inégalité, c'est que nous n'en trouuons iamais de plus capables, que celles qui n'ont point de dessein, ou qui l'ont mauuais. Il y en a qui ne

ſe propoſent aucune fin, qui viuent dans ie ne ſçay quelle indifference: ſemblables à ces Archers qui décochent leurs fléches en l'air ſans ſe propoſer de blanc, ou à ces Nautonniers qui voguent touſiours ſur l'Ocean, ſans vouloir arriuer au port. Il ne ſe peut faire que celles-là ne ſoient fort inconſtante : mais celles qui ont quelque mauuais deſſein le ſont encor plus, parce que les Remors font à tous moments, que leur Eſprit change d'opinion comme leur viſage de couleur.

Tellement que pour auoir l'eſprit eſgal, il n'y a rien de plus requis que de l'auoir innocent. I'ay pour cecy vne reigle admirable, que ie tiens d'vn ſçauant, & d'vn ſainct Perſonnage. Pour conſeruer, dit-il, l'eſgalité d'eſprit en tous nos deſſeins

& en tous nos ſentiments, ſans que la conſcience nous faſſe iamais de reproche ; il faut dans nos Pretenſions, que la Iuſtice recherche, que la Prudence trouue, que la Force venge, & que la Temperance poſſede : il faut que la Iuſtice ſoit dans l'affection, la Prudence dans l'entendement, le courage dans les effects, & la Temperance dans l'vſage. La pratique de cét excellent aduis peut affermir les penſées les plus inconſtantes, & determiner heureuſement les plus variables : car pour ne ſe point flatter, il faut croire que la vraye Eſgalité d'eſprit eſt attachée à la pureté de conſcience.

Acheuons cecy par l'endroit le plus important. Quoy qu'il arriue d'eſtrange, ou de funeſte, quel beſoin

ſoin eſt-il de nous tant troubler? Certes il y en auroit bien plus qui endureroient conſtamment leur mal, ſi elles ſe pouuoient repreſenter que c'eſt Dieu qui nous eſpreuue, & que la Patience eſt vne vertu ſi belle, que pour l'exercer, celuy qui ne fait que du bien, ſemble faire du mal aux hommes. Il y en a bien plus qui ſe deffendroient de la triſteſſe ſi elles pouuoient penſer que cette paſſion n'eſt pas moins inutile que dangereuſe. Si, dis-ie, elles vouloient conſiderer, que dans les plus grandes extremitez, ou il y a vn Remede, ou il n'y en a point: s'il y en a, ne pouuons-nous pas employer les moyens poſſibles, ſans nous troubler ſi fort? s'il n'y en a point, il faut ſe reſoudre à ſouffrir comme à mourir, puis que ſi

l'vn eſt ineuitable ſelon les loix de la nature ; nous voyons que l'autre l'eſt ſelon celles de la neceſſité. Apres tout, que la triſteſſe eſt ſuperfluë ! elle ne fait pas retrouuer ce qui eſt perdu, ny reuiure ce qui eſt mort ; elle n'empeſche pas que les maux n'arriuent, elle ne fait pas que les biens paſſez puiſſent reuenir. Et neantmoins comme ſi cette funeſte paſſion ne nous faiſoit pas aſſez de mal, nous luy aydons à nous perſecuter, il y en a meſme qui ne font pas le moindre effort pour s'en deffendre, qui cherchent la ſolitude de peur d'eſtre diuerties de leur dueil, & qui fuyent les Conſolateurs, comme des Meurtriers. Quel aueuglement, de ſe faire tant de mal, ſans aucune apparence de bien !

Examinons mieux cecy : nous recognoiſtrons que bien ſouuent nous ne ſommes pas tant triſtes, parce que nous ſommes mal-heureux ; comme nous ſommes mal-heureux, parce que nous ſommes triſtes.



DE L'OPINION ET DE L'AMOUR de soy-mesme.

D'Ordinaire l'affection suit l'estime, & l'Amour que nous portons à quelque obiect, ne semble qu'vn effect de la cognoissance que nous en auons. Tellement que l'Amour de nous-mesmes dépend de l'opinion que conceuons de nostre merite : & l'vn est si estroittement

attaché à l'autre, que ie suis obligé de les faire paroistre en mesme temps, affin de mieux recognoistre comme la cognoissance, & l'amour de soy mesme, ne se trouuent que rarement ensemble. En cela l'entendement peche premier que la volonté, & cét excessif amour que plusieurs ont pour elles-mesmes, n'est qu'vn effect de lenr ignorance. Si elles se pouuoient bien cognoistre, elles auroient honte de s'aymer tant. Il n'y a point d'endroit en toute la Morale, qui soit plus important aux Dames que celuy-cy : car pourueu qu'elles ne se trompent point au sentiment qu'elles doiuent auoir de leur personne, elles pécheront rarement en celuy qu'elles doiuent auoir des autres.

La cognoissance de soy-mesme

les rendra plus vertueuses, & plus contentes: c'est là toute leur deffense, aussi bien que tout leur ornement. On dit que Pallas auoit vn Miroir, qui luy seruoit de bouclier: & quelques ennemys qu'elle eut, elle n'auoit qu'à s'y regarder, pour se deffendre. Mais certes, affin de mieux combattre la médisance ou la flatterie, nous n'auons qu'à bien recognoistre ce que nous sommes; c'est le moyen de resister facilement à ceux qui nous loüent, & qui nous blasment, de ce que nous ne sommes pas. C'est le moyen de se rendre inuincible, & aux iniures, & aux loüanges. Mais affin de parler plus clairement de cecy; Ie feray voir d'abord ce que la bonne opinion de nous-mesme semble auoir d'vtile, & de loüable: & apres, ce qu'en effect elle a de mau-

uais, & de dangereux pour les Dames.

Puiſque l'amour dépend de la cognoiſſance, & que la cognoiſſance deſpend des obiects; pourquoy ne nous ſera-il pas permis de recognoiſtre ce que nous auons de bon, & en ſuite de l'aymer? Quelle apparence y a-t'il qu'vne perfection ſoit moins aymable pource qu'elle eſt en nous? Et de reprocher qu'en cela nous ſommes coulpables d'arrogance, veritablement cela eſt mal-aiſé à conceuoir; car quel plus grand danger y a-t'il de dire que Dieu nous a donné vn bon Eſprit, quand cela eſt vray, que de dire qu'il nous a donné l'eſprit meſme? y a-t'il plus de peril à confeſſer l'vn que l'autre?

Et pourquoy ne nous ſeroit-il

pas permis de voir ce qu'il y a de bon dans nostre ame, par le moyen de la cognoissance de nous mesme, aussi bien que de regarder ce qu'il y a de beau sur nostre visage par le moyen d'vn Miroir? faudroit-il pour estre humble, dire qu'on est noire, quand on est blanche, ou de croire qu'on est malade, quand on se porte bien? Quelle apparence y a-t'il qu'on se puisse regarder par tout, excepté par où l'on a quelque chose de beau: ou qu'on ne se doiue considerer, que par l'endroit où il y a des taches? Veritablement se cognoistre de la sorte, & n'arrester nostre veuë qu'à ce qui est d'imparfaict en nous, c'est faire comme les Mouches qui ne s'attachent sur vne glace qu'à l'endroit le plus rude, & plus mal poly. Ou pour mieux dire, ce n'est

pas nous cognoiſtre que d'ignorer ce que nous auons de meilleur.

S'il y a du merite en nous, & que nous ne le voyons point, c'eſt eſtre aueugle : ſi nous le voyons ſans le vouloir confeſſer, c'eſt eſtre ingrat. Il faut prendre garde, que pour fuyr la vanité, on ne ſe iette dans l'ingratitude : il ne faut pas pour éuiter vn peché, ſe rendre coulpable d'vn autre : il y a moyen de marier la Verité auec l'Humilité, & de pratiquer deux vertus enſemble. Pour éuiter la vanité, il ne faut que confeſſer la Dépendance. Quel mal y a-t'il de dire que Dieu nous a faict quelque faueur ? c'eſt pluſtoſt dire noſtre bon-heur, que vanter noſtre merite : il y a moyen d'aduouër que le Ciel nous a faict du bien, ſans dire pour cela que nous l'ayons

merité, ou que nous en soyons dignes.

Aristote deffend aux vicieux de s'aymer soy mesme, mais il le permet au vertueux, parceque, dit-il, ce seroit vn grand desordre si les coulpables aymoient en eux ce qui est digne de haine, & si les innocens hayssoient en eux ce qui est digne d'amour. Il faut, adiouste-il, que ceux qui ont des imperfections le voyent, affin de les corriger ; & que ceux qui ont quelques aduantages les cognoissent aussi, affin de les cultiuer, & de les accroistre. La cognoissance de ce que nous auons de bon, donne vn grand courage, elle nous anime à faire encor mieux: Et comme ceux qui ont bonne voix, estant dans vn Echo, chantent de meilleure grace, parce qu'ils s'ani-

ment lors qu'ils s'écoutent eux-mesmes : aussi, lors que nous regardons quelque bonne action que nous auons faicte, la ioye qui vient de cette pensée nous fait naistre le desir de nous aduancer, & de faire encor mieux. Tellement que la bonne opinion que nous auons de nous-mesmes nous encourage, la mauuaise nous rebute, & nous rend lasches.

Ie ne parle pas de cette trop haute opinion que quelques-vnes ont d'elles-mesmes, & qui les rend plustost effrontées que hardies : mais bien de celle que la modestie permet, & qui n'est pas contraire à l'humilité. Ie parle de cette honneste asseurance qui reüssit mieux, mesme dans les choses mediocres ; que ne fait vne honte rustique dans les plus

rares & les plus excellentes. Ie confesse qu'il s'en trouue assez qui ont trop bon sentiment de leur personne; mais il me semble que quelque bonne mine qu'on fasse, & quelque amour que plusieurs se portent, elles seroient bien fachées que les autres eussent vn sentiment pareil au leur en ce qui les touche : elles sont bien aises que les autres n'ayent pas la mesme opinion quelles ont de soy : parce que si nous auons l'amour propre qui nous flatte, nous auons la Synderese qui ne nous flatte point : & pour les imperfections aussi bien que pour les crimes, personne n'est absous quand on le fait iuge de luymesme.

Nous sommes aussi souuent enuieux de ce que les autres possedent, comme nous sommes amoureux de

ce que nous auons; & il est quelquesfois plus mal-aisé de nous donner vne bonne opinion de nostre personne, que de nous l'oster. Il faut moins pour nous rebuter, que pour nous enhardir. Il faut plusieurs bonnes actions, pour nous picquer le courage : il n'en faut qu'vne mauuaise, pour nous rendre lasches.

Et dauantage, s'il nous est deffendu de sçauoir ce qu'il y a de bon, ou de mauuais en nous; en quoy est-ce que les innocens differeront des coulpables, si les vns ne voyent leur crime, affin d'en conceuoir de l'horreur, & les autres leur vertu, affin de se consoler? Puisque la conscience rend les iustes hardis, & faict trembler les impies: cela ne peut venir que d'vne bonne, ou d'vne mau-

uaise opinion, de ce que nous sommes. Et de vray, comment la vertu sera-t'elle satisfaite, si l'humilité luy bande les yeux, de peur qu'elle ne se voye?

En fin, le plus grand desordre qu'apporte la mauuaise opinion de nous-mesmes, c'est qu'elle nous oblige de ceder trop à celle des autres. C'est vne faute égallement blasmable, de croire trop à nostre sentiment, ou de n'y croire point du tout: Il n'y en a point qui ayent tant de peine à bien faire, que celles qui veulent auoir l'approbation de tout le monde. Elles ne cherchent pas la verité, mais la pluralité: leurs actions & leur vie ressemblent au tableau de ce Peintre, qui fit vn pourtraict selon l'aduis des Spectateurs, qui le vouloient reformer: à la fin il se trouua

qu'il n'auoit fait qu'vn Monstre. S'il reüssit mieux en peignant selon les regles de son Art, que selon l'aduis des Censeurs: nous agirions quelquefois plus sagement, en ne suiuant que nostre opinion, qu'en voulant espouser celle de tant de personnes.

Voila comment vne bonne opinion de nous-mesme semble quelquefois necessaire. Voyons maintenant comment elle est bien souuent dangereuse. Que l'amour propre fait de mal, qu'il cause de desordres, puisque les plus belles Creatures du monde sont deuenuës les plus laides pour ceste infame passion: & que c'est pour elle que l'Ange mesme, qui estoit plus éclatant & plus beau qu'vn Astre, est deuenu le Prince des tenebres! Au moins nous apprenons de là,

que comme l'Amour de Dieu veut loger dans le mépris de nous mesmes: l'amour de nous mesmes a voulu loger dans le mépris de Dieu: Nous apprenons de là, que quand l'amour propre nous fait aspirer aux Thrônes, Dieu nous precipite dans les abismes: Et que quand nous aurions le visage & l'esprit Angelique, depuis que nous commençons à nous aimer, nous deuenons desagreables à tous, & nous mettons dans la haine de tout le Monde.

Veritablement cela est tres-iuste: puis qu'ordinairement les mesmes qui veulent receuoir du respect de tous, n'en peuuent rendre à personne: celles qui approuuent trop ce qu'elles font, trouuent à dire à tout ce que font les autres: & ie ne m'estonne pas si elles n'ont que du mépris & de

de l'indifference pour tout le monde, puis qu'elles conseruent tout leur Amour, & toute leur estime pour elles-mesmes. Qu'il y a d'aueuglement! puis qu'vn chacun s'aime soy-mesme, nous deurions-nous presenter, que nous exerçons vne grande tyrannie, lors que nous pretendons les Respects d'vn autre, sans dessein de luy en rendre. Nous ne pouuons souffrir le moindre mespris, & ne pouuons rendre le moindre honneur: nous voulons que les autres ayent autant de patience que nous auons de la vanité, sans nous representer que l'amour propre promet l'Empire à tout le monde, & que celles que nous estimons au dessous de nous, pretendent sur nous le mesme aduantage.

C'est en cela que consiste parti-

culierement la tyrannie de l'amour propre. Mais certes, Dieu permet quelquefois qu'il n'y en a point de plus méprisées, que celles qui veulent estre honorées de tout le monde. Elles se rendent tout à fait insupportables. Lors que Pompée passa dans Athenes, on escriuit en son honneur par tout les places publiques, *qu'il estoit autant Dieu, qu'il s'estimoit Homme*: Mais si on dit cela pour la loüange de sa modestie, & de sa douceur, on pourroit dire pour la vanité de plusieurs, qu'ils sont autant Bestes, qu'ils s'estiment raisonnables. Aduoüons le vray; depuis que nous tesmoignons vne trop bonne opinion de nous mesmes, personne n'en peut auoir qu'vne mauuaise. Comme il n'y a point de si grands defauts, que l'humilité ne

rende supportables ; aussi n'y a-t'il point de si grand merite, que la Vanité ne rende odieux.

Examinons encor dauantage la raison de cecy : c'est que quand nous nous donnons de la gloire : nous obligeons les autres à nous la desnier iustement. La Loüange aussi bien que la Beauté est vn bien estranger, l'vne despend des yeux des Spectateurs, & l'autre de la langue de ceux qui nous estiment : Si la beauté est pour les autres, la Loüange est par les autres ; on ne nous en doit plus, apres que nous l'auons prise de nous-mesmes. Quelques parfaicts que nous soyons, les autres ont raison de ne rendre rien à nostre merite, puisque nous ne deferons rien à leur liberté : & que nous prenons tyranniquement, ce que nous

deurions attendre de leur courtoisie.

C'est vn trop grand desordre, de nous distribuer l'honneur par nos propres mains: en cela l'amour propre fait vn trop grand larcin, car si l'honneur est plus en celuy qui le donne qu'en celuy qui le reçoit: se donner des loüanges à soy mesme, c'est s'enrichir d'vn bien estranger, que nous ne pouuons iustement posseder sans qu'on nous le donne. A vray dire, c'est faire comme on dit que fist Epicure, lequel apres auoir fait long temps, mais inutilement, l'amour à la Gloire, fist dessein de la prendre par force, pour en iouyr par violence, ne l'ayant peu gagner par douceur. S'attribuer de l'honneur, & se nourrir de ses propres opinions: c'est faire comme l'Ere-

fiction des Poëtes, qui eut vne faim si extréme, qu'à la fin il se mangea soy-mesme.

Voila comme celles qui ont vne trop bonne opinion de soy, ne s'acquierent que du mépris : Voila comme leur amour propre ne fait naistre que de la haine dans les esprits de tous ceux qui les cognoissent. Mais pour cognoistre plus clairement combien cela est inutile, voyons quelles sortes de personnes s'ayment dauantage. Il arriue d'ordinaire que celles qui ont moins de merite, ont la meilleure opinió d'elles-mesmes; la plus grande de leurs imperfections, c'est celle de les ignorer. Ie m'asseure qu'à bien considerer ce que plusieurs sont dans leur opinion, & ce qu'elles sont en effect, il y en a vn grand nombre d'elles qui se pren-

nent pour d'autres. La Fable nous fournit vn bel exemple de cette erreur, & pour bien faire le tableau de l'amour propre, ie ne trouue rien de pareil au Polypheme des Poëtes.

Il n'auoit qu'vn œil effroyable au milieu du front, vn Rateau luy seruoit de peigne, vne Faux de rasoir, & la Mer de glace: Et toutesfois il ne laissoit pas de se croire digne d'affection, quoy qu'il ne le fust que d'horreur. Auec toute sa laideur, il s'estonnoit comment le ieune Acys, qui meritoit de l'amitié où il y a des yeux, & de la raison, auoit meilleure part que luy aux bonnes graces de Galathée. C'est ainsi que les plus imparfaicts s'abusent, & que les Monstres mesmes s'estiment beaux. C'est ainsi que l'amour pro-

pre ne fait iamais de iustes comparaisons, principalement quand nous en sommes les Arbitres & la matiere; puisque Polipheme s'estime plus gentil qu'Acys, & qu'vn espouuentable Cyclope se croit plus digne d'Amour qu'vn agreable Berger.

Veritablement, la nature me sembleroit tout à fait iniuste d'auoir donné tant d'aueuglement à ceux à qui elle a donné tant de defauts; si ce n'est qu'en cela mesme elle semble excusable, parce que ne leur ayant départy aucun merite, au moins elle ne leur a pas osté l'opinion d'en auoir, de peur que la cognoissance d'eux-mesmes ne les rendist homicides, & qu'ils ne se fissent mourir, se recognoissant si indignes de viure. Il y en a qui ont du merite, il y en a

qui en pensent auoir : là où la nature n'a pas donné de vrays biens, au moins elle en a donné d'imaginaires.

Qu'il y en a qui sont abusez pour estre contens ! que l'amour propre est vn grand Imposteur ! il nous dépeint nos merites plus grands, & nos defauts plus petits qu'ils ne sont.

Et neantmoins la cognoissance aussi bien que la Veuë se doit former dans vne iuste distance, il ne faut pas que l'amour, ny la hayne nous esloignent ou nous approchent trop des objects : La Philautie ne sçauroit faire vne iuste Perspectiue. Tout de mesme que les Elements ne sont, ny pesans, ny legers en leur place naturelle, à cause qu'ils trouuent là leur repos : aussi ne sentons-nous point

la laideur, ou le poids des pechez qui sont en nous, & que l'amour propre nous cache; il faut les arracher de ce Centre, pour iuger sainement de leur nature. Il faut souuent mettre nostre peché en vn tiers pour nous le faire voir, ou autrement nous aurons de la peine à nous condamner, si ce n'est en la personne de quelque autre coulpable.

L'Amour propre ne nous empesche pas seulement de recognoistre nos defauts, il nous empesche aussi d'augmenter ce que nous auons de merite. En pensant posseder les qualitez que nous n'auons qu'en opinion, nous negligeons d'acquerir celles que nous deurions auoir en effect. Et pourquoy trauaillons-nous à la recherche d'vn bien, dont nous pensons auoir le

comble? comment voudrions-nous faire l'apprentissage d'vn Mestier, où nous croyons estre Maistres? Cette erreur arreste celles qui ont de grands desseins, ou fait dechoir celles qui ont de grandes possessions; l'Amour propre empesche d'arriuer à la perfection, ou de s'y conseruer. Nous ne sçauons pas que le desir des Vertus aussi bien que celuy des Richesses, doit croistre par la Possession. Puis qu'il y a tousiours dequoy acquerir, il y a tousiours dequoy desirer. Et puis qu'autrefois la vanité a fait pleurer vn grand Monarque, sur la seule Relation d'vn Monde imaginaire, & qu'apres la possession de tout l'Vniuers, il trouua encor dequoy desirer; Apprenons de là, que nous deuons tousiours aspirer à vne plus grandes perfection, que celle

que nous auons: Que les gens de bien doiuent auoir l'humeur des Conquerans; Et que le desir de s'esleuer dans la Vertu, aussi bien que celuy d'aquerir des Empires, est vn feu qui s'accroist par la matiere, & vne loüable ambition, qui trouue premier les bornes du monde que celles de ses entreprises.

La bonne opinion de nous mesmes est tout à fait contraire à cette saincte Auarice, elle nous fait contenter de peu, & quelquefois rien. Nous demeurons pauures, à cause que nous-nous croyons riches. C'est vn grand remede pour cecy de ne considerer pas tant ce que nous auons, comme ce qui nous manque; c'est le moyen de bannir cette trop bonne opinion de nous-mesmes, parce que comparant le peu de bien qui est en

nous à celuy qui deuroit y estre, nous serons honteux, & dirons comme ces Saincts personnages, apres la practique de plusieurs vertus, *commençons à bien faire*.

C'est assez parlé des mauuais effets de l'Amour propre, dépeignons-en maintenant les deux principales Marques. La premiere, c'est que celles qui ont vne trop bonne opinion de soy, veulent qu'on espouse toutes leurs passions, & ne parlent quasi iamais que leurs propres merites. En voila vn des plus visibles signes. Comme celles-là adorent tout ce qu'elles font, ou qu'elles pensent, aussi ne faut-il iamais les contredire, si on ne les veut desobliger : il faut tousiours suiure leur sentiment, sans prendre garde s'il est contraire, ou conforme à la raison.

Elles ſçauent que la Reſſemblance eſt vn effect de reſpect, ou d'amour, & c'eſt pour cela qu'elles veulent qu'on s'accommode à tout ce qui leur plaiſt. Omphale veut que Hercule file auec elle, il eſt contraint pour eſtre dans les bonnes graces de cette Dames, de quitter la Maſſuë pour prendre vne Quenouille. Voila la vanité de pluſieurs femmes, & la ſoupleſſe de pluſieurs hommes.

Voicy l'autre marque: c'eſt comme elles ſont idolatres de leur perſonne, elles ne parlent quaſi iamais que de leur excellence, & pour eſtre entierement importunes, ſi elles ne vantent leur merite, elles font l'hiſtoire de tous leurs malheurs, & de leurs maladies. Elles veulent qu'on les louë, ou qu'on

les pleigne. Elles se plaisent à causer de l'admiration, ou de la pitié. Et il ne faut pas dire qu'en cela elles ne sont pas à blasmer, si elles ne se vantent que des Vertus qu'elles possedent en effect : certes, cela est dangereux, si ce n'est vn mensonge, c'est vne vanité; Et comme autrefois Dieu trouua mauuais qu'vn grand Prince eut conté son peuple, il s'offensera s'il nous voit compter nos Vertus ; il ne veut pas que nous en sçachions le nombre, non plus que ce Prince celuy de ses subiects.

Ie dy bien dauantage : il n'y a pas seulement de la vanité à dire son merite, il y en a mesme bien souuent à confesser ses imperfections : Il y a de l'ambition à vouloir passer pour humble, & ie suis

du sentiment d'Aristote pour croire qu'il y a quelquefois de l'arrogance à se mespriser aussi bien qu'à se vanter. Il faut aduouër que c'est pour lors l'ambition la plus grande, & la plus dangereuse de toutes, quand elle prend les apparences de l'humilité: aussi i'excuse plustost celle d'Alexandre, que celle de Diogene, parce que ce Prince ne dissimuloit point ses pretensions; mais ce Sophiste ne vouloit aller au port de la gloire qu'en y tournant le dos. Honteuse feinte de plusieurs, & neantmoins trop ordinaire en ce siecle, où souuent nous tesmoignons que nous auons vne mauuaise opinion de nous, afin qn'on en ait vne bonne: où nous ne nous blasmons, qu'à fin qu'on nous louë: Et en fin où nous ne fuyons la gloire, que com-

me Tybere fuyoit l'Empire, i'entends que nous trouuons mauuais comme luy, quand on accepte nostre refus.



DE LA

NOBLESSE DV SANG,

ET

DE CELLE de la Vertu.

IL n'y a point de doute que nous differons bien dauantage par la façon de viure, que par la façon de naistre ; & i'estime que cét Ancien n'auoit pas tort de dire, que tout le sang est d'vne couleur : ou que s'il

y a quelque difference, elle ne vient point d'ailleurs que de la maladie, & de la ſanté. Ie veux qu'il y ait en nous de certaines ſemences du Bien, que quelques-vns appellent des demy-vertus: certes, l'experience nous monſtre que cela n'eſt pas moins commun aux perſonnes de baſſe extraction, qu'à celles qui ſont d'vne plus illuſtre naiſſance.

En voicy la raiſon. Pour rendre quelqu'vne plus excellente que les autres, la nature ne nous peut eſtre liberale que de quatre faueurs: nous donnant la Beauté, la Santé, la Force du corps, & la diſpoſition des Organes. Et comment pourroit-on voir ces riches aduantages en des perſonnes effeminées par l'oyſiueté, par la delicateſſe, & par le luxe? Ne flatons point en cecy, ſi les Nobles ont [illegible] e choſe de meilleur, cela vient

plus souuent de leur Education que de leur Naissance. Comme on en voit plusieurs de basse extraction qui ont le cœur genereux, & l'esprit excellent: aussi en voit-on vn grand nombre d'illustre famille, qui neantmoins n'ont ny lumiere, ny courage; & qui mesme sont plus imparfaittes que les moindres de la lie du peuple.

Comme on voit de grands fleuues qui viennent d'vne petite source, l'on voit de grands personnages qui viennent d'vne extraction fort basse. Iphicrate estoit fils d'vn tailleur, Virgile d'vn Potier, & Pythagore d'vn Sculpteur; les Muses estoient pauures, & si elles estoient Nobles: ce n'estoit point par leur naissance, mais par leur science. Voila pour ce qui est des Arts: mais pour ce qui est de la Fortune, ie me con-

tente de nommer vn ſeul Maurius, entre les hommes, lequel eſtant né de peu, s'eſleua neantmoins par ſa vertu iuſques à vn tel poinct de grandeur, qu'il fut ſept fois Conſul, & qu'il conſerua la ville de Rome, contre les plus puiſſans ennemis dont elle ait eſté attaquée. Entre les Dames, i'apporteray ſeulement l'exemple d'Athenais, laquelle n'eſtant fille que d'vn Philoſophe, s'acquit vne telle creance par ſon merite, & par ſa beauté, que Theodoſe l'épouſa, & qu'elle ſe rendit l'vne des plus illuſtres entre toutes les fameuſes Princeſſes du monde.

On voit en elle, que ce n'eſt pas tant de naiſtre grande, comme de la deuenir. Quelle reſverie, de faire eſtat d'vne Nobleſſe, où nous n'a-

uons rien contribué; où les peintures d'vne murailles, & les Epitaphes d'vne sepulture, ont meilleure part que nous? Comme si la vraye Noblesse ne deuoit pas paroistre dauantage dans nos actions, que sur des Blasons ou sur des Medailles. Veritablement, nous deurions plustost regarder à nostre fin qu'à nostre naissance: il n'importe pas beaucoup de qui nous ayons receu la vie, pourueu qu'elle soit bonne; si nostre Berceau n'est illustre, faisons que nostre Tombeau le soit. Cela nous sera bien plus glorieux, parce que ce premier aduantage despend du hazard; & l'autre, de nostre Probité.

Quel plaisir y a-t'il, de voir vne mauuaise semence qui vient dans vn beau champ, ou de voir vne fausse pierrerie enchassée dans de l'or? à

vray dire, comme il n'y a point de gloire à vne femme desbauchée d'estre née d'vne mere Chaste: aussi n'y a-t'il point d'infamie à vne Dame vertueuse, d'estre née de parens vicieux: l'vn redouble la gloire, & l'autre le deshonneur. Que sert-il à Cham d'estre fils de Moé? Ce ne luy est pas vn aduantage, mais vn reproche. Au contraire, qu'importe-t'il à Abraham s'il est né de Tharam; & si celuy qui auoit tant de zele pour le vray Dieu, estoit engendré d'vn Pere qui adoroit les Idoles? il est aussi ridicule de voir quelqu'vn qui se vante d'estre né de parés illustres, quand il n'a rien de leur merite, comme d'entendre vn Nain qui se vante d'estre descendu des Geans, & qui croit que la belle taille de ses ancestres peut excuser l'imperfection de la

ſienne. Qu'y a-t'il de plus honteux, que de vouloir fonder noſtre reputation ſur la vertu des autres?

Et de dire que ce qu'il y a de bon en nos parens, nous eſt communiqué par la naiſſance: il faut aduouër que ſi cela arriue quelquefois, l'on ne voit auſſi que trop ſouuent tout le contraire. Ordinairement le merite de nos Anceſtres ne vient point iuſques à nous; la Vertu en deſcendant de ſa premiere ſource fait au contraire des riuieres, parce que ſi l'origine des fleuues eſt petite, ils ſe groſſiſſent en coulant: au contraire la Vertu eſt grande dans ſon origine, elle ſe diminuë quelquefois à meſure qu'elle s'eſloigne de ſon Principe. De la teſte d'or, on en vient aux pieds de bouë: Et Ariſtoteme ſem-

ble auoir tres-iustement philosophé, quand il dit que les enfans reçoiuent plus de leurs peres, que de leurs ayeuls: & que la Vertu la plus recente est la meilleure & la plus forte.

Et toutesfois il semble à ouyr parler plusieurs de la splendeur de leurs Ancestres, que la Vertu descende infailliblement iusques à eux, comme les Philosophes disent, que le Genre descend dans les Especes, ou vne Espece dans les Indiuidus. Ridicule imagination! Comme si personne ne degeneroit dans vne Race, & cóme si la Vertu ne dépendoit pas dauantage de nostre liberté, que de nostre naissance. D'ailleurs, ce que nous disons pour le progrez de la Noblesse, nous le pouuons dire pour son commencement. Car n'est-il pas vray, que le premier de nostre Race

qui eſt deuenu noble, auoit vn Pere qui ne l'eſtoit point? par quel moyen a-il peu changer le ſang de ſes Ayeuls? comment peut il communiquer d'autres inclinations ou d'autres ſemences à ſes enfans, que celles qu'il a reçeuës de ſes Peres?

Voila comme les Nobles pretendent vn auantage imaginaire pour la vertu; voila comme bien ſouuent c'eſt vn tiltre ſans poſſeſſion, & comme ce n'eſt pas la nature, mais leur vanité qui les éleue au deſſus des autres. Ie dy bien plus, comment eſt-ce que pluſieurs Nobles ne ſeroient pas plus capables du mal que du bien, puis qu'ils ne ſont pas ſi toſt nez, qu'on leur iette ie ne ſçay quel point d'honneur dans l'ame, qui ſert comme de germe, à mille ſortes de ſale-

me Tybere fuyoit l'Empire, i'entends que nous trouuons mauuais comme luy, quand on accepte nostre refus.



DE LA

NOBLESSE DV SANG,

ET

DE CELLE de la Vertu.

IL n'y a point de doute que nous differons bien dauantage par la façon de viure, que par la façon de naistre ; & i'estime que cét Ancien n'auoit pas tort de dire, que tout le sang est d'vne couleur : ou que s'ils

y a quelque difference, elle ne vient point d'ailleurs que de la maladie, & de la santé. Ie veux qu'il y ait en nous de certaines semences du Bien, que quelques-vns appellent des demy-vertus: certes, l'experience nous monstre que cela n'est pas moins commun aux personnes de basse extraction, qu'à celles qui sont d'vne plus illustre naissance.

En voicy la raison. Pour rendre quelqu'vne plus excellente que les autres, la nature ne nous peut estre liberale que de quatre faueurs: nous donnant la Beauté, la Santé, la Force du corps, & la disposition des Organes. Et comment pourroit-on voir ces riches aduantages en des personnes effeminées par l'oysiueté, par la delicatesse, & par le luxe? Ne flattons point en cecy, si les Nobles ont quelque chose de meilleur, cela vient

plus souuent de leur Education que de leur Naissance. Comme on en voit plusieurs de basse extraction qui ont le cœur genereux, & l'esprit excellent: aussi en voit-on vn grand nombre d'illustre famille, qui neantmoins n'ont ny lumiere, ny courage; & qui mesme sont plus imparfaittes que les moindres de la lie du peuple.

Comme on voit de grands fleuues qui viennent d'vne petite source, l'on voit de grands personnages qui viennent d'vne extraction fort basse. Iphicrate estoit fils d'vn tailleur, Virgile d'vn Potier, & Pythagore d'vn Sculpteur; les Muses estoient pauures, & si elles estoient Nobles: ce n'estoit point par leur naissance, mais par leur science. Voila pour ce qui est des Arts: mais pour ce qui est de la Fortune, ie me con-

tente de nommer vn ſeul Maurius, entre les hommes, lequel eſtant né de peu, s'eſleua neantmoins par ſa vertu iuſques à vn tel poinct de grandeur, qu'il fut ſept fois Conſul, & qu'il conſerua la ville de Rome, contre les plus puiſſans ennemis dont elle ait eſté attaquée. Entre les Dames, i'apporteray ſeulement l'exemple d'Athenais, laquelle n'eſtant fille que d'vn Philoſophe, s'acquit vne telle creance par ſon merite, & par ſa beauté, que Theodoſe l'épouſa, & qu'elle ſe rendit l'vne des plus illuſtres entre toutes les fameuſes Princeſſes du monde.

On voit en elle, que ce n'eſt pas tant de naiſtre grande, comme de la deuenir. Quelle reſverie, de faire eſtat d'vne Nobleſſe, où nous n'a-

uons rien contribué; où les peintures d'vne murailles, & les Epitaphes d'vne ſepulture, ont meilleure part que nous ? Comme ſi la vraye Nobleſſe ne deuoit pas paroiſtre dauantage dans nos actions, que ſur des Blaſons ou ſur des Medailles. Veritablement, nous deurions pluſtoſt regarder à noſtre fin qu'à noſtre naiſſance: il n'importe pas beaucoup de qui nous ayons receu la vie, pourueu qu'elle ſoit bonne; ſi noſtre Berceau n'eſt illuſtre, faiſons que noſtre Tombeau le ſoit. Cela nous ſera bien plus glorieux, parce que ce premier aduantage deſpend du hazard; & l'autre, de noſtre Probité.

Quel plaiſir y a-t'il, de voir vne mauuaiſe ſemence qui vient dans vn beau champ, ou de voir vne fauſſe pierrerie enchaſſée dans de l'or ? à

vray dire, comme il n'y a point de gloire à vne femme desbauchée d'estre née d'vne mere Chaste: aussi n'y a-t'il point d'infamie à vne Dame vertueuse, d'estre née de parens vicieux: l'vn redouble la gloire, & l'autre le deshonneur. Que sert-il à Cham d'estre fils de Moé? Ce ne luy est pas vn aduantage, mais vn reproche. Au contraire, qu'importe-t'il à Abraham s'il est né de Tharam; & si celuy qui auoit tant de zele pour le vray Dieu, estoit engendré d'vn Pere qui adoroit les Idoles? il est aussi ridicule de voir quelqu'vn qui se vante d'estre né de parés illustres, quand il n'a rien de leur merite, comme d'entendre vn Nain qui se vante d'estre descendu des Geans, & qui croit que la belle taille de ses ancestres peut excuser l'imperfection de la

ſienne. Qu'y a-t'il de plus honteux, que de vouloir fonder noſtre reputation ſur la vertu des autres?

Et de dire quece qu'il y a debon en nos parens,nous eſt communiqué par la naiſſance: il faut aduouër que ſi cela arriue quelquefois, l'on ne voit auſſi que trop ſouuent tout le contraire. Ordinairement le merite de nos Anceſtres ne vient point iuſques à nous; la Vertu en deſcendant de ſa premiere ſource fait au contraire des riuieres, parce que ſi l'origine des fleuues eſt petite, ils ſe groſſiſſent en coulant: au contraire la Vertu eſt grande dans ſon origine, elle ſe diminuë quelquefois à meſure qu'elle s'eſloigne de ſon Principe. De la teſte d'or, on en vient aux pieds de bouë: Et Ariſtoteme ſem-

ble auoir tres-iustement philosophé, quand il dit que les enfans reçoiuent plus de leurs peres, que de leurs ayeuls: & que la Vertu la plus recente est la meilleure & la plus forte.

Et toutesfois il semble à ouyr parler plusieurs de la splendeur de leurs Ancestres, que la Vertu descende infailliblement iusques à eux, comme les Philosophes disent, que le Genre descend dans les Especes, ou vne Espece dans les Indiuidus. Ridicule imagination! Comme si personne ne degeneroit dans vne Race, & cóme si la Vertu ne dépendoit pas dauantage de nostre liberté, que de nostre naissance. D'ailleurs, ce que nous disons pour le progrez de la Noblesse, nous le pouuons dire pour son commencement. Car n'est-il pas vray, que le premier de nostre Race

qui est deuenu noble, auoit vn Pere qui ne l'estoit point? par quel moyen a-il peu changer le sang de ses Ayeuls? comment peut-il communiquer d'autres inclinations ou d'autres semences à ses enfans, que celles qu'il a reçeuës de ses Peres?

Voila comme les Nobles pretendent vn auantage imaginaire pour la vertu; voila comme bien souuent c'est vn tiltre sans possession, & comme ce n'est pas la nature, mais leur vanité qui les éleue au dessus des autres. Ie dy bien plus, comment est-ce que plusieurs Nobles ne seroient pas plus capables du mal que du bien, puis qu'ils ne sont pas si tost nez, qu'on leur iette ie ne sçay quel point d'honneur dans l'ame, qui sert comme de germe, à mille sortes de sale-

tez, & d'insolences? tellement qu'à bien examiner la vie de plusieurs, il semble que d'estre noble, ce n'est autre chose que de pouuoir estre ignorant auec moins de honte, & vicieux auec plus de hardiesse, & d'impunité.

Toutefois il faut parler autrement de cecy, si la Noblesse du Sang cause quelque mal, ce n'est pas qu'elle soit mauuaise, mais c'est qu'on en abuse: la Noblesse est vn caractere fort aduantageux, elle nous porte si puissamment au bien, qu'elle semble quasi comme vne vertu naturelle. Et comment est-ce que celle qui sont d'vne naissance illustre ne seroient pas plus capables de la Vertu, puis qu'elles ont l'inclination naturelle, l'Educuation de leurs Parens, & l'exemple de leurs ancestres?

L'experience nous monstre assez, que les personnes Nobles sont plus genereuses dans les dangers, plus ciuilles dans la Conuersation, & plus adroittes en tout ce qu'elles entreprennent: iusques-là mesme que le visage de plusieurs, tesmoigne qu'il y a quelque chose d'extraordinaire dans leur esprit.

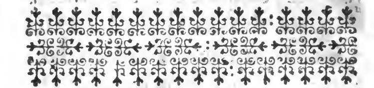
Mais pour toucher ce qu'il y a de plus vtile, celles qui ont vne bonne naissance, doiuent s'efforcer de ioindre la Noblesse de la vertu à celle du Sang. Comme le merite peut rendre illustres celles qui sont de basse extraction : le vice peut rendre infames, celles qui sont de meilleure race. Le conseil que donne Sainct Hierosme à Celantia, peut seruir à toutes celles de ce sexe; Nous deuons, dit-il, faire

estat d'vne Noblesse qui plaist à Dieu, qui despend de nous, & qui est inseparable de la vertu. Il y a de trois sortes de Noblesse: la Diuine, la Mondaine, & la Morale. La Diuine, regarde l'origine de l'ame, qui vient du Ciel; la Mondaine, regarde le sang & la Genealogie d'vne suitte d'Ancestres: la Morale, regarde seulement la vertu, que nous deuons auoir pour estre estimez. La Diuine dépend de la puissance de Dieu; la Mondaine, du bon-heur de nostre naissance; la Morale, de la liberté de nostre esprit. Si nous pensions bien à l'importance de la premiere, nous ferions moins d'estat de la seconde, & nous nous rendrions plus capables de la troisiesme.

Apres tout, puis que nos Anciens portoient des Lunes à leurs foulliers pour tesmoigner leurs Noblesse : il me semble que si l'on considere le lieu où ils en mettent la marque, l'on iugera de l'estime qu'ils en faisoient. Mais affin d'acheuer par le plus puissant exemple qu'on se puisse imaginer sur cette matiere, ie n'en veux point donner d'autre, que celuy de cette Dame, que le sainct Esprit mesme a voulu dépeindre dans la Saincte Escriture. Elle estoit enuironnée du Soleil, & couronnée d'Estoilles, mais elle marchoit sur la Lune. Pour imiter celle-là, elles deuroient mespriser ce que plusieurs adorent, elles deuroient mettre sous leurs pieds ce que plusieurs de leur sexe ne mettent que trop auant dans leur teste,

Elles deuroient chercher toute la ſplendeur de leur Nobleſſe, à eſtre eſclairées de la grace de Dieu, & couronnées de vertus.





DE

L'AMBITION

COMPARÉE à l'Amour.

COmme la Raison semble mere de l'Amour, l'Ambition semble aussi quelquefois mere de la Vertu. Si l'Ambition est vne mauuaise cause, qui peut auoir de bons effects: l'Amour est souuent vn mauuais effect, qui vient d'vne bonne cause. Ces deux passions ont vne belle apparence, mais vn dangereux

progrez, & quaſi touſiours vne fin tragique. Elle ſont du mal diuerſement, ou par l'vnion, ou par la diuiſion ; en ce que l'vne nous attache quelquefois à ce qui eſt digne de haine, & que l'autre nous ſepare de ce qui eſt digne de reſpect ; ſi pour aymer nous offençons la Raiſon, nous alliant à ce qui en eſt indigne : pour regner, nous violons les loix meſme de la nature, renonçant à ce qu'il y a de plus proche, & mépriſant ce qu'il y a de plus ſainct.

Certes, l'amour, & l'ambition portent les Dames aſſez ſouuent à de grandes extremitez : ſi elles ſe pouuoient bien deffendre de la tyrannie de ces deux Paſſions, ſans doute qu'elles auroient trouué le moyen de viure auec moins d'inquietude, & plus de repos. Les Ambitieux, & les Amoureux

moureux n'ont iamais l'esprit tranquille: ces deux tyrans de la vie; l'amour la commence, & l'ambition l'acheue: L'vne n'est iamais sans desirs, ny l'autre sans esperance. Pour nous abuser entierement, elles nous monstrent sans cesse de nouuelles apparences de Grandeur ou de Volupté: & affin de nous tenir eternellement en haleine, elles nous promettent beaucoup plus qu'elles ne nous donnent: Il faut maintenant examiner, laquelle fait plus de mal aux Dames.

Il semble d'abord que l'Ambition ait plus de prise sur leur esprit que l'Amour, parce que le desir de s'esleuer leur est plus naturel, que celuy de se sousmettre; l'Ambition nous promet des Trosnes de grandeur, l'Amour ne monstre qu'vn

ioug d'esclauage : l'vne fait voir des Sceptres, & l'autre des Chaisnes: l'Amour demande nostre liberté, l'ambition nous promet celle des autres. Mais ie veux que l'Amour soit puissant, & qu'il porte quelquefois l'esprit des Dames à de grandes extremitez : certes, à bien examiner toutes choses, il semble que tout ce que l'Amour a de force, il l'emprunte de l'ambition. C'est elle qui luy allume son flambeau : c'est elle qui le rend sensible, c'est elle qui l'anime aux plus grands desseins, & aux plus genereuses entreprises. Qui auroit osté l'ambition à l'amour, on luy auroit coupé les aisles. Il semble que ces deux passions ayent besoin l'vne de l'autre pour s'entretenir : l'amour addoucit l'ambition, & l'ambition anime l'a-

mour: sans l'amour l'ambition n'auroit point de douceur, ny de repos, sans l'ambition l'amour n'auroit point de vigueur, ny de courage.

Et en effect, ne semble-t'il pas que si l'amour estoit exempt d'ambition; il le seroit aussi de Ialousie? c'est vne mesme ambition qui fait, que comme nous ne voulons point de compagnons pour regner, nous n'en voulons point pour aymer. Ie dy bien plus, l'ambition redouble l'amour, à mesure qu'elle trouue plus de difficulté dans quelque dessein. Caton ne s'aduise d'aymer sa femme qu'apres qu'il l'a repudiée: il l'estime plus comme Amy, que comme Mary. Messaline auoit despit, de ce que Clodius n'estoit point jaloux d'elle: elle vouloit luy donner

de la crainte, pour luy donner de l'amour : elle aymoit mieux qu'il fist estat de sa Beauté, que de sa Fidelité. On en trouue quelquefois comme elle, qui mesprisent le plaisir, dont elles iouïssent trop facilement. Si on ne se picque point d'honneur, il y a bien tost du dégoust, & de l'inconstance. C'est vne vanité assez ordinaire à l'Amour, de souhaitter que plusieurs recherchent, ce qu'il veut posseder tout seul. Examinons plus clairement cecy. La Ialousie ne vient donc pas moins de l'ambition, que de l'amour : Si l'vn en est le Pere, l'autre en est la Mere. L'amour aspire à la Monarchie, aussi bien que l'ambition : l'Enuie est pour la fortune, la ialousie pour l'affection; si elles les different en leurs effects, elles ne different point pour leur na-

ture, & pour leur origine. L'vne craint qu'on ne diminuë le nombre de ses subiets, l'autre craint qu'on ne l'augmente. Et à vray dire, il semble que ce soit vne mesme passion, qui a de diuers obiets ; la ialousie regarde la volupté, l'enuie regarde la gloire. Et qu'importe-t'il de dire que l'enuie est vne ialousie dans la fortune, ou que la ialousie est vne enuie dans l'amour ? Disons encor cecy en moins de mots : l'enuie est vne ambition, qui ne peut souffrir de compagnons en regnant : La ialousie est vne ambition, qui n'en peut souffrir eu aymant. C'est assez qu'on apprenne d'icy, que c'est l'ambition qui rend l'amour sensible, ialoux, agissant, & courageux : c'est assez de monstrer, que ceux qui prouuent la puissance de l'amour, prouuent en

mesme temps celle de l'ambition, puisque c'est elle qui l'encourage à surmonter les difficultez, & à se venger des iniures.

Passons outre, & apportons encor vne raison plus forte, pour faire voir que l'ambition est plus malaisée à guerir que l'amour. Comme donc ceste passion est plus pure, aussi a t'elle plus de force & plus de durée. Elle n'est pas attachée à la nature, elle ne dépend pas de la vigueur du temperamment, elle est plus spirituelle que l'Amour. Aussi ce n'est pas assez pour la guerir, ou pour la diminuer, d'vne seignée ou d'vne maladie: comme elle est plus attachée à l'ame, il semble qu'elle emprunte quelque chose de son immortalité: elle est quelquefois plus forte, alors que les sens sont plus foibles. A vray dire,

l'ambition semble la passion des Anges, l'amour celle des hommes: l'amour ne semble que la maladie du corps, & l'ambition celle de l'esprit.

C'est pour cette raison qu'on a tant de peine à y apporter du remede, & que celles qui en sont infectées, ne dépouïllent cette chemise qu'en mourant: c'est pour cela qu'on peut encor plustost esperer la fin de l'amour que de l'ambition, parce que l'amour peut rencontrer quelque satisfaction, l'ambition n'en a iamais. L'Amour peut mourir de satieté, l'ambition meurt tousiours de faim: les desirs surpassent tousiours sa possession. La premiere se peut contenter d'vn obiect, l'autre ne l'est pas de tout le monde. En fin l'amour se repose quelquefois, mais l'ambition trauaille sans cesse. La

ioüyssance irrite cette passion: quand elle pense toucher son object, il se desrobe. Elle ne se desaltere non plus que Tantale, elle ne peut gouster de ce qu'elle amasse, parce que le desir d'vne gloire aduenir, l'empesche de s'arrester à celle qui est presente.

Voila comme l'ambition est plus puissante, parce qu'elle est plus spirituelle: & voila comme on a bien plus de peine à s'en deffendre que de l'amour, à cause qu'elle est plus subtile. Mais ie veux qu'on s'en puisse guerir: certes, on ne le veut point. C'est vne passion qui nous plaist, sa tyrannie nous est agreable, & il y en a bien plus qui se plaignent d'estre amoureux que d'estre ambitieux. Ie pense que voicy vne des principales raisons de cela: c'est que la

volupté a tousiours ie ne sçay quoy de plus honteux que la gloire: l'ambition cherche les Theatres, & l'amour les Tenebres: la volupté se cache, & la gloire se monstre. Celle-cy cherche des tesmoins, & celle-là les fuit. Apres cela, il ne faut point s'estonner si ceste passion a tant de pouuoir sur l'esprit de plusieurs femmes, & si elles dissimulent mieux leurs Desseins quand elles ont de la vanité, que elles ont quelque a affection. Comme la pudeur semble inseparable de leur sexe, il n'y a point de pechez qu'elles fuyent dauantage, que ceux qui leur causent plus de honte: c'est peut-estre pour ceste raison, qu'elles se deffendent moins de l'ambition que de l'amour.

Mais tout cela n'est encor rien:

estat d'vne Noblesse qui plaist à Dieu, qui despend de nous, & qui est inseparable de la vertu. Il y a de trois sortes de Noblesse : la Diuine, la Mondaine, & la Morale. La Diuine, regarde l'origine de l'ame, qui vient du Ciel ; la Mondaine, regarde le sang & la Genealogie d'vne suitte d'Ancestres : la Morale, regarde seulement la vertu, que nous deuons auoir pour estre estimez. La Diuine dépend de la puissance de Dieu ; la Mondaine, du bon-heur de nostre naissance ; la Morale, de la liberté de nostre esprit. Si nous pensions bien à l'importance de la premiere, nous ferions moins d'estat de la seconde, & nous nous rendrions plus capables de la troisiesme.

Apres tout, puis que nos Anciens portoient des Lunes à leurs foulliers pour tesmoigner leurs Noblesse : il me semble que si l'on considere le lieu où ils en mettent la marque, l'on iugera de l'estime qu'ils en faisoient. Mais affin d'acheuer par le plus puissant exemple qu'on se puisse imaginer sur cette matiere, ie n'en veux point donner d'autre, que celuy de cette Dame, que le sainct Esprit mesme a voulu dépeindre dans la Saincte Escriture. Elle estoit enuironnée du Soleil, & couronnée d'Estoilles, mais elle marchoit sur la Lune. Pour imiter celle-là, elles deuroient mespriser ce que plusieurs adorent, elles deuroient mettre sous leurs pieds ce que plusieurs de leur sexe ne mettent que trop auant dans leur teste.

Elles deuroient chercher toute la ſplendeur de leur Nobleſſe, à eſtre eſclairées de la grace de Dieu, & couronnées de vertus.



DE

L'AMBITION

COMPARÉE

à l'Amour.

COmme la Raiſon ſemble mere de l'Amour, l'Ambition ſemble auſſi quelquefois mere de la Vertu. Si l'Ambition eſt vne mauuaiſe cauſe, qui peut auoir de bons effects : l'Amour eſt ſouuent vn mauuais effect, qui vient d'vne bonne cauſe. Ces deux paſſions ont vne belle apparence, mais vn dangereux

progrez, & quasi tousiours vne fin tragique. Elle sont du mal diuersement, ou par l'vnion, ou par la diuision; en ce que l'vne nous attache quelquefois à ce qui est digne de haine, & que l'autre nous separe de ce qui est digne de respect; si pour aymer nous offençons la Raison, nous alliant à ce qui en est indigne: pour regner, nous violons les loix mesme de la nature, renonçant à ce qu'il y a de plus proche, & méprisant ce qu'il y a de plus sainct.

Certes, l'amour, & l'ambition portent les Dames assez souuent à de grandes extremitez: si elles se pouuoient bien deffendre de la tyrannie de ces deux Passions, sans doute qu'elles auroient trouué le moyen de viure auec moins d'inquietude, & plus de repos. Les Ambitieux, & les A-

mourcux n'ont iamais l'esprit tranquille : ces deux tyrans de la vie ; l'amour la commence, & l'ambition l'acheue : L'vne n'est iamais sans desirs, ny l'autre sans esperance. Pour nous abuser entierement, elles nous monstrent sans cesse de nouuelles apparences de Grandeur ou de Volupté : & affin de nous tenir eternellement en haleine, elles nous promettent beaucoup plus qu'elles ne nous donnent. Il faut maintenant examiner, laquelle fait plus de mal aux Dames.

Il semble d'abord que l'Ambition ait plus de prise sur leur esprit que l'Amour, parce que le desir de s'esleuer leur est plus naturel, que celuy de se sousmettre ; l'Ambition nous promet des Trosnes de grandeur, l'Amour ne monstre qu'vn

ioug d'esclauage : l'vne fait voir des Sceptres, & l'autre des Chaisnes: l'Amour demande nostre liberté, l'ambition nous promet celle des autres. Mais ie veux que l'Amour soit puissant, & qu'il porte quelquefois l'esprit des Dames à de grandes extremitez : certes, à bien examiner toutes choses, il semble que tout ce que l'Amour a de force, il l'emprunte de l'ambition. C'est elle qui luy allume son flambeau : c'est elle qui le rend sensible, c'est elle qui l'anime aux plus grands desseins, & aux plus genereuses entreprises. Qui auroit osté l'ambition à l'amour, on luy auroit coupé les aisles. Il semble que ces deux passions ayent besoin l'vne de l'autre pour s'entretenir : l'amour addoucit l'ambition, & l'ambition anime l'a-

mour: ſans l'amour l'ambition n'auroit point de douceur, ny de repos, ſans l'ambition l'amour n'auroit point de vigueur, ny de courage.

Et en effect, ne ſemble-t'il pas que ſi l'amour eſtoit exempt d'ambition; il le ſeroit auſſi de Ialouſie: c'eſt vne meſme ambition qui fait, que comme nous ne voulons point de compagnons pour regner, nous n'en voulons point pour aymer. Ie dy bien plus, l'ambition redouble l'amour, à meſure qu'elle trouue plus de difficulté dans quelque deſſein. Caton ne s'aduiſe d'aymer ſa femme qu'apres qu'il l'a repudiée: il l'eſtime plus comme Amy, que comme Mary. Meſſaline auoit deſpit, de ce que Clodius n'eſtoit point jaloux d'elle: elle vouloit luy donner

de la crainte, pour luy donner de l'amour: elle aymoit mieux qu'il fist estat de sa Beauté, que de sa Fidelité. On en trouue quelquefois comme elle, qui mesprisent le plaisir, dont elles iouïssent trop facilement. Si on ne se picque point d'honneur, il y a bien tost du dégoust, & de l'inconstance. C'est vne vanité assez ordinaire à l'Amour, de souhaitter que plusieurs recherchent, ce qu'il veut posseder tout seul. Examinons plus clairement cecy. La Ialousie ne vient donc pas moins de l'ambition, que de l'amour: Si l'vn en est le Pere, l'autre en est la Mere. L'amour aspire à la Monarchie; aussi bien que l'ambition: l'Enuie est pour la fortune, la ialousie pour l'affection; si elles les different en leurs effects, elles ne different point pour leur na-

ture, & pour leur origine. L'vne craint qu'on ne diminuë le nombre de ses subiets, l'autre craint qu'on ne l'augmente. Et à vray dire, il semble que ce soit vne mesme passion, qui a de diuers obiets ; la ialousie regarde la volupté, l'enuie regarde la gloire. Et qu'importe-t'il de dire que l'enuie est vne ialousie dans la fortune, ou que la ialousie est vne enuie dans l'amour ? Disons encor cecy en moins de mots : l'enuie est vne ambition, qui ne peut souffrir de compagnons en regnant : La ialousie est vne ambition, qui n'en peut souffrir eu aymant. C'est assez qu'on apprenne d'icy, que c'est l'ambition qui rend l'amour sensible, ialoux, agissant, & courageux : c'est assez de monstrer, que ceux qui prouuent la puissance de l'amour, prouuent en

mesme temps celle de l'ambition, puisque c'est elle qui l'encourage à surmonter les difficultez, & à se venger des iniures.

Passons outre, & apportons encor vne raison plus forte, pour faire voir que l'ambition est plus malaisée à guerir que l'amour. Comme donc ceste passion est plus pure, aussi a t'elle plus de force & plus de durée. Elle n'est pas attachée à la nature, elle ne dépend pas de la vigueur du temperamment, elle est plus spirituelle que l'Amour. Aussi ce n'est pas assez pour la guerir, ou pour la diminuer, d'vne seignée ou d'vne maladie: comme elle est plus attachée à l'ame, il semble qu'elle emprunte quelque chose de son immortalité: elle est quelquefois plus forte, alors que les sens sont plus foibles. A vray dire,

l'ambition semble la passion des Anges, l'amour celle des hommes: l'amour ne semble que la maladie du corps, & l'ambition celle de l'esprit.

C'est pour cette raison qu'on a tant de peine à y apporter du remede, & que celles qui en sont infectées, ne dépouïllent cette chemise qu'en mourant: c'est pour cela qu'on peut encor plustost esperer la fin de l'amour que de l'ambition, parce que l'amour peut rencontrer quelque satisfaction, l'ambition n'en a iamais. L'Amour peut mourir de satieté, l'ambition meurt tousiours de faim: les desirs surpassent tousiours sa possession. La premiere se peut contenter d'vn obiect, l'autre ne l'est pas de tout le monde. En fin l'amour se repose quelquefois, mais l'ambition trauaille sans cesse. La

volupté a tousiours ie ne sçay quoy de plus honteux que la gloire : l'ambition cherche les Theatres, & l'amour les Tenebres : la volupté se cache, & la gloire se monstre. Celle-cy cherche des tesmoins, & celle-là les fuit. Apres cela, il ne faut point s'estonner si ceste passion a tant de pouuoir sur l'esprit de plusieurs femmes, & si elles dissimulent mieux leurs Desseins quand elles ont de la vanité, que elles ont quelque affection. Comme la pudeur semble inseparable de leur sexe, il n'y a point de pechez qu'elles fuyent dauantage, que ceux qui leur causent plus de honte : c'est peut-estre pour ceste raison, qu'elles se deffendent moins de l'ambition que de l'amour.

Mais tout cela n'est encor rien :

pour bien recognoistre iusques à quelles extremitez l'ambition les porte, il en faut donner quelques exemples, apres en auoir monstré les raisons. Que cét endroit est important! certes, il est vray qu'il n'y a point de desseins si noirs, que l'ambition ne face conceuoir; il n'y a point de si sacrilege attentat qu'elle n'inspire: il n'y a rien de si saint qu'elle ne profane. Quel crime se peut-on imaginer, dont vne femme ambitieuse ne soit point capable? Elle est aueugle, elle est inconstante, elle est perfide, elle est cruelle: elle employe le poison, le fer, & mesme la magie.

Medée fist beaucoup pour l'amour, mais elle fist encore plus pour l'ambition: L'Amour l'obligea de quitter tout, affin de suiure Iason, mais

l'ambition luy fist abandonner Iason mesme pour se venger: l'amour rendit Medée aueugle, l'ambition la rendit Magicienne. L'amour n'est porté de soy-mesme qu'à la douceur, c'est l'ambition qui le rend furieux, & qui luy fait executer tant de funestes entreprises. Sans elle l'amour seroit vne mer tousiours calme, & sans tempeste; c'est cette passion qui l'agite, qui la trouble, & qui y excite les orages.

Il n'y a rien qui porte tant plusieurs femmes à la cruauté, que l'ambition; depuis qu'elles se croyent offensées, il ne faut point en esperer de pardon. Quoy qu'Orphée charmant les bois, & les rochers, il ne peut addoucir des femmes que l'ambition rendoit furieuses; & ce Musicien

qui auoit fléchy les Enfers, mesmes par la douceur de son chant, fut déchiré par les mains des Bacchantes. Depuis que cette passion les anime, il n'y a rien de si parfaict, ny de si iuste, dont elles n'entreprennent la ruyne. Les Monstres, dit vn grand Autheur, conseruent les Prophetes, & les femmes animées d'ambition, & de vengeance les font mourir: Vne Baleine conserue Ionas, & Iesabel persecute Helie: Daniel est en asseurance auec des Lyons, & sainct Iean Baptiste est condamné à la poursuitte d'vne Courtisane ambitieuse.

Tout cela n'est encore rien, l'ambition passe bien dans de plus grandes extremitez, elle ne verse pas seulement le sang des autres, mais le sien propre. Nous voyons

dans l'Histoire saincte, qu'Athalia tuë ses enfans ; afin de regner ; & dans l'Histoire prophane, nous lisons qu'Agrippine souffre que ses enfans la tuënt, pourueu qu'ils regnent. Voila comme l'ambition a vn pouuoir estrange sur l'esprit de plusieurs femmes. Il n'y a rien qu'elle ne fasse, & qu'elle n'entreprenne ; ou elle fait du mal : ou elle l'endure : ou elle est martyre ; ou elle est meurtriere : elle est esgallement malicieuse, & mal-heureuse. Apres cela, il faut aduouër qu'on n'a pas tort de dire, que l'ambition corrompt tout, & qu'il n'y a rien qui soit inuiolable à ce Monstre.

Tournons la medaille, & apres auoir veu ce que peut l'ambition sur l'esprit de plusieurs Dames, examinons maintenant ce qu'y peut l'a-

mour. Veritablement ie veux qu'on ait raison de dire, que s'il faut violer les Loix, c'est pour regner : On en auroit encore dauantage, d'aduouër, que s'il les faut violer, c'est pour aimer : l'amour est tout au moins aussi hardy que l'ambition, & ie pense qu'il n'est pas plus iuste qu'elle. Scylla trahit ses parens, & son pays pour l'amour de Minos : Ariane en fit autant pour Thesée : on dit mesme que Psyché descendit dans les Enfers, & que pour retrouuer ce qu'elle auoit perdu, son amour fut victorieux de trois Deesses. Biblie ayme son frere, & Myrra son Pere. On trouueroit pour cecy plus d'histoires que de fables; l'experience ne montre que trop, iusques où l'amour peut faire du bien ou du mal, selon qu'il est sainct ou profane.

Qu'eſt-ce qu'il n'a point fait, ou n'a point entrepris ? Il n'y a rien de ſi difficile qu'il ne ſurmonte : il a pour cela de l'addreſſe, & du courage. Ie paſſe encor outre, il n'y a rien de ſi ſacré, qu'il ne taſche de corrompre: il n'y a point de crime qu'il ne conſeille : & pour faire parler icy vne perſonne qui en auoit aſſez d'experience, la Samaritaine n'auoit elle pas raiſon de crier publiquement, que celuy qui l'auoit repriſe de cette paſſion, luy auoit tout dit ? dire l'amour prophane, c'eſt dire tout ; c'eſt faire vn racourcy de toutes ſortes de malice.

Quoy qu'on die de l'ambition, l'amour eſt encor plus puiſſant, il eſt entre les paſſions ce qu'eſt le premier mobile entre les Cieux, il donne le mouuement à toutes les au-

tres. Il semble mesme qu'à bien Philosopher, toutes les passions ne sont qu'vn effect de l'amour : c'est luy qui craint, qui espere, qui desire, qui rit dans la ioye, qui pleure dans la tristesse, qui languit dans le desespoir ; c'est pour cela qu'il a vn grand pouuoir sur nostre esprit, & que c'est vne maladie qui est la cause & la source de toutes les autres.

L'ame dépend de l'amour, l'amour de l'objet, & l'objet de nostre election: mais comme nous sommes entierement libres, auant que l'amour nous possede : apres que nous l'auons receu, nous sommes entierement esclaues. L'Amour despend de nostre liberté, au commencement : mais apres nostre choix, nous dépendons tout à fait de sa tyrannie. Tout le mal qu'il y a en cecy, c'est que son

Empi-

Empire ſemble doux, & qu'il nous enchante ſi bien, que nous auons de la peine à nous plaindre du mal qu'il nous fait. C'eſt pour cette raiſon qu'il doit encor poſſeder plus abſolument noſtre eſprit que l'ambition, puiſque ſi nous auons vne inclination naturelle à nous eſleuer, nonobſtant tout cela l'amour nous abbaiſſe: Et il faut bien iuger qu'il a plus de pouuoir en nous faiſant aimer des chaines que l'ambition n'en a en nous faiſant rechercher des Sceptres.

Il faut bien que l'amour ait beaucoup de force ſur nous, puis qu'il change le deſir de commander en celuy d'obeïr. L'ambition cede à l'amour, & il s'eſt trouué des Princes qui ont mieux aimé ſeruir vne Beauté, que de commander à des

Prouinces & à des Royaumes. Si l'ambition fait que Phaeton monte de la terre au ciel ; l'amour fait qu'Apollon descéde du ciel en terre: & si les Poëtes feignent que l'ambition a fait esleuer les hommes mesme au dessus de leurs forces, ils feignent aussi que l'amour fait abbaisser les Dieux mesmes au dessous de leur qualité.

N'est-ce pas vn aussi grand miracle de voir abaisser la Grandeur, cóme de voir la bassesse s'esleuer ? C'est en quoy l'amour ne séble pas moins iuste que puissant, c'est en quoy son Empire est bien plus supportable que celuy de l'ambition, parce que si l'amour veut regner, il veut aussi obeïr; s'il demande de la soumission, il en veut rendre ; l'amour est empire mutuel, de personnes qui s'entre-commandent & s'entreseruent.

Et de dire que l'ambition doit estre plus forte, parce qu'elle est plus pure, & qu'elle est plus attachée à l'esprit, comme l'amour l'est dauantage à la volonté & aux sens : cette raison me semble aussi foible, que plusieurs l'estiment puissante. C'est proprement monstrer, que comme la volonté est la maistresse des facultés, l'amour qui en depend, est la Reine des passions. Cela est aisé à prouuer. Nous sommes maistres d'vn obiet par la connoissance : mais par l'amour, nous en sommes esclaues. L'esprit attire à soy ce qu'il connoit, la volonté se transporte dás ce qu'elle ayme : Tellement, que si l'obiet entre dans l'esprit pour estre connu, la volõté va dás le sien pour l'aimer. Et cela estant, ne voit-on pas clairemét, qu'il est plus malaisé de nous

faire ſortir hors de nous meſmes, pour aimer quelque obiet, que de le faire entrer dans nous meſmes, pour le connoiſtre: Que l'objet de l'ambition ne peut pas faire tant de mal comme celuy de l'amour, puiſque l'ambition eſt maiſtreſſe de ce qu'elle poſſede, & la volonté captiue de ce qu'elle aime.

Il faut encor voir cecy plus clairement. Puiſque l'ambition n'eſt attachée qu'à l'eſprit, il me ſemble qu'on peut aſſez facilement iuger de là, combien elle eſt plus foible que l'amour: Parce qu'elle n'infecte que l'eſprit; là où l'amour attaque l'eſprit & les ſens: l'amour eſt ſouuent victorieux des deux parties, l'ambition ne l'eſt que d'vne. Comme il eſt plus aiſé de ſe deffendre d'vne opinion que d'vne fiévre, il eſt

plus facile de guerir l'ambition que l'amour : pour resister à l'ambition nous n'auons qu'vn ennemy à vaincre, pour resister à l'amour nous en auons deux à surmonter. Il ne faut donc pas dire que l'amour est plus foible, à cause qu'il dépend du corps, & que comme il est plus materiel, il est plus capable de diminution & de remede : pour estre dans les veines, en est-il moins dans l'ame? au contraire, c'est ce qui le rend plus puissant, les Sens estant gagnez par cette passion, ils representent tousjours à la raison l'image des objets qui leur plaisent.

D'ailleurs à bien iuger de ces deux passions, l'ambition n'est pas plus spirituelle, mais plus imaginaire. L'amour peut s'esloigner de la matiere aussi bien que l'ambition ; c'est

l'esprit qui ayme la beauté, aussi bien que c'est luy qui desire l'empire, & si les sens prennent part quelquesfois à ses desseins, ce sont des seruiteurs infames qui acceptent ce que leur maistre refuse. Comme entre les elemens il n'y en a point de plus pur que le feu, entre les passions il n'y en a point de plus pure que l'amour: c'est la plus subtile, comme la plus forte. Ie ne parle point de ce qu'elle est dans l'abus des hommes, mais de ce qu'elle est dans sa nature. Il n'y a donc point de doute que l'amour est tres-puissant l'esprit de plusieurs, & qu'il est fort important de sçauoir les moyens de s'en deffendre, quand il est contraire à la raison.

Enfin pour en venir aux remedes, apres auoir fait quelque description de la maladie, quoy que ie ne

vueille pas me declarer Medecin, d'vn mal que tant de personnes ont estimé incurable : certes, il me semble qu'il n'y a rien de meilleur, que de faire par prudence, ce que Psyché fit par hazard; i'entens d'allumer la lampe, afin de reconnoistre clairement ce qu'il y a de honteux & de ridicule en cette passion. Il est vray que c'est la raison qui le fait naistre, mais c'est elle aussi qui le fait mourir: Elle en est la mere & la meurtriere: elle luy fait son Berceau & son tombeau. L'amour naist dans la lumiere, mais il ne vit que dás les tenebres: depuis que la Raison l'a engendré par le moyen de la connoissance, il luy donne du pied & la mesprise.

Qui pourroit bien regarder la fin de l'amour, on en craindroit dauantage le commencement : & on

s'embarqueroit plus rarement sur cette mer, si on pouuoit bien considerer combien il y a d'escueils & de naufrages. La sortie de ce labyrinthe est aussi mal-aisee, que l'entrée en est facile. Tellemét qu'il n'y a point de meilleur remede pour guerir cette passion, que d'en remarquer les deffauts & les malheurs. Puis que l'amour profane, au sentiment de sainct Hierosme, n'est autre chose qu'vn oubly de la raison; & qu'en effet il n'y a point de plus salutaire contrepoison à l'amour, que la sagesse : Employons pour nous en deffendre, tout ce que nous auons de connoissance & de lumiere à considerer combien il cause de soins & d'inquietudes, combien il effemine les cœurs, combien de tourmens il fait souffrir, & combien

de maux il fait entreprendre.

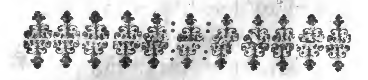
Crates disoit aux Amoureux, que si la faim & le temps ne pouuoient vaincre leur passion, qu'il n'y auoit point de meilleur remede que la mort. En cela, il ne me semble ny Medecin ny Philosophe: c'est vn estrange conseil, que celuy de se tuer pour se guerir. Ce n'est pas le sentiment d'vn sage, mais d'vn desesperé. Pour bannir l'Amour, il ne faut pas nous oster la vie, mais seulement l'erreur. Et veritablement, c'est vn des plus puissans remedes que celuy-cy, & c'est en quoy les maladies de l'ame sont tout à fait differentes de celles du corps. Il faut quelquefois guerir les maladies du corps par le diuertissement; & au contraire, celles de l'ame par l'attention. On dit à ceux

qui souffrent quelque douleur, n'y pensez point; il faut dire à ceux que l'amour aueugle, pensez y bien. En regardant les blessures du corps, on en augmente quelquefois le sentiment; & en considerant les folies de l'esprit, on se met en estat d'y apporter du remede.

Il faut neantmoins auoüer qu'on peut aymer sans offencer comme il n'y a pas de la fieure dans toute sorte de chaleur s'il n'y a pas du mal en toute sorte d'amour: il n'est pas tousioure ennemy de la raison, & il peut estre vne Vertu aussi bien qu'vne Passion. A vray dire, il n'y a rien de si bon ou de si mauuais, que l'amour: mais l'vsage & l'abus dependent de nostre liberté. Puis qu'on le depeint comme vn Enfant, il faut tousiours le conduire,

de peur qu'il ne se perde : c'est vn malicieux aueugle, qui ne cherche qu'à bander les yeux de son guide, afin de s'esgarer tous deux ensemble

Pour ce qui est de l'ambition, il semble qu'on y doit apporter vn remede bien different : parce que si pour mépriser le plaisir defendu que l'amour promet, il faut penser que cela est indigne de nous : pour fuïr la gloire que l'ambition nous monstre, il faut penser que nous en sommes indignes : pour nous deffendre de l'amour, il faut regarder la noblesse de nostre nature, pour nous deffendre de l'Ambition, il en faut considerer la foiblesse : ceder à l'Amour, c'est trop s'abaisser ; ceder à l'ambition, c'est trop s'esleuer. Si la volupté est trop au dessous de nous, la grandeur & la gloire sont trop au dessus.



DV MARIAGE ET DV CELIBAT.

VN sainct personnage auoit raison de dire à sa sœur, qu'elle auoit changé l'eau en vin lors qu'elle auoit pris le voile, & lors qu'elle auoit renoncé aux nopces mondaines, pour espouser seulement Iesus-Christ dans le repos des cloistres. A vray dire le Celibat ne quitte pas les delices, mais il les espure : il change celles qui sont grossieres en celles qui sont spirituelles & plus solides : tellement que

de preferer la vie du Celibat à celle du Mariage, quand c'est pour la tranquillité de l'esprit, & pour le salut de l'ame; c'est changer vn lict d'espines en vn lict de roses, c'est quitter le trauail pour prendre le repos.

Qu'on ne pense pas que ie vueille blamer le Mariage, que Iesus-Christ mesme a approuué par sa presence, par sa benediction, & par ses miracles. Sa naissance a honoré le mariage aussi bien que la virginité, quoy que s'il permet l'vn, il conseille l'autre. Ie ne dy pas qu'il soit mauuais, mais ie dy seulement qu'il est quelquefois malheureux : Ie dis que selon l'vsage ou l'abus des hommes, il n'y a rien de pire ny de meilleur: & que c'est l'Enfer ou le Paradis de ce monde.

Et pour depeindre naïfuement ce qui s'y rencontre de mauuais; Quel plaisir y a-t'il auec vne Coquette, qui veut viure plustost selon son humeur, que selon la raison; & qui voudroit resusciter la coustume de Sparte, où les femmes commandoient à leurs maris? Quel contentement y a-t'il de demeurer auec vne querelleuse, qui gronde sans cesse, qui est rarement en bonne humeur, & qui ne fait quasi iamais bon visage? Quelle satisfaction y a-t'il auec vne dissimulée, qui ne flatte que pour tromper : qui ne hante les lieux sacrez, que pour estre moins suspecte d'aller dans les infames; & qui ne paroit bonne, que pour auoir meilleur moyen d'estre mauuaise? Enfin quel auantage y a-t'il d'estre attaché auec vne perfi-

de & vne rusee, qui a mille caballes & mille inuentions pour faire reüssir ses mauuais desseins : qui vous peut deshonnorer, quoy que vous soyez innocent ; auec laquelle la Reputation n'est pas seulement en danger, mais la vie mesme : Et pour iuger de cecy par vn exemple commun à tout le monde, ne fut ce pas Eue qui fist pecher Adam, qui luy rauit son innocence & sa felicité, qui le rendit en mesme temps & malheureux & coupable?

Voila comme les hommes se peuuent plaindre, mais il faut voir comment les femmes n'en ont pas moins de sujet. S'il y a du malheur dans le mariage, c'est elles bien-souuent qui en ont la meilleure part; parce qu'il est bien moins importun de commander à vn mauuais esprit, que d'y obeyr. La cou-

ſtume leur oſte le droit de ſe deffendre : & s'il y a de la tyrannie, elles la ſouffrent, durant que d'autres l'exercent.

De vray, ſe peut-on imaginer vn plus grand martyre que d'eſtre contrainte de paſſer ſa vie auec vn homme qui n'a ny eſprit ny probité ? Qui vous peut tenir en captiuité pour ſatisfaire à ſa crainte, quoy qu'injuſte, & qui ſert pluſtoſt d'Eſpion que de mary : Qui peut ſouffrir la conuerſation des plus honneſtes gens, ny la lecture des meilleurs liures : Qui peut auoir de la ialouſie, ſi on eſt belle, ou de l'auerſion ſi on ne l'eſt pas ? Certes, on ne voit que trop ſouuent le mariage d'Abigail auec Nabal, i'entens celuy des hommes impertinens auec d'honneſtes femmes.

Et

Et de dire que s'il y a du malheur en cela, nous ne ſommes point à plaindre, parce que le Mariage depend de noſtre election & de noſtre liberté : veritablement. quoy qu'on en puiſſe quelque fois attribuer les diſgraces à noſtre imprudence, neantmoins il faut auouër qu'il y a touſiours bien du hazard, quelque bon eſprit qu'on ait ; Le fortune y a meilleure part, que l'addreſſe. Ce qui paroiſt bon, ne l'eſt peuteſtre point ; & quand il le ſeroit en effet, il ne le ſera peuteſtre pas long-temps : L'apparence nous trompe pour le preſent, ou le changement pour l'aduenir; S'il y a de la verité, il ſe peut faire qu'il n'y aura point de perſeuerance. Comme ceux que nous voyons en bonne ſanté, peuuent eſtre ſaiſis

d'vne maladie incurable: Ceux qui ont de bons ſentimens auiourd'huy, peuuent apres tomber en des Erreurs où il n'y a point de remede.

C'eſt pour cela qu'on voit quelquefois que les mariages qui ont de plus beaux commencemens, ont vn plus fâcheux progrez, & vne fin plus tragique: ce n'eſt qu'vn court orage, qui monſtre quelques Eſclairs, qui fait quelque bruit, mais en fin qui ſe reſolut en pluye. C'eſt vne legere volupté, qui ſe termine en vn long déplaiſir. Mais ie veux qu'on n'experimente rien que ce qu'on auoit preueu, & qu'il n'y ait point de changement dans les humeurs: le temps ne laiſſe pas d'y apporter inſenſiblement de l'alteration, cette grande ferueur

ſe diminue d'elle meſme, ſans que nous y contribuions rien. La volupté eſt vne libertine, qui ſe deſplait quelqeefois dans le Mariage, parce qu'il y a des liens qui l'y attachent.

Apres tout, quoy qu'on face, il y a tant de conditions à deſirer pour rendre vn matiage parfait, qu'il eſt quaſi impoſſible de les trouuer enſemble. Theophraſte vouloit que la femme fut belle, bonne, & noble; & que le mary fut ſain, riche, & ſage. Si le Mariage pour eſtre bon depend de ces trois circonſtances, il ne faut pas s'eſtonner ſi on n'en voit que fort peu qui reüſſiſſent. Pour ce qui eſt des femmes, on trouue quelquefois la beauté auec la malice, ou la bonté auec la laideur: ou la vertu

ſe rencontre auec vne baſſe extraction, ou le vice auec vne bonne naiſſance. Pour ce qui eſt des hommes, il eſt à craindre que la pauureté ne ſoit auec le merite, ou les deffauts auec les richeſſes. Nous n'aurions iamais fait, ſi nous voulions examiner toutes les conditions neceſſaires, pour rendre vn mariage heureux: C'eſt aſſez de reconnoiſtre que quelque prudence qu'on ait, il y a touſiours du danger de faire vn mauuais choix: principalement en vne occaſion, où le mal deuinent ſi neceſſaire, & le repentir ſi inutile.

Mais quoy qu'il en ſoit, ie veux qu'on faſſe vne Election la plus heureuſe du monde, & que l'vn & l'autre party ſois content: il faut touſiours auoüer que le mariage a

ie ne ſçay quoy d'empeſchant, principalement pour les vertus heroïques: parce que c'eſt comme vn contrepoids qui nous retient, & qui nous empeſche de noûs eſleuer à vn plus haut point de perfection. Auſſi nous voyons que les Dames qui ont eſpiré à ſe rendre recommandables par quelque choſe d'extraordinaire, ont fait profeſſion de Celibat & de virginité.

Regardons celles qui ont excellé dans les Arts comme les Muſes; ou dans les Conqueſtes comme les Amazones; ou dans la prophetie comme les Sybilles; ou dans la vertu & la Religion comme les Veſtales. N'ont elles pas toutes renoncé aux embarras du mariage, comme à vne façon de viure qui diminue de beaucoup la liber-

té, qui eſt neceſſaire pour les eminentes vertus, & pour les genereuſes entrepriſes? Elles ſçauoient bien que cela effemine le courage des Conquerans, ou qu'il trouble la Meditation des Philoſophes; qu'il n'y a pas d'apparence qu'on expoſe librement vne vie, dont celle de tant de perſonnes dépend; & qu'il eſt bien malaiſé d'eſtudier comme il faut, dans le bruit & parmy les ſoins d'vne famille. Elles ſçauoient bien que le mariage nous empeſche, ou de viure ſans inquietude, ou de mourir ſans regret.

Voila ce qu'il y a d'importun dans le mariage, voyons maintenant ce qu'il y a de doux, d'vtile, & de loüable. Ie ne veux point icy monſtrer comme il eſt neceſſaire au monde; comme il ſert de reme-

de à noſtre foibleſſe, & conſerue le nom de nos Anceſtres dans la Poſterite qui leur ſuccede: comme il eſt ſaint dans ſon inſtitution, quoy qu'il ſoit quelquefois profané dans noſtre Pratique: comme c'eſt le fondement de tout le commerce, & le nœud le plus fort de toutes nos alliences. Puiſque la permiere ſocieté eſt entre l'homme & la femme, la ſeconde entte les enfans, la troiſieſme entre les amys & les Citoyens; Puiſque auſſi comme il n'y a point de vrayes familles ſans mariage, il n'y a point de villes ſans familles, ny de Prouinces ſans villes. Ie ne veux point, diſ-ie, monſtrer tous ces beaux effets du mariage, quoy qu'ils ſoient tres-agreables & tres-neceſſaires pour la vie.

Ie ne desire point entamer vne matiere qui me semble trop ample, & mesme vn peu esloignée de mon sujet & de mon dessein.

Ie me contenteray seulement de faire voir que le mariage n'est point contraire au repos de la vie, ny à la pratique des vertus les plus heroïques. Il est vray qu'il s'est trouué de grands personnages, qui ont eu vn sentiment tout contraire : Pithagore ayant donné sa fille en mariage à l'vn de ses plus grands ennemis ; en rendit vne estrange raison à ceux qui luy en demandoient la cause : Ie ne pouuois pas, dit-il, luy faire dauantage de mal, ny luy donner rien de pire qu'vne femme. Socrate disoit à ses amis, qu'ayant eu trois grands maux à combatre, la Grammaire, la Pauureté, & vne femme: l'Estude l'a-

uoit retiré du premier, la bonne fortune du secód, mais que le mariage le tenoit encore attaché au troisiesme. Ciceron apres auoir repudié sa femme, disoit à ceux qui luy conseilloient d'en reprendre vn autre: qu'il estoit impossible d'épouser vne femme, & la Philosophie tout ensemble.

C'est ainsi que plusieurs ont voulu descrier le mariage. Mais seruons nous de leur propre exemple, pour monstrer comme leur opinion est plus injurieuse que veritable. Le mariage empescha-t'il que Ciceron ne fust plus eloquent Orateur de son siecle : que Pythagore ne s'adonnast à la Philosophie, ou Socrate à la vertu? Pour estre marié, Solon a-t'il renoncé à l'Estude ou à la Morale: estoit-il pour cela plus malheureux ou moins sage? Veritable-

ment le mariage ne nous diuertit point des belles entreprises; au contraire il nous anime aux plus genereux desseins qui puissent seruir d'exemple & d'ornement à nostre posterité.

Il ne faut qu'vne bonne action pour anoblir toute vne Race. Epaminondas auoit raison de dire, qu'il ne pouuoit pas laisser vn plus bel heritage à ses successeurs, que la victoire de Leuctres. Le souuenir d'vne famille ne rend pas timide, mais considerant : il n'oste pas le courage, mais seulement la temerité. Ne peut-on pas dire au contraire, que cette pensée nous picque & nous encourage, lors qu'on se presente pour spectateurs, vne femme & vne famille, qui doiuent rougir de nostre lascheté, & qui participent à no-

ſtre honneur ou à noſtre honte. Puiſque les Peres prennent tant de peine pour amaſſer du bien à leurs enfans, pourquoy n'auront-ils pas autant de ſoin de leur amaſſer de la gloire? Pourquoy eſt-ce que le ſoin de leur poſterité ne les rendroit pas courageux auſſi bien qu'auares.

Et de dire qu'au moins le Mariage a touſiours quelques eſpines, & qu'il trouble quelque peu le repos de l'ame: Sans mentir, ce ſentiment n'eſt pas plus raiſonnable que l'autre. Le Mariage n'eſt pas vne perſecution, mais vne conſolation. Que s'il y faut renoncer, à cauſe qu'il y en a quelques-vns de mal-heureux, il faut auſſi quitter la vie, parce qu'elle peut eſtre mal ſaine. Se peut-on imaginer vn plus grand contentement au monde, que d'a-

uoir vne perſonne, à qui on puiſſe librement deſcouurir ſa ioye & ſon inquietude ; à qui on puiſſe faire voir ſa penſée dans vne entiere confidence?

Et où eſt-ce qu'on trouue plus parfaitement cét auantage, qu'entre ceux qui ſont vnis enſemble par le plus fort lien, & par la plus ſainte alliance qui ſoit au monde ? Certes, cela augmente le bien, & diminuë le mal. En voicy vne bonne raiſon. L'amitié, à ce que tout le monde confeſſe, fait la meilleure partie de noſtre felicité; ſans elle, il n'y a point de douceur dans le commerce ; ſans elle, la gloire & les richeſſes ne ſont qu'importunes: ſans elle, la volupté meſme ne ſe gouſte point. Et neantmoins c'eſt dans le mariage, qu'elle ſe doit

trouuer en vn degré plus parfait; c'est là qu'elle doit faire iouïr de ses plus pures delices. Et pour mieux voir cette verité, c'est assez de se representer les trois principaux effets de l'Amitié : la Conuersation, la Communauté, & la Ressemblance. Car quelle conuersation plus familliere, que celle de deux personnes, qui sont mesme osté la liberté de se separer? Quelle communauté plus parfaite, que celle qui se trouue dans le mariage, puisque l'on peut disposer l'vn de l'autre ? Et quelle plus grande ressemblance ou conformité d'affections peut-on trouuer, qu'entre deux personnes qui ne doiuent plus auoir qu'vn mesme cœur & vne mesme ame ?

Cela est trop clair, mais pour en

venir à ce qui touche plus particulie-
rement les Dames : il ne faut pas
ſeulement conclurre de ce que nous
auons dit, que le Mariage peut eſtre
heureux, mais meſme de quelle fa-
çon il le doit eſtre. Les Dames doi-
uent iuger d'icy que pour rendre
leur Conuerſation plus agreable, &
pour témoigner vne amitié plus par-
faite, elles ont ſur tout beſoin
de deux qualitez ; de Fidelité, &
de Douceur. Pour ne point mentir,
le malheur ou la felicité des Maria-
ges depend bien ſouuent de leur
conduite: ſi elles auoient autant d'af-
fection qu'elles doiuent, elles au-
roient auſſi plus d'adreſſe & plus de
patience, quand il en eſt beſoin. Il
n'y a point d'occaſion où elles mon-
ſtrent mieux ce quelles ſont, que

dans vne mauuaise fortune. C'est là qu'on recognoist clairement leur amour & leur vertu.

Pompee estant vaincu par Iules Cesar, comme il alla trouuer sa femme Cornelia en l'Isle de Lesbos, elle tomba éuanoüie si tost qu'elle le vit, & mesme se blessa fort; ne se plaignant neantmoins d'autre chose, lors qu'elle reuint à elle mesme, si non de ce que la chûte de Pompee luy faisoit bien plus de mal, que celle de Cornelia. C'est de la sorte que les honnestes femmes s'interessent aux afflictions de leurs marys ; & c'est ce qui apporte vne consolation extreme aux plus malheureux lors qu'ils voyent quelque personne qui prend part à ce qui les touche.

Erasme admire l'affection & le

courage de Thesea. Comme son mary Philoxene fut accusé de quelque conjuration contre Denis le Tyran, de qui elle estoit sœur: celuy-cy la fit venir, & luy reprocha qu'elle auoit grand tort d'auoir trahy son frere pour sauuer vn mary de si peu d'importance, & qu'elle ne deuoit pas permettre que Philoxene s'enfuit, apres luy auoir declaré vn si noir attentat.

„ Quoy, dit-elle, crois-tu que l'in-
„ terest d'vn Mary ne me touche pas
„ plus que celuy d'vn Frere? ay-ie si
„ peu de resolution ou d'amitié, que
„ s'il m'eust dit son dessein, i'eusse
„ souffert qu'il s'en fû allé sansmoy?
„ asseure-toy que la femme ne fait
„ plus que languir icy, puis qu'el-
„ le est absente de son mary: & que
„ Thesea s'estimera tousiours plus
heureuse

„ heureuſe, en quelque lieu qu'elle
„ ſe trouue, de ſe nommer la femme
„ de Philoxene, que la ſœur d'vn
„ Tyran.

I'aduouë que ces exemples ſont beaux, mais ie n'en trouue point de pareil à celuy d'Arria, femme de Petus. Lors qu'elle vit que ſon mary s'ennuyoit de viure, & que neantmoins il n'auoit pas aſſez de courage pour ſe tuer, elle priſt ſon poignard, & s'en eſtant donné dans le ſein, elle l'en retira, & luy preſenta ſans teſmoigner aucune ſorte de crainte: *Fay comme moy*, dit-elle, *la playe que ie me ſuis faitte ne me cauſe point de Douleur, mais bien celle que tu vas faire*. Voila la vraye voix & le vray ſentiment d'vne femme vertueuſe, qui prend plus d'intereſt au mal de ſon mary, qu'au ſien pro-

pre. Et l'on peut dire que si cette Dame estoit digne de blasme pour son homicide, elle l'estoit de loüange pour son amour, & pour son courage. Il y en a neantmoins qui sont bien esloignées de cette perfection; & qui ressemblent bien plustost à la femme de Iob, qui disoit des iniures à son mari au lieu de le consoler; Qui l'accusoit de stupidité, au lieu de l'enhorter à la patience: & pour dire le vray, qui luy faisoit plus de mal que le Diable mesme.

Apres auoir veu combien les Dames doiuent tesmoigner de constance & de fidelité à leurs maris dans les plus grands mal-heurs, il faut voir combien elles doiuent monstrer de douceur dans la Conuersation & dans la societé. Cette belle qualité ne leur est pas moins importante que l'autre,

pour rendre le mariage heureux & agreable. Aduoüons le vray, quelque parfaicte que soit vne femme, elle n'a point de complaisance, ny de douceur, sa Vertu mesme est importune : & sa mauuaise humeur peut rendre son honnesteté odieuse.

Ie n'entends pas moins qu'on employe trop d'artifice ou trop d'afféterie pour cela, comme ont faict autrefois plusieurs Dames, qui ont rendu leurs marys insensez au lieu de les rendre amoureux. Tout de mesme que les poissons qu'on a pris auec des appas empoisonnez, sont dangereux à manger ; aussi les hommes qu'on a eschauffez ou enchantez auec des charmes deffendus, sont dangereux dans l'entretien & dans la société : ils passent de l'affection à la

fureur; on les perd quand on les pense gaigner. Il est vray que c'est vn iuste dessein à vne femme, que de se faire aymer à son mary: mais il faut prendre garde, qu'elle n'employe des moyens deffendus, pour vne fin si loüable.

Toutefois hors cét abus, il n'y a rien qu'on ne doiue souffrir, pour entretenir la douceur & l'amitié. Il faut, dit vn grand personnage, que Venus dans le mariage soit accompagnée des Muses, de Mercure, & des Graces. Des Muses, pour le diuertissement d'vn honneste entretien: de Mercure, pour sçauoir persuader l'vn à l'autre ce qui est de la vertu: des graces, pour conseruer tousiours dans leur Societé cette douceur & cette honneste Complaisance, qui est l'ame de l'amitié, comme l'amitié est

celle du mariage. Sans cela on voit que la conuersation des plus vertueuses, n'est pas entierement agreable. Liuia femme d'Auguste, disoit qu'en s'accommodant aux inclinations de son mary, elle s'en estoit renduë maistresse, qu'en cela le vray moyen de commander, c'est d'obeyr : & que c'est en quoy elles font voir, si elles ont de l'affection, ou de l'esprit.

Et de vray, comme on n'estime point vn Miroir s'il ne represente bien, quoy qu'il soit enrichy de perles, & qu'il y ait des pierreries tout à l'entour : aussi quelque merite, & quelque perfection qu'ait vne femme, la principale qualité luy manque, si elle n'a point de douceur & de souplesse, pour s'accommoder aux volontez de son mary. Que Plu-

tarque a eu de raison de cõparer vne femme qui obeyt au Miroir qui represente bien ! Car qui a-t'il de plus complaisant qu'vne Glace ? si vous parlez, vostre image y remuë les leures, si vous palissez, elle change de couleur comme vous : si vous vous en allez, elle disparoit: elle n'est rien, que ce que vous estes. Il ne faut pas dire que cela est trop rigoureux, de vouloir qu'vne femme se conforme autant à son mary, que l'image dans vn Miroir à celuy qui s'y regarde : si nous voulons bien y penser, cela ne nous semblera pas si mal-aisé ; car si vn Miroir n'est point rompu par l'image qu'on y voit, aussi vne personne de bonne humeur n'est point incommodée, pour s'accommoder aux inclinations d'vn autre. Ie dy bien

plus; tout de mesme que celuy qui casse vn miroir, & qui le met en morceaux, voit encor son image en chaque partie separément : Aussi s'est-il trouué des femmes, si vertueuses & si obeyssantes, qu'au temps mesme que leurs maris les offensoient, elles ne laissoient pas de les honorer, de s'accommoder à leur volonté, & de chercher les occasions de leur complaire. On se plaint qu'il n'y en a pas beaucoup de cette humeur-là, & qu'il y en a bien plus qui ressemblent à la femme de Tobie, qu'à celle d'Abraham. Quoi qu'il en soit, si ie ne dy auec Philoxene ce qu'elles sont, ie dis auec Sophocle ce qu'elles deuroient estre.

I'aduouë librement que ie ne puis approuuer celles qui se plaisent à troubler leur famille, comme Xan-

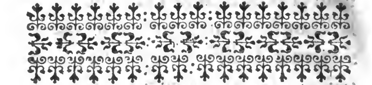
tippé femme de Socrate, qui renuersoit tout dans sa maison, & qui ne prenoit plaisir qu'à mettre tout en desordre: Elles ne trouuent pas tousiours des Philosophes comme celle-cy: il y en a qui corrigent plus rudement leur mauuaise humeur, & qui employent quelque autre chose que des leçons à les appaiser. Que la conuersation de celles-là est fascheuse! Certes. Alphonse n'auoit pas tort de dire que pour rendre vn mariage heureux, il faudroit que le mary fut sourd, & la femme aueugle: si les femmes doiuent quelquefois fermer les yeux aux actions de leurs maris, de peur d'estre ialouses: les hommes sont aussi bien souuent contraints de boucher leurs oreilles, de peur d'estre importunez par les iniures & par les reproches de

leurs femmes.

Mais apres tout, ie n'entends pas pour cecy que les hommes deuiennent Tyrans, & que l'obeyssance qu'on leur rend les face deuenir insolens. Il faut que le deuoir soit reciproque; & puis qu'on nomme le mariage vn lien, comme il est necessaire que les deux rubans, ou les deux cordages, soient entrelassez des deux costez pour faire vn noeud: aussi faut-il que l'homme & la femme soient attachez l'vn à l'autre pour vn deuoir mutuel, pour rendre la societé plus ferme. Si elle n'est reciproque, elle est imparfaicte, & mesme iniuste. La façon de créer la premiere Femme, tesmoigne assez cecy: elle ne fut pas tirée des pieds, ny de la teste, mais du costé: pour

monſtrer qu'elle ne doit pas eſtre ny Eſclaue, ny Maiſtreſſe, mais Compagne.





DE
LA VRAYE,
ET
DE LA FAVSSE
Probité.

IL n'y a rien de si pernicieux que la fausse Probité, elle enseigne l'hypocrisie dans la deuotion, la trahison dans l'amitié, & la perfidie en toute sorte de commerce. On accuse les Dames d'y auoir de l'inclination, de sçauoir masquer leurs actions, aussi bien que leur visage: & de chercher quelquefois du fard

pour la Bonté, aussi bien que pour la Beauté. Mais pour dire le vray, s'il y en a dedissimulées, il y en a de naïues, & l'experience monstre assez, que leur naturel n'est pas moins capable de simplicité que d'artifice. Quoy qu'il en soit, leur innocence n'a point besoin de mon Apologie: aussi i'estime que pour leur rendre ce discours vtile, c'est assez de monstrer les marques de la fausse Probité, & puis les Remedes: affin qu'elles sçachent le moyen de la descouurir en d'autres, & de la corriger en elles mesmes: affin qu'elles fuyent les occasions de tromper, ou d'estre trompées.

Mais certes, comme cela est fort important, aussi est-il fort mal-aisé: parce qu'il y en a qui ont tellement les aparences de Probité, qu'on pen-

feroit commettre vn crime, d'auoir le moindre ſoubçon de leur vertu. Et neantmoins il arriue ſouuent, qu'il y a cœur de furie ſous vn viſage de Syreine: que c'eſt la contenance de Lucrece, & la vie de Meſſaline; & que ce ſont les mœurs d'vne débauchée, ſous la mine d'vne Saincte. C'eſt en cecy que nous auons vne des marques les plus viſibles, & vn des ſignes les plus remarquables de la fauſſe Probité, parce qu'il n'y a point de doute qu'elle eſclatte ordinairement plus que la vraye. Nous pourrions dire d'vne fauſſe vertu, ce que nous auons dit d'vne fauſſe Amitié: toutes deux ont vn ſi grand eſclat, & vne monſtre ſi affectée, que c'eſt en cela meſme que les gens d'eſprit les tiennent pour ſuſpectes.

Le sentiment d'Aristote me semble admirable, lors qu'il dit qu'on peut recognoistre la fausse Probité comme la fausse Monnoye: si l'or qui a le plus de couleur, n'est pas le meilleur, les actions qui ont plus d'apparence de bonté, ne sont pas quelquefois plus saintes. La vertu est en cela comme le métail, quand elle esclatte, tant elle doit estre suspecte. Puisque le Demon mesme se transforme en Ange de lumiere, les Disciples s'efforcent d'en faire autant que leur Maistre: comme le Diable sert de Patron & d'exemple aux ames hypocrites, aussi elles n'ont point d'autre dessein, que d'emprunter le visage de la vertu pour faire receuoir le vice. La fausse Probité ne desire que les occasions de paroistre, elle ne cherche que des Theatres pour se faire voir:

Si elle n'a point de tesmoins, elle se relasche. Si elle prie, c'est auec du bruit: si elle est liberale, c'est en public: si elle ieusne, c'est auec vn visage deffait. A vray dire, celles qui viuent de la sorte, sont des Comediennes, qui ne s'estudient qu'à representer ce qu'elles ne sont point. Et l'on peut croire, que si elles n'auoient point de Spectateurs, elles ne se seruiroient plus de ces démarches & de ces contenances de Theatre.

La fausse Probité sçait ce qu'il y a de plus subtil dans la deuotion, elle est sçauante, & éloquente, elle est toute composée de bouches, mais elle n'a point de mains: Elle sçait parler du bien, mais elle ne sçait point le practiquer: Elle enseigne tous les moyens de se sauuer, mais

elle ne prend que ceux de se perdre?
Elle touche à la Croix, mais elle ne la porte pas; elle verse des larmes, & neantmoins elle n'est point penitente. Apres tout, ceste grande apparence est vne marque de faussété: les mauuais desseins ont besoin d'vn beau masque: le cheual de Troye qui estoit plein d'ennemys, estoit dedié à Mineruc. Et cette infame Reine dont parle l'Escriture Saincte, qui ne desguisoit pas moins ses actions qu'elle fardoit son visage, commandoit que le peuple ieunast, quand elle auoit dessein de faire quelque meurtre.

Mais afin de mieux découurir ceste feinte, il faut remarquer, que comme la fausse Probité tesmoigne de l'excez pour embrasser la vertu, elle en tesmoigne aussi pour fuïr le

vice:

vice: elle contrefait l'amour & la haine. Elle veut paroiſtre ſcrupuleuſe: mais ſi elle a le ſcrupule ſur le front, elle a le libertinage dans l'ame. Plutarque dit que ſi l'ame libertine s'imagine qu'il n'y a point de Dieu, peut eſtre que la ſcrupuleuſe voudroit que cela fut: ce que l'vne penſe, l'autre le deſire. S'il y a quelque apparence en cela, que faudra-t'il dire de celle qui eſt entierement libertine au dedans, & ſeulement ſcrupuleuſe à l'extrerieur: ou pour mieux dire, qui ne monſtre de ſcrupule, que pour auoir plus de licence?

Que leur cœur & leur viſage ſont de diuerſe Religion! l'vn eſt Deuot, durant que l'autre eſt Athée: l'vn pleure, cependant que l'autre raille. Eſtrange artifice! elles condamnent

les autres pour vne egratigneure; cependant que leur volonté est coulpable de mille meurtres : elles font scrupule d'vne honneste liberté, & neantmoins toute leur vie n'est que debauche. S'il n'y auoit point de témoings, elles ne monstreroient ny crainte pour leur crime, ny amour pour la vertu. Vne Dame qui fait profession de la vraye Probité, ie ne sçay quoy du plus libre que celles-là. ses actions ont moins de contrainte & plus de naïueté: elles paroissent veritablement ce qu'elles sont, là où les autres employent toute sorte d'estude pour paroistre ce qu'elles ne sont point, ou plus qu'elles ne sont. I'aduouë, comme i'ay dit ailleurs, qu'il y en a de scrupuleuses par ignorance, aussi bien que par malice, & que si celles-cy sont dignes

de blasme, les autres le font de compassion. Mais il y a bien de la difference en cela, parce que celles qui le font par simplicité, sont bien ayses d'apprendre leur erreur, là où celles qui le font à dessein, sont au desespoir quand on descouure leur feinte.

C'est icy que nous pouuons passer à la troisiesme Marque de la fausse Probité; parce que celles qui s'y addonnent, ne craignent rien dauantage que d'estre corrigées : il n'y a point de difference entre reprendre & fascher vn hypocrite. Comme celles qui cherchent la vanité ne peuuent aymer la correction : celles qui ayment la verité, ne la peuuent hayr. La fausse Probité est humble, pourueu qu'on ne la reprenne iamais; elle est patiente, pourueu

qu'elle ne rencontre point de maux, ny de trauerſes : elle n'a non plus de courage pour le mal-heur, que de modeſtie pour la correction. Cette fauſſe monnoye ne peut ſouffrir ny le feu, ny la coupelle : Elle n'eſt point à l'eſpreuue, ny de la Douleur ny de la Verité. La fauſſe Probité n'eſt non plus capables de faire vne correction, que de la receuoir : elle n'eſt pour cela, ny humble ny charitable. C'eſt icy la pierre de touche, pour la vraye & pour la fauſſe vertu des Dames. Celles qui ſont bonnes en effect, ayment la correction ; celles qui ne le ſont qu'en apparence, la haïſſent & la mépriſent : elles ſont ennemies de tout ce qui peut leur leuer le maſque ; parce qu'elles ne cherchent pas l'inſtruction de leur eſprit, mais ſeulement l'ap-

probation du monde : elles preferent l'opinion à la conscience.

Voila les Marques de la fausse Probité : Il est vray qu'il y en a plusieurs autres, mais ce sont icy les principales. Les personnes hypocrites ont trop d'exterieur : elles paroissent scrupuleuses : elles ne peuuent souffrir la correction. En voila les trois signes plus euidens. Il y en a mesme qui pensent, qu'on peut voir des marques de malice & de bonté sur le visage, & que si on sçauoit bien les vrayes regles de la Physionomie, Il ne faudroit que la seule mine pour iuger de la verité par l'apparence : Et bien que le visage soit trompeur, disent-ils, & que Socrate eut la conscience d'vn homme de bien, quoy qu'il eut la façon d'vn meschant

homme : cela est si rare, que s'il faut iuger parce qui arriue plus souuent, la contenance monstre ie ne sçay quoy de nos Passions, & le front est comme le Tableau de l'ame.

Mais pour en venir à ce qui est de plus important, & pour donner les moyens de remedier à cette feinte, apres auoir monstré les moyens de la descouurir : Il me semble qu'il n'y a rien de meilleur affin d'en con-conceuoir de l'horreur, que de se representer combien la fausse Probité est iniuste & dangereuse : combien elle est contraire de la Raison, à la societé, au courage, à la vertu, & à la conscience. Elle est contraire à la lumiere naturelle, puis qu'à mesure que nous auons plus de Raison, nous deuons auoir plus de candeur : &

comme le Soleil dissipe les Tenebres, vn fort esprit bannit toute cette feinte, & ne peut s'incommoder de tant d'artifices.

Elle est contraire à la Societé, & à la conuersation, parce que nous enseignant de ne paroistre iamais ce qu'on est, ny de dire iamais ce qu'on pense; En suitte de cela, il ne faut plus esperer de fidelité dans les amitiez, de verité dans les discours, ny de seureté dans les affaires. Elle est contraire au courage, parce qu'il y a de la lascheté, aussi bien que de la soupplesse en toute cette contrainte: ce déguisement a ie ne sçay quoy de bas & d'infame. Elle est contraire à la vertu mesme, parce que la fausse Probité paroissant sous les mesmes apparences que la vraye, on ne peut discerner l'vn d'auec l'autre.

Et parce qu'aussi elle aspire à vne recompense, qui est trop legere pour la Vertu; ne se repaissant que d'vne vaine gloire, & cherchant dans les mains des hommes, ce qu'elle ne peut receuoir que de celles de Dieu. En fin elle est contraire au repos de la conscience, parce que nous auons plus de peine à chercher l'apparence, que nous n'en aurions à trouuer la Verité: & que viure de la sorte, c'est proprement aller en Enfer par le chemin de Paradis. Honteux aueuglement! Que nous sert-t'il d'auoir l'approbation du monde, cependant que les remords nous tyrannisent? Que sert-il aux Dames d'auoir des plaisirs en idée, & des tourments en effect? Que leur sert-il en fin de cacher des desseins de vaine gloire, sous vne teste

couuerte de cendre, & de poussiere? De monstrer vn visage mortifié, cependant que l'ame est enflée d'orgueil; ou d'estre saincte aux yeux de Dieu? Qu'on feigne tant qu'on voudra, à la fin on reconnoist tousiours, qu'il en va d'vne bonne conscience, comme d'vn beau visage: l'vn n'a point besoin de fard, ny l'autre de feinte.

Et apres tout, pour donner de la terreur à toutes celles qui veulent déguiser leurs actions, & qui ayment mieux paroistre vertueuses, que de l'estre: Il me semble que c'est assez du seul exemple de Brunehault, que Clotaire condamna à estre tirée à la queuë d'vn cheual, & estre ainsi deschirée & punie à la veüe de tout le monde, par vn genre de mort tout à faict tragique.

Belle Foreſt dit que cette Reyne paroiſſoit deuote aux yeux de pluſieurs, & que neantmoins auec tout ſon exterieur de Pieté, elle fit plus mourir d'hommes que n'euſſent fait cent batailles. Elle cherchoit, dit-il, l'entretien des plus ſaincts perſonnages, & cependant elle eſtoit aſſez cruelle pour faire mourir ſes propre fils, & ſes nepueux. Elle fonde vn ſi grand nombre de Monaſteres, que cela eſt quaſi incroyable: & neantmoins elle ne ſe plaiſt qu'à faire mille trahiſons, qu'à mettre des ſeditions entre les plus proches, & qu'à faire meurtrier les plus innocens & les plus iuſtes de ſon Royaume. On dit que iamais on n'a veu vne femme, qui fut ſi mauuaiſe en effect, & ſi bonne en apparence. Sil faut croire ce que pluſieurs écriuent d'elle, c'eſtoit la vraye

image de la fausse Probité. Ie sçay bien que Paul-Emile, & beaucoup d'autres iustifient cette Princesse, & qu'ils arriuent ce qu'on en a dit de mal, à l'enuie de ceux qui auoient de la peine à loüer vne Estrangere, mais soit qu'elle fut mauuaise, ou seulement mal-heureuse, ie ne suis point arbitre de cette difficulté, ie dy ce que i'en trouue dans l'Histoire.



DE LA
VRAYE SOLITVDE
& du Repos de l'Ame.

APres auoir monſtré ce que les Dames doiuent eſtre enuers les autres, il eſt neceſſaire de voir ce qu'elles doiuent eſtre enuers elles-meſmes. Ce n'eſt rien de ſçauoir tout ce qu'il faut pour rendre leur conuerſation agreable, ſi elles ne ſçauent ce qui eſt requis pour rendre leur vie heureuſe. Auſſi on leur peut dire touchant cecy, ce qu'vn grand

personnage escriuoit à l'Empereur Constantin, que les deux plus desirables biens du monde, c'est la Reputation, & la Conscience: puis qu'à vray dire, il n'y a principalement que l'infamie & l'inquietude, qui rendent la vie desagreable. La Conscience dépend entierement de nous, la Reputation n'en dépend pas tant; la premiere est fondée sur l'innocence & sur la vertu, l'autre bien souuent sur le hazard. La Reputation nous rend heureux chez les autres, la Conscience nous rend heureux dans nous-mesmes; nostre honneur dépend de la croyance que les autres ont de nous, nostre repos dépend de l'opinion que nous auons de nous-mesmes.

On peut aisément iuger d'icy combien la Conscience est impor-

tante, puis qu'elle nous donne ou nous oste le vray contentement: & quand nous aurions la meilleure Reputation du monde, vn Remords nous pourroit rendre malheureux, & troubler la tranquillité de l'ame. Tellement que le Repos de l'esprit despend de la pureté de la conscience: pour auoir l'ame tranquille, il n'y a rien de meilleur que de l'auoir innocente. Certes, cela est fort iuste: parce qu'au moins, nostre felicité despend de nous; il n'y a personne qui ne se puisse rendre content, nostre bon-heur est attaché à nostre liberté, il est en nostre pouuoir de mener vne vie trauquile ou troublée. Qu'y a-t'il de plus necessaire aux Dames, Et quel endroit en toute la Morale leur peut estre plus important? Mais afin de monstrer

encor plus clairement ce qui peut conseruer ou troubler la tranquillité : il semble que comme il est bien mal-aisé de iouyr long temps de la santé au milieu de la contagion, aussi est-il bien difficile d'entretenir le repos, dans le bruit, & dans les distractions des compagnies. Il est presque impossible de trouuer la tranquillité dans la presse. Comme rarement on voit meurir les fruicts d'vn arbre qu'on a planté sur le bord d'vn chemin, parce que les passans ne les cueillent pas seulement auant la saison, mais mesme en arrachent les branches & les fueilles: Aussi est-il bien difficile qu'vne personne voye reüssir ses desseins, quoy qu'ils soient tres-bons, dans la foule du monde, parce qu'il y a trop d'occasions qui nous sollicitent, &

trop d'objects qui nous débauchent. On y conçoit quelquefois, mais on n'y produit point; ce ne sont qu'Auortons, les meilleures resolutions y demeurent sans effect, le plus souuent on les estouffe dés leur naissance. Celles qui ont esté au Sermon, vont apres à la Comedie; celles qui sont Ange au matin, sont Demon au soir. On a de la peine à y estre longtemps vertueuse ou contente: il y a mille rencontres, ou qui nous importunent, ou qui nous corrompent.

Ie veux que dans la solitude mesme, il y ait encor du danger: Ie veux que comme mal-gré nous, il se peut presenter des objects sales deuant nos yeux, aussi les mauuaises pensées se puissent former malgré nous dans nostre esprit: Ie veux que nous em-

portions

portions quelquefois en fuyant, nos passions auec nous : il faut confesser apres tout cela que le peril n'y est pas si grand, les mauuaises pensées n'y sont pas si frequentes ny si dangereuses ; elles n'y viuent point, elles n'y font que naistre : Ce sont encor quelques Esclairs de la vanité, qui paroissent & disparoissent en vn mesme moment. Et quand nous y aurions quelque souuenir importun, il faut aduouër qu'on s'en peut bien plus facilement deffendre que dans la foule du monde.

Les Pourtraicts de nos ennemis ne nous font pas tant de mal, que nos ennemis mesmes : Le Monde ne nous y combat qu'auec l'image des obiects, mais il nous presente les obiects mesmes dans les compagnies. Le Soleil

en peinture ne nous eſchauffe pas tant, que celuy qui eſt dans le Ciel; nous ne craignons pas le venin des ſerpens, ny le tranchant d'vne eſpée que nous voyons dans vn tableau. Il eſt plus aiſé de ſe deffendre du mal qui n'eſt qu'en phantoſme, que du mal veritable : en regardant ſeulement vne mer peinte on ne craint pas tant le naufrage, comme flottant ſur l'Ocean meſme.

Voila comme il y a bien moins de peril dans la ſolitude: voila comme on y eſt bien moins en danger, ou d'eſtre corrompu par les obiects qui plaiſent, ou d'eſtre importuné par ceux qui ne plaiſent point. Mais ie veux que les perſonnes vertueuſes & qui ſont attachées conſtamment au bien, puiſſent conſeruer la pureté de

leur conſcience au milieu des compagnies; Si cela eſt, au moins elles ont bien de la peine à y conſeruer leur eſprit tranquille; s'il n'y a de la corruption, il y a de la perſecution; on n'y peut remporter la victoire qu'auec bien de la peine, & ſi on y éuite le naufrage, au moins on ne peut s'empeſcher d'eſtre agité de la Tempeſte.

Que de mal il faut endurer en de certaines conuerſations! Que de patience il faut auoir, pour ſouffrir l'entretien de certains eſprits rudes & impertinens! De Montagnes me ſemble auoir raiſon de dire, que ſi on l'eut mis à choix, d'eſtre touſiours tout ſeul, ou de ne le pouuoir iamais eſtre, il eut mieux aymé ſe reſoudre à viure touſiours en ſolitude, qu'à viure touſiours en compagnie;

parce que c'est vn moindre mal, de renoncer à la conuersation de quelques honnestes gens, que d'estre sans cesse interrompu de celle des importuns.

Quoy qu'il en soit, on n'a pas tort de nommer la solitude vn Paradis, puis qu'il y a du repos, qu'il y a du plaisir, qu'on y peut auoir de belles visions, qu'on s'y peut entretenir plus paisiblement, & qu'en quelque façon on y peut iouïr de Dieu mesme. Et toutesfois il ne faut pas s'abuser en cecy, ie ne louë pas toutes sortes de solitudes, il y a plusieurs façons de persones solitaires, il y en a de barbares, & de contemplatiues. Il y a vne solitude qui vient de la haine de la societé, & celle là est brutale; il y en a vne autre qui cherche le repos de l'ame, & celle-là est

diuine. Ie loue seulement celle-cy, parce qu'elle contribuë beaucoup à la tranquillité de l'Esprit.

D'ailleurs, i'aduouë librement que ce n'est rien de s'esloigner des compagnies, si on ne s'esloigne de ses passions : Que ce n'est rien d'estre dans le silence des plus escartez, si le desir, ou la crainte troublent nostre ame: Et qu'on n'est pas dans la vraye solitude combien qu'on soit loin du bruit, si vne foule de mauuaises pensées nous interrompent. Ce n'est donc pas assez aux Dames d'estre toutes seules, pour iouïr de la vraye solitude que ie louë : Pour auoir leur esprit en repos, elles n'ont point de meilleur moyen que de se rendre maistresses de leurs affections, au lieu d'en estre esclauee. Sans cela

elles ont beau fuir les compagnies, elles ne fuyent point l'inquietude : & qu'elles en pensent ce qu'il leur plaira, elles ne peuuent auoir en mesme temps l'esprit tranquille & passionné. Et neantmoins c'est vne honte de voir combien il y en a peu, qui prennent les vrais moyens de viure dans la tranquillité. Il n'y a rien qu'on desire plus, & qu'on cherche moins: Tout le monde souhaite d'estre en repos, mais il n'y a quasi personne qui prenne le chemin d'y estre.

Ah! qu'il y en a qui se troublent de gayeté de cœur, qui se meslent de ce qui ne les touche point, qui employent leur volonté en plusieurs rencontres, où elles ne deuroient employer que leur iugement; qui sont entierement prodigues de leurs de-

ſirs, de leurs ſoins, & de leur pitié. Ie n'entens pas pour ceci qu'on ſoit ſans ſentimét, afin qu'on ſoit ſans inquietude: Pour eſtre en repos, il ne faut pas eſtre ſans action, mais ſans paſſion, il y a bien difference entre la Tranquillité & l'oiſiueté. Ie ne deſire pas auſſi que pour eſtre ſans ſoin, on ſoit ſans charité: Ie n'approuue pas vne tranquillité, qui vient du manquement de Religion, ou de Raiſon.

Il y a des extremitez en cecy que ie tiens pour vicieuſes, ce ſeroit vn repos honteux ou coulpable, s'il falloit qu'elles fuſſent pour cela, ou cruelles, ou ſtupides. Il n'y en a que trop, comme nous auons dit ailleurs, à qui l'ignorance eſt fort aduantageuſe: & qui auroient moins de repos, ſi elles auoient plus de

lumiere. Si la basse aussi bien que la haute Region de l'air est exempte de tempestes, si les oragesne se forment qu'en la moyenne; tout de mesme il semble qu'il n'y ait que les mediocres esprits qui ayent de la peine à iouyr du repos: les grands sont au dessus de l'affliction, les petits sont au dessous; & cóme nous auons dit, les vns ignorent ce que les autres surmontent. Mais pour dire le vray, quelque sorte d'esprit que plusieurs ayent, elles ne l'employent qu'à se faire du mal: elles ne sont subtiles que pour estre mal-heureuses: & on diroit à bien examiner leur imprudence, qu'elles n'ont d'inuention que pour troubler leur propre repos. Si elles possedent quelque bien, elles n'y arrestent point leur pensée: s'il leur arriue quelque mal, elles employent

toute leur attention à considerer leur misere: elles s'arrestent aux malheurs, & la felicité leur eschappe.

Pausanias disoit fort iustement qu'il n'y a rien qui fasse plus de mal aux femmes que le Desir, & la Crainte: & que comme naturellement elles sont plus capables de ces deux passions, aussi il n'y en a point qui les inquietent dauantage, & qui troublent plus souuent la tranquillité de leur esprit. Et pour toucher la plus ordinaire cause de leurs inquietudes; C'est qu'elles ne regardent quasi iamais ce qu'il y a de bon dans leur condition, mais seulement ce qu'il y a de mauuais: au contraire, elles ne considerent pas la fortune des autres, par où elle est miserable, mais seulement par où elle est heureuse. Elles ne voyét point leur bien, ny le mal des autres. Que

cét erreur tourmente l'esprit de plusieurs ! celles qui demeurent éloignées du grand monde, souhaitteroient de viure dans les compagnies de la Cour : Au contraire les Dames de Cour s'ennuyent de cela, & pensent qu'il n'y a point de vie plus heureuse que celle de la Campagne. L'Enuie abbaisse quelquefois les yeux, aussi bien qu'elle les esleue : celles qui sont d'vne fortune mediocre, souhaitteroient la Pompe des Princesses, & celles-cy au contraire voudroient le repos & la tranquillité des Païsanes. Celle-là se plaint de ce que sa Beauté la fait importuner ; & celle cy de ce que sa laideur la fait mespriser. Elles accusent ou la Fortune, ou la Nature. C'est ainsi que pour desirer inutilement le bien qui en la condition des autres, elles ne pensent point à celuy

qui est dans la leur. C'est ainsi qu'elles sont ennemies de leur repos, & que si elles vouloient employer autant de soin à chercher la vraye tranquillité, qu'elles en employent à la fuyr: la vie de plusieurs seroit aussi contente, qu'elle est troublée & malheureuse.

DV MESPRIS,

ET DE

LA CRAINTE de la Mort.

IL y a peu de persõnesqui acheuent leur vie, auant que mourir: Il y a peu de Dames, qui puissent dire veritablement comme cette Reine de Carthage, en mourant: I'ay assez vescu, ie ne regrette point de mourir, mes desseins sont acheuez auec mes iours. Nous troublons la vie, par la crainte de la mort: ou la mort, par le regret de la vie. Nous n'allons point au Tombeau, on nous y entraine;

nous ne ſortons point de ce monde, on nous en chaſſe. Nous ſommes ordinairement coulpables, ou de temerité à la mépriſer, ou de laſcheté à la craindre.

Il n'y en a pas beaucoup, qui ſçachent garder en cecy vne iuſte meſure. Il y a des Dames qui meſpriſent trop la mort, les autres ne la meſpriſent pas aſſez: il y en a qui ayment trop la vie, il y en a qui l'ayment trop peu. C'eſt en cette occaſion qu'on voit plus clairement, que iamais, celles qui ſont ſages, ou qui ne le ſont point: c'eſt icy qu'eſt toute la difficulté, & toute la gloire de la Philoſophie: par tout ailleurs on peut iouër vn perſonnage, mais en cét endroit, il faut que la perſonne parle, & qu'elle paroiſſe ſans feinte. Pour mieux examiner l'abus

qu'il y peut auoir à chercher la mort ou à la fuyr, ie feray voir d'abord pour qu'elles raisons elle est digne de crainte, & puis en fin pourquoy elle ne l'est que de mespris.

Quelle apparence y a-t'il de desirer la mort, n'est-ce pas assez de s'y resoudre? puisque la vie est bonne, il faut bien que la mort soit mauuaise : si c'estoit vne chose de si peu d'importance que la vie, Dieu n'estimeroit pas tant le Sacrifice qu'on luy en fait par le Martyre : Si la mort valoit mieux que la vie, il y auroit plus de raison de recompenser qu de punir les meurtriers. On ne nous la donne pas pour la perdre, mais pour la conseruer; nous en deuons desirer la continuation, & en craindre la fin. Si le mal est l'object de la crainte, nous

auons suiet d'apprehender la mort, puisque non seulement elle nous priue d'vn grand bien, mais de celuy qui est le fondement de tous les autres. D'ailleurs, si tout le monde adnouë qu'il faut du courage pour se resoudre à mourir, il faut aussi dire que la mort est digne de crainte: où autrement elle ne seruiroit pas d'obiect à la resolution, & à la force d'esprit: on n'est pas courageuse ny hardie, pour se disposer, ou pour se resoudre à prendre du plaisir.

En fin il y a vn mariage si naturel entre ces deux parties, dont l'vnion nous fait viure, qu'estant separées elles conseruent tousiours le desir de se reünir: les Ames qui sont dans le Ciel, ont encor vne inclination à reuenir dans les corps

qu'elles ont animez, & en attendant ce retour, il semble que leur gloire soit en quelque façon imparfaicte. De vray, cette alliance est si estroitte, que les Saincts mesmes ont troué leurs desirs diuisez entre la Grace & la Nature ; lors que l'amour du Ciel leur faisoit souhaitter l'vnion de l'âme auec Dieu, & que l'amour de la vie leur faisoit redouter la separation du corps, & de l'ame.

Voila comme l'on peut craindre la Mort, voyons comment on la peut mespriser. Quelle apparence y a-t'il de craindre la fin de cette vie, si on croit qu'il y en a vne si heureuse qui luy succede ? Et sur tout, puis que cesser de viure en ce monde, c'est cesser d'estre malheureuse, c'est rompre ses chaisnes, c'est

sortir de prison. Car n'est il pas vray, que la Mort donne la liberté à l'Ame, lors qu'elle la separe de ce corps grossier, & qu'elle la rend exempte de tant de maladies qui l'infectent, cependant qu'elle y est attachée? Durant cette vie, l'Ame est dans vne captiuité, qui ne luy est pas seulement importune, mais encor honteuse: Il faut à cause de la matiere où elle est vnie, qu'elle soit troublée de plusieurs infames passions: il faut qu'elle tremble dans la crainte, qu'elle s'enflame dans le desir, qu'elle souffre dans la douleur, qu'elle soit suiette aux iniures des elements; & aux plus malignes influences des Astres. Il faut qu'elle participe aux incommoditez de la partie inferieure, à cause de cette importune vnion, & qu'elle soit auec le corps, comme vne

Dame auec vn mauuais mary, dont elle doit endurer les imperfections & les defauts.

Passons encor plus auant : Quoy que la mort soit pleine de tenebres, elle nous redonne la clarté : En nous fermant les yeux, elle leue le bandeau à ceux de nostre ame, qui ne peut rien connoistre clairement en cette vie ; Qui est icy le plus souuent deceuë par le rapport des sens; Qui ne peut en cét estat iuger de la substance que sous le voile des accidens ; Qui ne voit qu'en Enigme le bien heureux obiect de ses esperances : Et qui ne peut auoir qu'vne fausse image d'elle-mesme, ny se voir que dans vne figure estrangere : Semblable en cela à cette Io des Poëtes, laquelle estant changée en vache se regardoit en vain dans les fontai-

nes pour y voir sa beauté ; ne s'y voyant plus sous la forme de fille, mais seulement sous la peau d'vne beste.

Tout cela n'est encor rien : la Philosophie des Chrestiens va bien plus loin, touchant ceste matiere, que celle des Idolatres : Comme elle a plus de lumiere, elle a plus de courage ; Et comme elle a de meilleures promesses, aussi a-elle de plus fortes esperances. A ne rien dissimuler, la crainte de la Mort vient souuent d'vne mauuaise cause, elle vient de l'oubly de l'immortalité ; elle vient, ou d'Incredulité, ou d'Ignorance. Comment est-ce que ceux qui croyent le Ciel plein de Delices, craignent d'y aller ? Il faut bien que nous ne sçachions pas comparer les maux de cette vie, auec les biens de l'autre:

nous manquons pour cela, ou de memoire, ou de croyance.

Apres tout, que nous sert cette crainte de la Mort, qu'à preuenir & aduancer la mort mesme? Ne faut-il pas aduouër qu'elle est plus naturelle, que raisonnable, ou vtile, & qu'elle nous fait tomber dans le mal mesme, au lieu de l'éuiter? Comme l'Esperance nous faict toucher le bien auant qu'il arriue, la crainte nous expose au mal auant qu'il nous frappe: L'vne nous contente auec l'image du bien, l'autre nous persecute auec celle du mal: Ces deux Passions nous abusent diuersement; la crainte par ses menasses, l'esperance par ses promesses. Tellement qu'à mesure que nous esperons de viure, nous craignons de mourir: L'apprehension de la mort ne vient que

d'vn amour excessif de la vie.

Quel desordre! Nous craignons tout, comme si nous deuions mourir à tous moments : Nous desirons tout, comme si nous deuions tousiours viure. Et pour dire la source de cette erreur aux vieillards, c'est l'exemple: & aux ieunes gens, c'est l'aage : Mais puis que les vieilles personnes ne peuuent viure long temps, & que les plus ieunes peuuent bien tost mourir, ne vaut-t'il pas mieux nous disposer à la mort en la preuoyant, & la mesprisant, qu'en aimant trop la vie, vouloir bastir vne Eternité sur vn fondement de poussiere?

Parlons franchement, n'est il pas vray qu'il y en a fort peu qui pensent mourir de vieillesse: Y a-t'il

des personnes si aagées, qui ne croyét encor bien pouuoir viure vne année? Qui est ce qui s'imagine mourir par défaillance de forces? Pour finir selon les bornes de la nature, iusques à quand deuons-nous viure? Y a-t'il quelque termes, au delà desquels nous n'esperions point passer? Sans mentir, iamais nous n'acheuons nostre vie, selon nostre conte: nous attendons encor vne autre heure, apres la derniere. Voila iusques où la crainte de la mort nous abuse: nos Esperances durent aussi long-temps que nos Desirs: Et comme nous desirons tousiours viure, nous l'esperons tousiours aussi.

Voicy encor vne autre sorte d'erreur: Il y en a qui aduoüent que la Mort n'est pas tant redoutable pour

elle-mesme, comme à cause de son incertitude, & que si on estoit asseuré de sa venuë, on iroit au deuant au lieu de la fuyr : on y penseroit, au lieu de l'oublier. Certes, ceste raison me semble bien foible, car s'il n'y a que cela qui les trouble, ne peuuent-elles pas empescher par le moyen de leur preparation qu'elles ne soient surprises? Puisque nous ne sçauons pas là où la mort nous attend, ne la pouuons-nous pas attendre par tout? La mort ne surprend pas des personnes disposées; elle ne surprend pas celles qui l'attendent. Nous pouuons empescher par nostre Consentement qu'elle ne soit violente : & par nostre Preuoyance qu'elle ne soit subite.

C'est en cecy qu'on ne peut excu-

ser plusieurs Dames, qui ne sçauroient souffrir qu'on leur parle de la Mort, qui pensent que c'est faire beaucoup que de l'oublier pour ne la pas craindre, & qui ne s'empeschent d'en auoir peur, qu'à cause qu'elles s'empeschent d'y penser. Elles rougiroient si elles pouuoient considerer, qu'en cela elles doiuent toute leur resolution à leur oubly: Que ce n'est pas auoir du courage, que de fermer les yeux, de peur de redouter son ennemy en le voyant. Et que ce n'est pas estre plus hardie: mais seulement plus aueugle, & plus ignorante. Il vaut bien mieux y employer la meditation, & s'accoustumer auec son image, afin de la mépriser elle-mesme, quand elle viendra.

Mais quel besoin est-il d'appor-

ter tant de raiſons, pour conſeiller aux Dames le meſpris de la mort ? Pourquoy ne feroient-elles pas par Vertu, ce que pluſieurs d'elles font quelquefois par Paſſion ? Si pour vn petit dégouſt, ſi pour le moindre ennuy, & pour vne legere infortune, on en a tant veu qui ont couru à la Mort : pourquoy la fuyroient-elles en de bonnes occaſions, où il faut teſmoigner qu'elles ont de la conſtance, & du courage ? Certes, pour ne leur point deſnier la loüange qui leur appartient, ſi peu que nous liſions l'hiſtoire, nous trouuerons qu'elle eſt pleine de la reſolution de celles, qui ont eu plus de crainte du peché que de la mort : qui ont mieux aymé perdre la vie, que l'honneur, ou l'innocence, &

qui l'ont librement exposée pour leurs parens, pour leurs Marys, pour leur Patrie, & pour leur Religion.

Fin de la seconde Partie de l'Honneste Femme.

TABLE DES MATIERES plus remarquables contenuës en ceste seconde Partie.

A

B

sans

X iij

FIN.